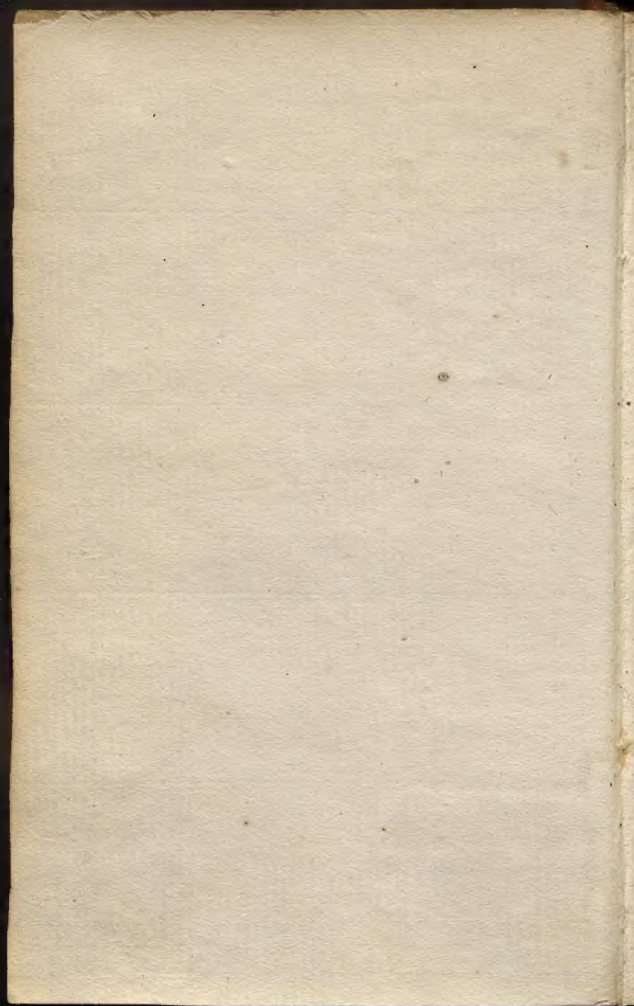


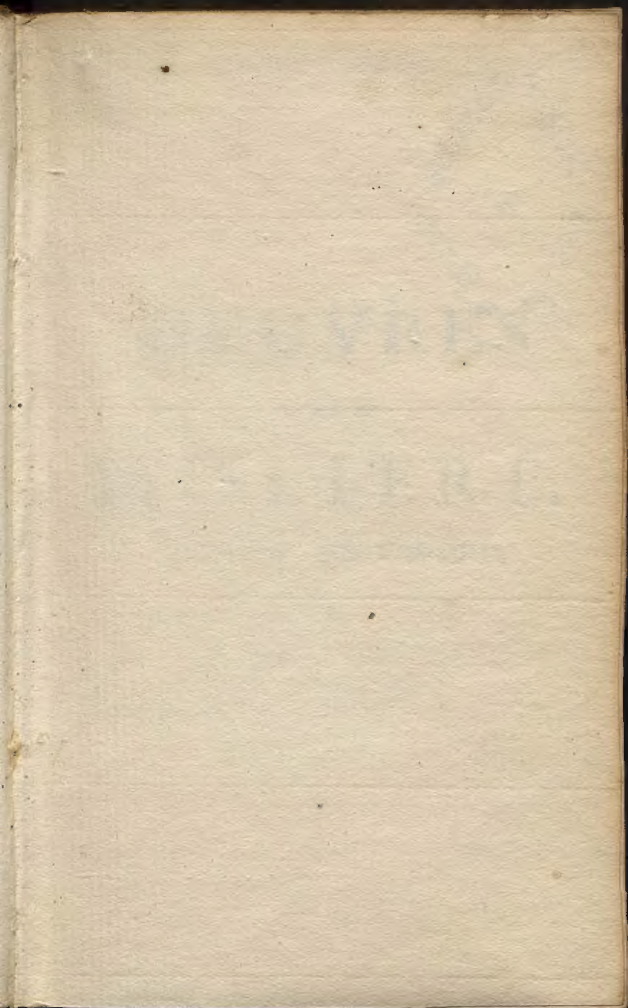


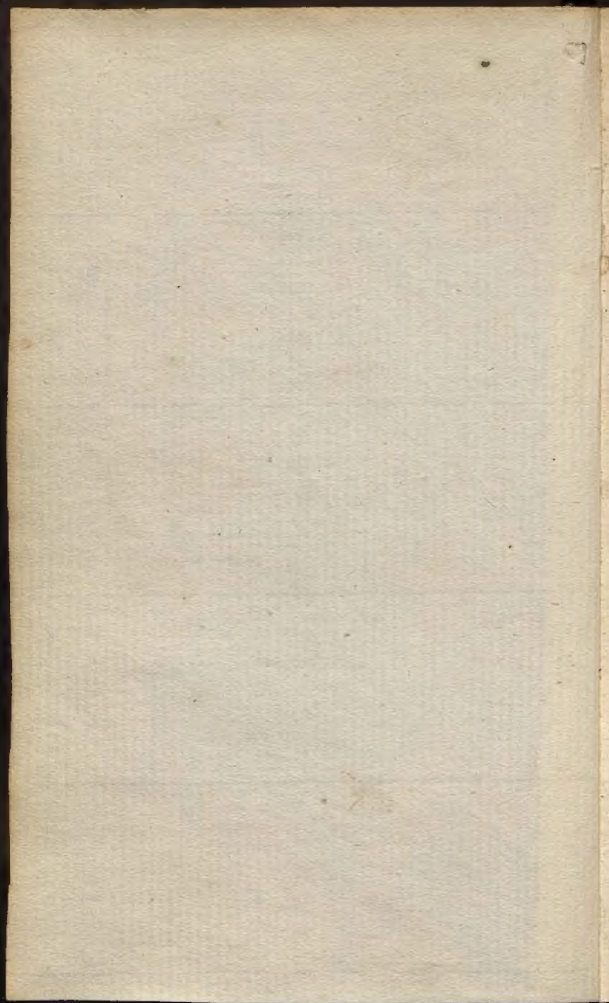
9 1 0 8 4 9 I

Mag. St. Dr.





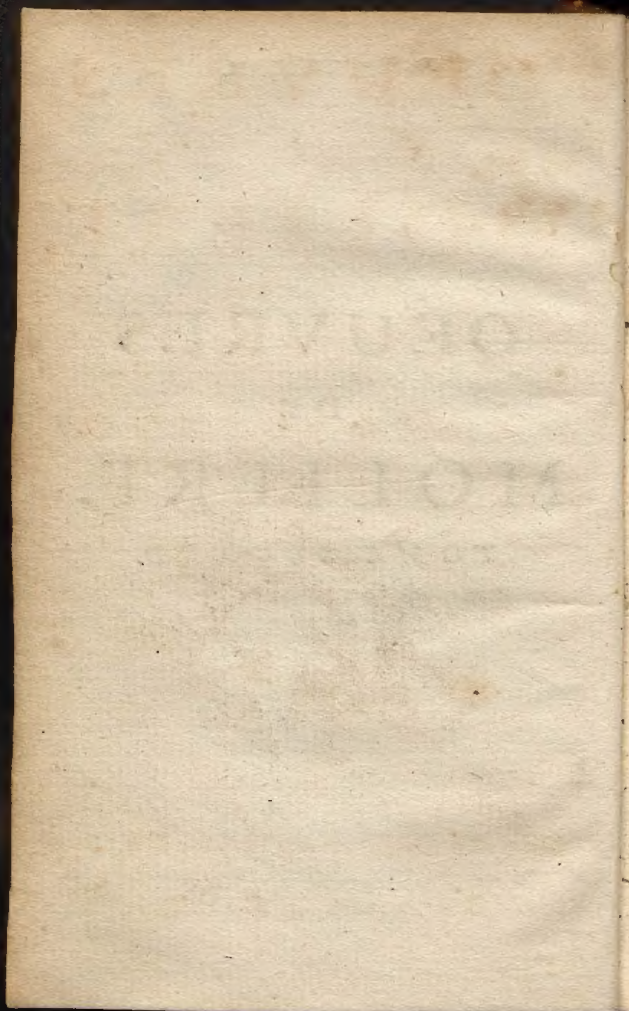




Fablen TERRAIL

Aimez-Moi
sans Me
Te

OEUVRES
DE
MOLIERE.
TOME SECONDE.



OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME SECOND.



T. Ponce Sculpt.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez **ARKSTE'E & MERKUS**, 1750.

Avec Privilège de Sa Majesté le Roi
de Pologne & Electeur de Saxe.

OLIVIER

OLIVIER

BIBLIOTHECA



UNIV.

CRACOVIAE

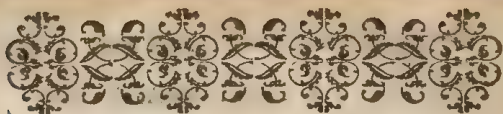
CRACOVIAE

910849

I
12

Bibl. Jagiell.

St. Dr. 2018 K 440/6 (121)



PIECES CONTENUES

dans ce Second Tome.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

LA PRINCESSE D'ELIDE.

LES FÊTES DE VERSAILLES
en 1694.

LE MARIAGE FORCE.

DOM JUAN *ou* LE FESTIN
DE PIERRE.

L'AMOUR MEDECIN.

LE MISANTROPE.

LE MEDECIN MALGRE' LUI.
Tome II. • *ME.*

PIECES CONTENUES.
MELICERTE PASTORALE HE-
ROIQUE.
FRAGMENT D'UNE PASTO-
RALE COMIQUE.
LE SICILIEN ou L'AMOUR
PEINTRE.



L'IMPROMPTU
D É
VERSAILLES,
C O M É D I E.

Tome II.

A

ACTEURS.

MOLIERE, Marquis ridicule.
 BRE'COURT, homme de qualité.
 LA GRANGE, Marquis ridicule.
 DU CROISY, Poëte.
 Mademoiselle DU PARC, Marquise faconnière.
 Mademoiselle BE'JART, prude.
 Mademoiselle DE BRIE, sage coquette.
 Mademoiselle MOLIERE, Satyrique spirituelle.
 Mademoiselle DU CROISY, peste douceuse.
 Mademoiselle HERVE', servante précieuse.
 LA THORILLIERE, Marquis fâcheux.
 BE'JART, homme qui fait le nécessaire.
 QUATRE NE'CESSAIRES.

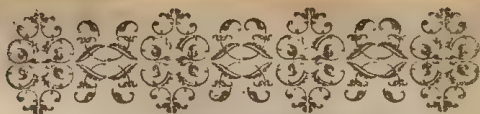
*La Scène est à Versailles, dans l'Antichambre
 du Roi.*

BIBLIOTHECA
UNIV.  FACULT.
CRACOVENSIS



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

J. Punt delin. et fecit 1759



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

*MOLIERE, BRECOURT, LAGRANGE,
DU CROIST, Mesdemoiselles DU PARC,
BEJART, DE BRIE, MOLIERE,
DU CROIST, HERVE'.*

*MOLIERE seul, parlant à ses camarades qui
sont derrière le Théâtre.*

ALLONS donc, Messieurs & Mesdames,
vous moquez-vous avec votre longueur,
& ne voulez-vous pas tous venir ici? La
peste soit des gens! Holà, ho, Monsieur de
Brécourt.

BRECOURT derrière le Théâtre.
Quoi?

MOLIERE.
Monsieur de la Grange.

LAGRANGE derrière le Théâtre.
Qu'est-ce?

MOLIERE.
Monsieur du Croisy.

DU CROISY derrière le Théâtre.
Plait-il?

MOLIERE.
Mademoiselle du Parc.

4 L'IMPROMPTU

Mademoiselle DU PARC *derrière le Théâtre.*
Hé bien ?

M O L I E R E.

Mademoiselle Béjart.

Mademoiselle BÉJART *derrière le Théâtre.*
Qu'y a-t-il ?

M O L I E R E.

Mademoiselle de Brie.

Mademoiselle DE BRIE *derrière le Théâtre.*
Que veut-on ?

M O L I E R E.

Mademoiselle du Croisy.

Mademoiselle DU CROISY *derrière le Théâtre.*
Qu'est-ce que c'est ?

M O L I E R E.

Mademoiselle Hervé.

Mademoiselle HERVE' *derrière le Théâtre.*
On y va.

M O L I E R E.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé !

[*Brécourt, la Grange, du Croisy, entrent.*]

Têtebleu, Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui ?

B R É C O U R T.

Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne sçavons pas nos rôles, & c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

M O L I E R E.

Ah ! Les étranges animaux à conduire que des comédiens.

[*Mesdemoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Molière, du Croisy & Hervé, arrivent.*].

Mademoiselle BÉJART.

Hé bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire ?

Mademoiselle DU P A R C.

Quelle est votre pensée ?

Me-

DE VERSAILLES, COMEDIE. 3

Mademoiselle D E B R I E.

De quoi est-il question ?

M O L I E R E.

De grace, mettons-nous ici, & puisqre nous voilà tous habillés, & que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce tems à répéter notre affaire, & voir la manière dont il faut jouer les choses.

L A G R A N G E.

Le moyen de jouer ce que l'on ne sçait pas ?

Mademoiselle D U P A R C.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

Mademoiselle D E B R I E.

Je sçais bien qu'il me faudra souffler le mien, d'un bout à l'autre.

Mademoiselle B E J A R T.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiselle M O L I E R E.

Et moi aussi.

Mademoiselle H E R V E.

Pour moi, je n'ai pas grand' chose à dire.

Mademoiselle D U C R O I S Y.

Ni moi non plus; mais, avec cela, je ne répondrais pas de ne point manquer.

D U C R O I S Y.

J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

B R E C O U R T.

Et moi pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

M O L I E R E.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer. Et que feriez-vous donc si vous étiez à ma place ?

A 3

Ma-

Mademoiselle B E J A R T.

Qui? Vous? Vous n'êtes pas à plaindre, car ayant fait la pièce vous n'avez pas peur d'y manquer.

M O L I E R E.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, & ne rient que quand elles veulent? Est-il Auteur qui ne doive trembler lorsqu'il vient à cette épreuve, & n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

Mademoiselle B E J A R T.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

M O L I E R E.

Le moyen de m'en défendre, quand un Roi me l'a commandé?

Mademoiselle B E J A R T.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de tems qu'on vous donne; & tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, & se seroit bien gardé de se commettre, comme vous faites. Où en ferez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal, & quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

Mademoiselle D E B R I E.

En effet. Il falloit s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du tems davantage.

M O L I E R E.

Mon Dieu! Mademoiselle, les Rois n'aiment rien

DE VERSAILLES, COMEDIE. 7

rien tant qu'une prompte obéissance, & ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le tems qu'ils les souhaitent; & leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, & les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaisir; & lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez-tôt; & si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandemens. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

Mademoiselle B E J A R T:

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

M O L I E R E.

Vous les sçavez, vous dis-je, & quand même vous ne les sçauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, & que vous sçavez votre sujet?

Mademoiselle B E J A R T.

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

Mademoiselle M O L I E R E.

Voulez-vous que je vous dise? Vous deviez faire une Comédie où vous auriez joué tout seul.

M O L I E R E.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiselle M O L I E R E.

Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens,

8 L' I M P R O M P T U

Et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

M O L I E R E.

Taisez-vous, je vous prie.

Mademoiselle M O L I E R E.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités; & qu'un mari & un galant regardent la même personne avec des yeux si différens.

M O L I E R E.

Que de discours!

Mademoiselle M O L I E R E.

Mais, si je faisois une Comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse, & je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galans.

M O L I E R E.

Hai! Laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

Mademoiselle B E J A R T.

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comédie des Comédiens, dont vous nous avez parlé il y a long-tems? C'étoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la chose, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, & que cela auroit pû s'appeller leur portrait, à bien plus juste titre, que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un Comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, & se servir des mêmes traits & des mêmes couleurs, qu'il est obligé d'em-

DE VERSAILLES, COMEDIE. 9

d'employer aux différens tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature ; mais contrefaire un Comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent, ni les gestes, ni les tons de voix ridicules, dans lesquels on le reconnoît.

M O L I E R E.

Il est vray ; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, & je n'ai pas crû, entre nous, que la chose en valût la peine ; & puis, il falloit plus de tems pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de Comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris ; je n'ai attrapé de leur manière de réciter, que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, & j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblans.

Mademoiselle D U P A R C.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

Mademoiselle D E B R I E.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

M O L I E R E.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, & que j'ai laissée-là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

Mademoiselle D E B R I E.

Dites-la^{moi} un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

M O L I E R E.

Nous n'avons pas le tems maintenant.

Mademoiselle D E B R I E.

Seulement deux mots.

M O L I E R E.

J'avois songé une Comédie, où il y auroit eu un Poëte, que j'aurois représenté moi-même,

qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de Comédiens nouvellement arrivés de campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des Acteurs & des Actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage, car ma pièce est une pièce... Hé! Monsieur, auroient répondu les Comédiens, nous avons des hommes & des femmes qui ont été trouvés raisonnables par tout où nous avons passé. Et qui fait les Rois parmi vous? Voilà un Acteur qui s'en démêle par fois. Qui? Ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un Roi qui soit gros & gras comme quatre. Un Roi, morbleu, qui soit entripaillé comme il faut. Un Roi d'une vaste circonférence, & qui puisse remplir un Trône de la belle manière. La belle chose qu'un Roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut, mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-dessus le Comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du Roi de Nicomède,

*Te le dirai-je, 'Araspe? Il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir....*

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le Poète: Comment? Vous appelez cela réciter? C'est se railler; il faut dire les choses avec emphase. Ecoutez-moi.

[Il s'entreferait Montfleuri Comédien de l'hôtel de Bourgogne.

Te le dirai-je, 'Araspe.... &c.

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. Mais, Monsieur, auroit répondu le Comédien, il me semble qu'un Roi qui s'entretient tout seul avec son Capitaine des Gardes, parie un peu plus humainement, & ne prend guères ce ton de Démoniaque. Vous ne sçavez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire

aucun,

DE VERSAILLES, COMEDIE. II

aucun, Ah ! Voyons un peu une Scene d'amant & d'amante. Là-dessus une Comédienne. & un Comédien auroient fait une scene ensemble, qui est celle de Camille & de Curiace.

*Iras-tu, ma chère ame, & ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?
Hélas ! Je vois trop bien... &c.*

tout de même que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le Poète aussitôt : Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, & voici comme il faut réciter cela.

[*Il imite Mademoiselle de Beauchâteau Comédienne de l'hôtel de Bourgogne.*]

*Iras-tu, ma chère ame... &c.
Non, je te connois mieux... &c.*

Voyez-vous comme cela est naturel & passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. Enfin, voilà l'idée ; & il auroit parcouru de même tous les Acteurs, & toutes les Actrices.

Mademoiselle D E B R I E.

Je trouve cette idée assez plaisante, & j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

M O L I E R E *imitant Beauchâteau Comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.*

Percé jusques au fond du cœur, &c.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius ?

[*Il contrefait Hauteroche Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

*L'inimitié qui régne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur, &c.*

Mademoiselle D E B R I E.

Je le reconnois un peu, je pense.

M O L I E R E.

Et celui-ci ?

74 L'IMPROMPTU

[Imitant de Villiers Comédien de l'hôtel de Bourgogne.]

Seigneur, Polibe est mort... &c.

Mademoiselle D E B R I E.

Oui, je sçais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entr'eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

M O L I E R E.

Mon Dieu! Il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés; mais vous me faites perdre un tems qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amusons pas davantage à discourir.

[à la Grange.]

Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de Marquis.

Mademoiselle M O L I E R E.

Toujours des Marquis?

M O L I E R E.

Oui, toujours des Marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de Théâtre? Le Marquis aujourd'hui est le plaisant de la Comédie; & comme dans toutes les Comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un Marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Mademoiselle B E J A R T.

Il est vrai; on ne s'en sçauroit passer.

M O L I E R E.

Pour vous, Mademoiselle...

Mademoiselle D U P A R C.

Mon Dieu! Pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, & je ne sçais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

M O L I E R E.

Mon Dieu, Mademoiselle! Voilà comme vous die

DE VERSAILLES, COMEDIE. 13

disiez, lorsque l'on vous donna celui de la Critique de l'Ecole des Femmes; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, & tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci fera de même, & vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

Mademoiselle D U P A R C.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

M O L I E R E.

C'est vrai; & c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes une excellente Comédienne, de bien représenter un personnage, qui est à contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, & de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

[à du Croisy.]

Vous faites le Poète, vous, & vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sententieux, & cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, & ne laisse échaper aucune lettre de la plus sévère Orthographe.

[à Breceart.]

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans la Critique de l'Ecole des Femmes, c'est-à-dire, que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, & gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

[à la Grange.]

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

[à Mademoiselle Béjart.]

Vous, vous représentez une de ces femmes, qui,

14 L'IMPROMPTU

pourvû qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres, ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

[à Mademoiselle de Brie.]

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvû qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, & appellent amis, ce que les autres nomment galans. Entrez bien dans ce caractère.

[à Mademoiselle Molière.]

Vous, vous faites le même personnage que dans la Critique, & je n'ai rien à vous dire non plus qu'à Mademoiselle du Parc.

[à Mademoiselle du Croisy.]

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, & feroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

[à Mademoiselle Hervé.]

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de tems en tems dans la conversation, & attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, & voyons comme cela ira. Ah!

Voici

DE VERSAILLES, COMEDIE. 15

Voici justement un fâcheux. Il ne nous falloit plus que cela.

S C E N E II.

LA THORILLIERE, MOLIERE,
BRECOURT, LA GRANGE, DU
CROIST, Mesdemoiselles DU PARC,
BEJART, DE BRIE, MOLIERE,
DU CROIST, HERVE.

LA THORILLIERE.
Bon jour, Monsieur Moliere.

MOLIERE. [à part].
Monsieur, votre serviteur. La peste soit de
l'homme!

LA THORILLIERE.
Comment vous en va?

MOLIERE. [aux Actrices].
Fort bien pour vous servir. Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIERE.
Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIERE. [à part].
Je vous suis obligé. Que le diable t'emporte!
[aux Acteurs.]

Ayez un peu soin...

LA THORILLIERE.
Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui?

MOLIERE.
[aux Actrices]

Oui, Monsieur. N'oubliez pas...

LA THORILLIERE.
C'est le Roi qui vous la fait faire?

MOLIERE.
[aux Acteurs.]
Oui, Monsieur. De grace, songez...

LA

16 L'IMPROMPTU
LA THORILLIERE.

Comment l'appellez-vous ?

MOLIERE.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIERE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIERE. [*aux Africes.*]

Ah ! Ma foi, je ne sçais. Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIERE.

Comment serez-vous habillés ?

MOLIERE.

[*aux Acteurs.*]

Comme vous voyez. Je vous prie...

LA THORILLIERE.

Quand commencez-vous ?

MOLIERE.

[*à part.*]

Quand le Roi sera venu. Au diantre le questionneur !

LA THORILLIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIERE.

La peste m'étouffè, Monsieur, si je le fais !

LA THORILLIERE.

Sçavez-vous point...

MOLIERE.

Tenez, Monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sçais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. J'en-

[*à part.*]

rage. Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, & ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA

DE VERSAILLES, COMEDIE. 17

LA THORILLIERE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIERE.

Ah! Bon. Le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIERE à Mademoiselle du Croisy.

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui?

[en regardant Mademoiselle Hervé.]

Mademoiselle DU CROISY.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIERE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand chose.

MOLIERE *has aux Africés.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

Mademoiselle DE BRIE à la Thorilliere.

Monsieur, nous ayons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIERE.

Ah! Parbleu, je ne veux pas vous empêcher si vous n'avez qu'à poursuivre.

Mademoiselle DE BRIE.

Mais....

LA THORILLIERE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiselle DE BRIE.

Oui; mais....

LA THORILLIERE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, & vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIERE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA

18 L'IMPROMPTU

LA THORILLIERE.

Pourquoi? Il n'y a point de danger pour moi.
MOLIERE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles obser-
vent, & vous aurez plus de plaisir quand les
choses vous surprendront.

LA THORILLIERE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIERE.

Point du tout, Monsieur, ne vous hâtez pas,
de grace.

S C E N E III.

MOLIERE, BRE COURT, LA GRANGE,
DU CROIST, Mesdemoiselles DU PARC,
BEJART, DE BRIE, MOLIERE,
DU CROIST, HERVE.

MOLIERE.

AH! Que le monde est plein d'impertinens!
Or sus, commençons. Figurez-vous donc
premièrement que la scene est dans l'anticham-
bre du Roi, car c'est un lieu où il se passe tous
les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé
de faire venir là toutes les personnes qu'on
veut, & on peut trouver des raisons même
pour y autoriser la venue des femmes que j'in-
troduis. La comédie s'ouvre par deux Marquis
qui se rencontrent.

[À la Grange.]

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme
je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme
le bel air, peignant votre perruque, & gron-
dant une petite chanson entre vos dents. La,
la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous
autres, car il faut du terrain à deux Marquis,
&c

DE VERSAILLES, COMEDIE. 79

& ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace.

[à la Grange.]

Allons , parlez.

LA GRANGE.

Bon jour , Marquis.

MOLIERE.

Mon Dieu ! Ce n'est point là le ton d'un Marquis ; il faut le prendre un peu plus haut , & la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particuliere pour se distinguer du commun. Bon jour , Marquis. Recommencez donc.

LA GRANGE.

Bon jour , Marquis.

MOLIERE.

Ah ! Marquis , ton serviteur.

LA GRANGE.

Que fais-tu là ?

MOLIERE.

Parbleu , tu vois ; j'attends que tous ces Messieurs aient débouché la porte , pour présenter à mon visage.

LA GRANGE.

Tétebleu , quelle foule ! Je n'ai garde de m'y aller frotter , & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point , & qui ne laissent pas de se presser & d'occuper toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'huissier , afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

Cela est bon pour toi ; mais , pour moi , je ne veux pas être joué par Molière.

LA GRANGE.

Je pense pourtant , Marquis , que c'est toi qu'il joue dans la Critique.

MO-

20 L'IMPROMPTU

MOLIERE.

Moi? Je suis ton valet, c'est toi-même en propre personne.

LA GRANGE.

Abl Ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE riant.

Ah, ah, ah! Cela est drôle.

MOLIERE riant.

Ah, ah, ah! Cela est bouffon.

LA GRANGE.

Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le Marquis de la critique?

MOLIERE.

Il est vray; c'est moi. Détestable, morbleu, détestable, tarte à la crème. C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi.

LA GRANGE.

Oui, parbleu, c'est toi, tu n'as que faire de railler; Et, si tu veux, nous gagerons, Et verrons qui a raison des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIERE.

Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

Cent pistoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amynas, Et dix pistoles comptant.

LA.

DE VERSAILLES, COMEDIE. 21

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela est fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

Le tien est bien avanturé.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter?

MOLIERE.

[à Brécourt.]
Voici un homme qui nous jugera. Chevalier.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de Marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle, où l'on doit parler naturellement?

BRECOURT.

Il est vrai.

MOLIERE.

Allons donc. Chevalier.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Juge-nous un peu sur une gageure que nous aurons faite.

BRECOURT.

Et quelle?

MOLIERE.

Nous disputons qui est le Marquis de la critique de Moliere; il gage que c'est moi, & moi, je gage que c'est lui.

BRECOURT.

Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes sous tous deux, de vouloir vous appliquer ces sortes de choses, & voilà de quoi j'en ai l'air.

22 L'IMPROMPTU

L'autre jour se plaindre Moliere, parlant à des personnes qui le chargeoient de même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir, comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, & que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, & des phantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs ; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit, & que si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, & dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes, à qui il n'a jamais pensé. En effet, je trouve qu'il a raison : car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes & toutes ses paroles, & chercher à lui faire des affaires en disant hautement, il jouë un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Moliere de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde ; &, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

M O L I E R E.

Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Moliere, & épargner notre ami que voilà.

L A G R A N G E.

Point du tout. C'est toi qu'il épargne ; & nous trouverons d'autres juges.

M O L I E R E.

Soit. Mais di-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere est épuisé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matière pour...

BRE-

B R E C O U R T.

Plus de matière ? Hé , mon pauvre Marquis , nous lui en fournirons toujours assez , & nous ne prenons guères le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait , & tout ce qu'il dit.

M O L I E R E.

Attendez. Il faut marquer davantage tout cet endroit. Ecoutez-le moi dire un peu. . . & qu'il ne trouvera plus de matière pour. . . . Plus de matière ? Hé , mon pauvre Marquis , nous lui en fournirons toujours assez , & nous ne prenons guères le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait , & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes , & , sans sortir de la cour , n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché ? N'a-t-il pas , par exemple , ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde , & qui , le dos tourné , font galanterie de se déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance , ces flatteurs insipides qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent , & dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent ? N'a-t'il pas ces lâches courtisans de la faveur , ces perfides adorateurs de la fortune , qui vous encensent dans la prospérité , & vous accablent dans la disgrâce ? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la cour , ces suivans inutiles , ces incommodes assidus , ces gens , dis-je , qui , pour services , ne peuvent compter que des importunités , & qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le Prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde , qui promènent leurs civilités à droit & à gauche , & courent à tous ceux qu'ils voyent , avec les mêmes embrassades , & les mêmes protestations d'amitié ? Monsieur , votre très-humble serviteur. Monsieur , je suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres , mon cher. Faites état de moi , Monsieur , comme du plus chaud de vos amis. Monsieur , je suis ravi de vous embrasser.

24 L'IMPROMPTU

Ser. Ah ! Monsieur, je ne vous voyois pas. Faites-moi la grace de m'employer, soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révere le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Serveur. Très-humble valet. Va, va, Marquis, Moliere aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, aux prix de ce qui reste. Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRECUURT.

C'est assez.

MOLIERE.

Poursuivez.

BRECUURT.

Voici Climéne & Elise.

MOLIERE.

[à Mesdemoiselles du Parc, & Moliere.]
Là-dessus, vous arriverez toutes deux.

[à Mademoiselle du Parc.]
Prenez bien garde, vous, à vous déhancher, comme il faut, & à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut par fois se faire violence.

Mademoiselle MOLIERE.

Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, & j'ai bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

Mademoiselle DU PARC.

Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiselle MOLIERE.

Et moi de même.

MOLIERE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

Mademoiselle DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

Ma-

DE VERSAILLES, COMEDIE. 25

Mademoiselle M O L I E R E.

Après vous, Madame.

M O L I E R E.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, & parlera assis, hors les Marquis qui tantôt se leveront, & tantôt s'asseoiront suivant leur inquiétude naturelle. *Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.*

B R E C O U R T.

Comment ?

M O L I E R E.

Ils se portent fort mal.

B R E C O U R T.

Serviteur à la turlupinade.

Mademoiselle M O L I E R E.

Mon Dieu ! Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, & les lèvres d'une couleur de feu surprenant !

Mademoiselle D U P A R C.

Ah ! Que dites-vous-là, Madame ? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle M O L I E R E.

Hé, Madame, levez un peu votre coëffe.

Mademoiselle D U P A R C.

Fi. Je suis épouvantable, vous dis-je, & je me fais peur à moi-même.

Mademoiselle M O L I E R E.

Vous êtes si belle.

Mademoiselle D U P A R C.

Point, point.

Mademoiselle M O L I E R E.

Montrez-vous.

Mademoiselle D U P A R C.

Ah ! Fi donc, je vous prie.

Tome II.

B

Ma

26 L' I M P R O M P T U

Mademoiselle M O L I E R E.

De grace.

Mademoiselle D U P A R C.

Mon Dieu ! Non.

Mademoiselle M O L I E R E.

Si fait.

Mademoiselle D U P A R C.

Vous me désespérez.

Mademoiselle M O L I E R E.

Un moment.

Mademoiselle D U P A R C.

Hai.

Mademoiselle M O L I E R E.

*Résolument vous vous montrerez. On ne peut point
se passer de vous voir.*

Mademoiselle D U P A R C.

*Mon Dieu ! Que vous êtes une étrange personne !
Vous voulez furieusement ce que vous voulez.*

Mademoiselle M O L I E R E.

*Ah ! Madame, vous n'avez aucun desavantage à
paraître au grand jour, je vous jure. Les mé-
chantes gens, qui assuroient que vous mettiez
quelque chose ! Vrayment, je les démentirai bien
maintenant.*

Mademoiselle D U P A R C.

*Hélas ! Je ne sçais pas seulement ce qu'on appelle
mettre quelque chose. Mais où vont ces Dames ?*

Mademoiselle D E B R I E.

*Vous voulez bien, Mesdames, que nous vous don-
nions en passant la plus agréable nouvelle du mon-
de. Voilà Monsieur Lyfidas qui vient de nous a-
vertir qu'en a fait une pièce contre Moliere, que
les grands Comédiens vont jouer.*

M O L I E R E.

*Il est vray, on me l'a voulu lire. C'est un nom-
mé Br... Brou... Bressaut l'a faite.*

D U C R O I S Y.

*Monsieur, elle est affichée sous le nom de Bour-
saut.*

DE VERSAILLES, COMEDIE. 27

sait, mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, & l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les Auteurs & tous les Comédiens regardent Moliere comme leur plus grand ennemi; nous nous sommes tous unis pour le déservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms, il lui auroit été trop glorieux de succomber, aux jeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse; & , pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

Mademoiselle DU P A R C.

Pour moi, je vous avoué que j'en ai toutes les joyes imaginables.

M O L I E R E.

Et moi aussi. Par la sang-bleu! le railleur sera raillé; il aura sur les doigts, ma foi.

Mademoiselle DU P A R C.

Cela lui apprendra à vouloir satyrifier tout. Comment? Cet impertinent ne veut pas que les femmes ayent de l'esprit? Il condamne toutes nos expressions élevées, & prétend que nous parlions toujours terre à terre?

Mademoiselle D E B R I E.

Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attachemens, quelque innocens qu'ils puissent être, & , de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

Mademoiselle DU C R O I S Y:

Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux, & leur faire prendre garde à des choses, dont ils ne s'avisent pas.

Mademoiselle B E J A R T.

Passé pour tout cela; mais il satyrise même les

28 L'IMPROMPTU

*femmes de bien, & ce méchant plaisant leur don-
ne le titre d'honnêtes diables.*

Mademoiselle M O L I E R E.

*C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le
jaoul.*

D U C R O I S Y.

*La représentation de cette Comédie, Madame,
aura besoin d'être appuyée, & les Comédiens de
l'hôtel...*

Mademoiselle D U P A R C.

*Mon Dieu! Qu'ils n'appréhendent rien. Je leur
garantis le succès de leur pièce, corps pour corps.*

Mademoiselle M O L I E R E.

*Vous avez raison, Madame. Trop de gens sont
intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à
penser si tous ceux qui se croient satyrisés par
Moliere, ne prendront pas l'occasion de se venger
de lui en applaudissant à cette Comédie.*

B R E C O U R T ironiquement.

*Sans doute; & pour moi je réponds de douze
Marquis, de six précieuses, de vingt coquettes,
& de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y
battre des mains.*

Mademoiselle M O L I E R E.

*En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces per-
sonnes-là, & particulièrement les cocus, qui sont
les meilleures gens du monde?*

M O L I E R E.

*Par la sang-bleu! on m'a dit qu'on va le dau-
ber, lui, & toutes ses Comédies, de la belle ma-
nière, & que les Comédiens & les Auteurs, de-
puis le Cédre jusqu'à l'Hyssope, sont diablement
animés contre lui.*

Mademoiselle M O L I E R E.

*Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de mé-
chantes pièces que tout Paris va voir, & où il
peint si bien les gens, que chacun s'y connoît?
Que ne fait-il des Comédies comme celles de Mon-
sieur*

DE VERSAILLES, COMEDIE. 29

ſieur Lyſidas ? Il n'auroit perſonne contre lui, & tous les Auteurs en diroient du bien. Il eſt vray que de ſemblables Comédies n'ont pas ce grand concours de monde ; mais, en revanche, elles ſont toujours bien écrites, perſonne n'écrit contre elles, & tous ceux qui les voyent, meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il eſt vray que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des ſçavans.

MADemoiſelle MOLIERE.

Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudisſemens du public, & que tout l'argent qu'on ſcauroit gagner aux piéces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos Comédies, pourvu qu'elles ſoient approuvées par Meſſieurs vos confrères ?

LA GRANGE.

Mais quand jouera-t-on le portrait du peintre ?

DU CROISY.

Je ne ſçais ; mais je me prépare fort à paroître des premiers ſur les rangs pour crier, Voilà qui eſt beau !

MOLIERE.

Et moi de même, parbleu !

LA GRANGE.

Et moi auſſi, Dieu me ſauve !

MADemoiſelle DU PARC.

Pour moi, j'y payerai de ma perſonne, comme il faut ; & je répons d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis. C'eſt bien la moindre choſe que nous devons faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

MADemoiſelle MOLIERE.

C'eſt fort bien dit.

B. 1. Ma-

30 L'IMPROMPTU.

Mademoiselle DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiselle BEJART.

Affûrement.

Mademoiselle DU CROISY.

Sans doute.

Mademoiselle HERVE.

Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Moliere se cache.

BRECOURT.

Qui? Lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le Théâtre, rire avec tous les autres, du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIERE.

Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il y rira?

BRECOURT.

Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce, & comme tout ce qu'il y a d'agréable, sont effectivement les idées qui ont été prises de Moliere, la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute; car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde, si cela est approuvé de personne; & quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit on, des portraits trop ressemblans, outre que cela est de fort mauvaise grace, je ne vois rien de plus ridicule & de plus mal pris; & je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un Comédien, que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

Les Comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, & que...

BRECOURT.

*Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand
fou,*

DE VERSAILLES, COMEDIE. 31

fou, s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir ; & la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une Comédie qui réussisse comme toutes les autres. Voilà le vray moyen de se venger d'eux, comme il faut ; & de l'humeur dont je les connois, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde, les fâchera bien plus que toutes les satyres qu'on pourroit faire de leurs personnes.

M O L I E R E.

Mais Chevalier....

Mademoiselle B E J A R T.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition.

[à Molière.]

Voulez-vous que je vous dise ? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse, & après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette Comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les Comédiens, & vous deviez n'en épargner aucun.

M O L I E R E.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte, & voilà votre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, & qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand dépit que je leur ferois ! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses, & lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le portrait du peintre sur la crainte d'une rispoite, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu ? Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent. N'est-ce pas là la marque d'une ame fort sensible à la honte, & ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir ?

B. 4.

Ma-

Mademoiselle D E B R I E.

Ils se sont fort plaint toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la Critique, & dans vos Précieuses.

M O L I E R E.

Il est vray, ces trois ou quatre mots sont fort offensans, & ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche ; mais laissons-les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux ; & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise. Ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

Mademoiselle D E B R I E.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

M O L I E R E.

Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma Comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes, à qui particulièrement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, & toutes leurs censures viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ; & lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite ?

Mademoiselle D E B R I E.

Ma foi, j'aurois joué ce petit Monsieur l'Auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MO,

M O L I E R E.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la Cour que Monsieur Boursaut ! Je voudrois bien sçavoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant ; & si, quand on le bernoit sur un Théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur, que d'être joué devant une auguste assemblée, il ne demanderoit pas mieux, & il m'attaque de gayeté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, & les Comédiens ne me l'ont déchainé, que pour m'engager à une sotte guerre, & me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire, & cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau ? Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques, & leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces ; j'en suis d'accord. Qu'ils s'en fassissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur Théâtre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bonheur que j'ai ; j'y consens, ils en ont besoin, & je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienveillance. La courtoisie doit avoir des bornes, & il y a des choses qui ne font rire, ni les Spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de réciter, pour en faire, & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, & je serai ravi que cela puisse réjouir le monde ; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laisser le reste, & de ne point toucher à des matières de la nature de celles, sur

34 L'IMPROPTU

lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs Comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête Monsieur qui se mêle d'écrire pour eux , & voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

Mademoiselle B E J A R T.

Mais enfin....

M O L I E R E.

Mais enfin , vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage , nous nous amusons à faire des discours , au lieu de répéter notre Comédie. Où en étions-nous ? Je ne m'en souviens plus.

Mademoiselle D E B R I E.

Vous en étiez à l'endroit....

M O L I E R E.

Mon Dieu ! J'entends du bruit , c'est le Roi qui arrive assurément , & je vois bien que nous n'aurons pas le tems de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien , faites donc pour le reste , du mieux qu'il vous sera possible.

Mademoiselle B E J A R T.

Par ma foi , la frayeur me prend , & je ne saurois aller jouer mon rôle , si je ne le répète tout entier.

M O L I E R E.

Comment ? vous ne sauriez aller jouer votre rôle ?

Mademoiselle B E J A R T.

Non.

Mademoiselle D U P A R C.

Ni moi , le mien.

Mademoiselle D E B R I E.

Ni moi non plus.

Mademoiselle M O L I E R E.

Ni moi.

Mademoiselle H E R V E.

Ni moi.

DÉ VERSAILLES, COMEDIE. 35

Mademoiselle DU CROISY.

Ni moi.

M O L I E R E.

Que pensez-vous donc faire ? Vous moquez-vous toutes de moi ?

S C E N E IV.

BEJART, MOLIERE, LA GRANGE, DU
CROIST, Mesdemoiselles DU PARC,

BEJART, DE BRIE, MO-
LIERE, DU CROIST,

HERVE..

B E J A R T.

Messieurs, je viens vous avertir que le Roi
est venu, & qu'il attend que vous com-
menciez.

M O L I E R E.

Ah ! Monsieur, vous me voyez dans la plus gran-
de peine du monde ; je suis désespéré à l'heure
que je vous parle. Voici des femmes qui s'es-
frayent, & qui disent qu'il leur faut répéter
leurs rôles, avant que d'aller commencer. Nous
demandons, de grace, encore un moment. Le
Roi a de la bonté, & il sçait bien que la cho-
se a été précipitée..



S C E N E V.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, à l'exception de Béjart.

M O L I E R E.

HE! De grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mademoiselle D U P A R C.

Vous devez vous aller excuser.

M O L I E R E.

Comment m'excuser?

S C E N E VI.

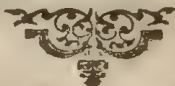
MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN NECESSAIRE.

U N N E C E S S A I R E.

Messieurs, commencez donc.

M O L I E R E.

Tout à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, &c.



S C E N E VII.

*MOLIERE, & les mêmes Auteurs, UN SE.
COND NECESSAIRE.*

LE SECOND NECESSAIRE.
Messieurs, commencez donc..

M O L I E R E.

[à ses camarades.]

Dans un moment, Monsieur. Hé quoi donc!
Voulez-vous que j'aye l'affront.

S C E N E VIII.

*MOLIERE, & les mêmes Auteurs, UN.
TROISIEME NECESSAIRE.*

LE TROISIEME NECESSAIRE.
Messieurs, commencez donc.

M O L I E R E.

Oui, Monsieur, nous y allons. Hé! Que de
gens se font de fête, & viennent dire, com-
mencez donc, à qui le Roi ne l'a pas com-
mandé!

S C E N E IX.

*MOLIERE, & les mêmes Auteurs, UN QUA-
TRIEME NECESSAIRE.*

LE QUATRIEME NECESSAIRE.
Messieurs, commencez donc.

38 L'IMPROMPTU &c.

M O L I E R E.

[à ses camarades.]

Voilà qui est fait, Monsieur. Quoi donc! Recevrai-je la confusion.....

S C E N E D E R N I E R E.

BEJART, MOLIERE, & les mêmes Auteurs.

M O L I E R E.

M Onsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais.....

B E J A R T.

Non, Messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, & que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle Comédie à une autre fois, & se contente pour aujourd'hui de la première que vous pourrez donner.

M O L I E R E.

Ah! Monsieur, vous me redonnez la vie. Le Roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du tems, pour ce qu'il a souhaité; & nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

F I N.



LA

PRINCESSE

D'ELIDE,

COMÉDIE-BALLET.



A V E R T I S S E M E N T.

ON n'a pas crû devoir suivre l'ordre des anciennes éditions, pour l'impression de *la Princesse d'Elide*. Cette pièce étoit confondue parmi tous les détails des fêtes qui furent faites à Versailles en 1664, depuis le 7. Mai, jusques & compris le 13. du même mois. Sans priver le public de ces détails qui peuvent être amusans & curieux, on s'est contenté de mettre le tout dans un meilleur ordre. On a aussi changé le titre général de, *Plaisirs de l'Isle enchantée*, avec d'autant plus de raison, que ce titre ne convient qu'aux trois premières journées, qui seules sont comprises dans ce sujet; les quatre autres n'y ont aucun rapport, & on y a substitué celui de, *Fêtes de Versailles en 1664.*

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUREORE.

LYCISCAS, valet de chiens.

TROIS VALETS DE CHIENS, cham-
tans.

VALETS DE CHIENS, dansans.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

IPHITAS, Prince d'Elide, pere de la Prin-
cesse.

LA PRINCESSE D'ELIDE.

EURIALE, Prince d'Ithaque.

ARISTOMENE, Prince de Messéne.

THEOCLE, Prince de Pyle.

AGLANTE, cousine de la Princesse.

CINTHIE, cousine de la Princesse.

ARBATE, gouverneur du Prince d'Ithaque.

PHILIS, suivante de la Princesse.

MORON, plaisant de la Princesse.

LYCAS, suivant d'Iphitas.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

MORON.

CHASSEURS, dansans.

SECOND INTERMEDE.

PHILIS.

MO

42

MORON.

UN SATYRE, chantant.

SATYRES, dansans.

TROISIEME INTERMEDE.

PHILIS.

TIRCIS, Berger, chantant.

MORON.

QUATRIEME INTERMEDE.

LA PRINCESSE.

PHILIS.

CLIMENE.

CINQUIEME INTERMEDE.

BERGERS & BERGERES, chantans.

BERGERS & BERGERES, dansans.

La Scène est en Elide.

BIBLIOTHECA
VNI. CAES. AUST.
CRACOVENSIS



LA PRINCESSE D'ELIDE.

J. Ponce delin. et fecit 1739.



LA PRINCESSE

D'ELIDE,

COMEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AURORE, LYCISCAS, & plusieurs autres.

VALETS DE CHIENS endormis

& couchés sur l'herbe.

L'A U R O R E chante.

Quand l'amour à vos yeux offre un choix
agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomtable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer,
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudront vous blâmer;
Un cœur tendre est aimable, & le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer:
Dans le tems où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCE

S C E N E - II.

L Y C I S C A S, & plusieurs VALETS DE
CHIENS endormis, TROIS VALETS
DE CHIENS chantans, réveillés
par le récit de l'Aurore.

TOUS TROIS ENSEMBLE chantent.

Holà, holà Debout, debout, debout.
Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout,
Holà ho, debout, vite debout.

P R E M I E R.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se com-
munique.

D E U X I E M E.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

T R O I S I E M E.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent par-tout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vite debout.

[à Lyciscas endormi.

Qu'est-ceci, Lyciscas? Quoi? Tu ronfles encore,
Toi, qui promettois tant de dévancer l'aurore?

Allons debout, vite debout,
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout,
Debout, vite debout, dépêchons, ho, debout.

L Y C I S C A S en s'éveillant.

Par la morbleu, vous êtes de grands braillards,
vous autres, & vous avez la gueule ouverte de
grand matin.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand par-tout?
Allons debout, Lyciscas, debout.

K.

LY.

COMEDIE-BALLET. 45

LYCISCAS.

Hé ! Laissez-moi dormir encore un peu , je vous conjure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vite debout,

LYCISCAS.

Hé ! Je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Hé !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non. Debout, Lyciscas, debout.

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout,

Vite debout, dépêchons, debout.

LY-

46 LA PRINCESSE D'ELIDE,

LYCISCAS.

Mé bien, laissez-moi, je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela, vous ferez cause que je ne me porterai pas bien de la journée ; car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme, & lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on n'est....

[Il se rendort.]

PREMIER.

Lyciscas.

DEUXIEME.

Lyciscas.

TROISIEME.

Lyciscas.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciscas.

LYCISCAS.

Diable soit les brailleurs ! Je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout.

Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah ! Quelle fatigue de ne pas dormir son saoul !

PREMIER.

Holà, ho.

DEUXIEME.

Holà, ho.

TROISIEME.

Holà, ho.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ho ! Ho !

LY-

LYCISCAS.

Ho! Ho! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlemens! Je me donne au diable, si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Encore?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Que le diable vous emporte.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS *en se levant.*

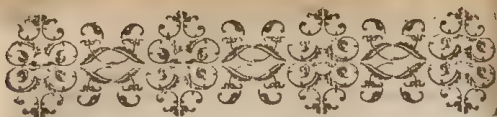
Quoi toujours? A-t-on jamais vû une pareille furie de chanter? Par la sang-bleu, j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, & que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho, messieurs, debout, debout, vite, c'est trop dormir. Je vais faire un bruit du diable par tout.

[Il crie de toute sa force.]

Debout, debout, debout. Allons vite, ho, ho, ho, debout, debout. Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout, debout, debout, Lyciscas debout. Ho, ho, ho, ho, ho.

[Plusieurs cors & trompes de chasse se font entendre, les valets de chiens que Lyciscas a réveillés dansent une entrée.]

Fin du Prologue.



LA PRINCESSE
D'ELIDE,
COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIALE, ARBATE.

ARBATE.

CE silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la so-
litude,

Ces longs soupirs que laissez échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup, sans doute, à des gens de
mon âge;

Et je pense, Seigneur, entendre ce langage:
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards, & ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé sous ses loix, & me brave à son tour,
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le
domte.

AR.

A R B A T E.

Moi, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvemens

Où je vois qu'aujourd'hui panchent vos sentimens ?

Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flâme ;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils ;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,

De la beauté d'une ame est un clair témoignage,
Et qu'il est mal-aisé que, sans être amoureux,
Un jeune Prince soit & grand & généreux.
C'est une qualité que j'aime en un Monarque,
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un Prince à votre âge on peut tout présumer,

Dès qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle ;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance,

Et j'ai de vos vertus vû fleurir l'espérance ;
Mes regards observoient en vous des qualités
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez ;
J'y découvrois un fonds d'esprit & de lumière,
Je vous trouvois bien fait, l'air grand, & l'ame fière,

Votre cœur, votre adresse éclatoient chaque jour :
Mais je m'inquiétois de ne point voir d'amour ;
Et puisque les langueurs d'une playe invincible
Nous montrent que votre ame à ses traits est sensible,

Je triomphe, & mon cœur d'allégresse rempli
Vous regarde à présent comme un Prince accompli.

E U R I A L E.

Si de l'amour un tems j'ai bravé la puissance,
Tom. II. C *Hélas !*

50 LA PRINCESSE D'ELIDE,

Hélas ! mon cher Arbate , il en prend bien
vengeance ;
Et sçachant dans quels maux mon cœur s'est
abyiné ,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin , voi le sort où mon astre me guide ;
J'aime , j'aime ardemment la Princesse d'Elide ,
Et tu sçais que l'orgueil sous des traits si charmans
Arme contre l'amour ses jeunes sentimens ,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amans qui briguent sa conquête.
Ah ! Qu'il est bien peu vray que ce qu'on doit
aimer ,
Aussi-tôt qu'on le voit , prend droit de nous
charmer ,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous
les flâmes
Où le Ciel en naissant a destiné nos ames !
A mon retour d'Argos je passai dans ces lieux ;
Et ce passage offrit la Princesse à mes yeux ;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue ,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue ,
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon ame aucun secret désir ,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage ,
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour ;
On publie en tous lieux que son ame hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine ,
Et qu'un arc à la main , sur l'épaule un carquois ,
Comme une autre Diane elle hante les bois ,
N'aine rien que la chasse , & de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits , & la fatalité.
Ce que n'avoit point fait sa vûë & sa beauté ,
Le bruit de ses fiertés en mon ame fit naître
Un transport inconnu , dont je ne fus point
maître :
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeler tous ses traits ,

Et

Et mon esprit jettant de nouveaux yeux sur elle
M'en refit une image & si noble, & si belle,
Me peignit tant de gloire, & de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillans d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du désir de paroître à ces jeux renommés,
Où l'illustre Iphitas, pere de la Princesse,
Assemble la plupart des Princes de la Grèce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, Seigneur, les soins que vous
prenez,
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre Princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse,
Et nuls empressemens, paroles, ni soupirs
Ne l'ont instruite encor de vos brûlans desirs?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'ex-
plique,
Et je ne sçais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURIALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jeter au rang de ces Princes soumis
Que le titre d'amans lui peint en ennemis?
Tu vois les Souverains de Messène & de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et, de l'éclat pompeux des plus hautes vertus,
En appuyer en vain les respects assidus:
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence,
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

A R B A T E.

Et c'est dans ce mépris, & dans cette humeur fière
Que votre ame à ses vœux doit voir plus de lumière,

Puisque le fort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une simple froideur,
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment;
Mais quand une ame est libre, on la force aisément,

Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flâme un éclat glorieux,
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres.
Peut-être pour toucher ses sévères appas,
Aurez-vous des secrets que ces Princes n'ont pas;
Et, si de ses fiertés l'impétueux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités,
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

E U R I A L E.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flâme;
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon ame,
Et, par ce que j'ai dit, je voulois pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir.
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la Princesse expliquer mon silence,
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse, où pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sçais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le tems que Moron pour déclarer mon feu
A pris.

A R B A T E.

Moron, Seigneur?

E U R I A L E.

Ce choix t'étonne un peu;
Par

Par son titre de fou tu crois le bien connoître;
 Mais sçache qu'il l'est moins qu'il ne le veut
 paroître,
 Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
 Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.
 La Princesse se plaît à ses bouffonneries,
 Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
 Et peut dans cet accès dire & persuader
 Ce que d'autres que lui n'oseroient hasarder;
 Je le vois propre enfin, à ce que j'en souhaite,
 Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite;
 Et veut, dans mes Etats ayant reçu le jour,
 Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
 Quelque argent mis-en main pour soutenir ce
 zèle.

S C E N E I I

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON derrière le Théâtre.

AU secours. Sauvez-moi de la bête cruelle.

EURIALE.

Je pense ouïr sa voix.

MORON derrière le Théâtre.

A moi, de grace, à moi.

EURIALE.

O'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON entrant sans voir personne.

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?

Grands Dieux! Préservez-moi de sa dent es-
 froyable.

Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
 Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus
 gras.

[*rencontrant Euriale que dans sa frayeur il prend
 pour le sanglier qu'il évite.*]

54 LA PRINCESSE D'ELIDE,

Ah ! Je suis mort.

E U R I A L E.

Qu'as-tu ?

M O R O N.

Je vous croyois la bête
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête ,
Seigneur , & je ne puis revenir de ma peur.

E U R I A L E.

Qu'est-ce ?

M O R O N.

Oh ! Que la Princesse est d'une étrange
humeur,

Et qu'à suivre la chasse & ses extravagances ,
Il nous faut essuyer de sottises complaisances !
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille & mille peurs ?
Encore si c'étoit qu'on ne fît qu'à la chasse
Des lièvres , des lapins , & des jeunes dains ;
passe :

Ce sont des animaux d'un naturel fort doux ,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir ,
C'est un sot passe-tems , que je ne puis souffrir.

E U R I A L E.

Di-nous donc ce que c'est ?

M O R O N.

Le pénible exercice
Où de notre Princesse a volé le caprice !
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour ;
Et la course des chars se faisant en ce jour ,
Il falloit affecter ce contre-tems de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grace ,
Et , faire voir. . . Muis chut. Achéons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit ?

E U R I A L E.

Tu parlois d'exercice pénible.

MO.

MORON.

Ah ! Oui. Succombant donc à ce travail horrible,
Car en chasseur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché,
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon
somme

J'essayois ma posture, &, m'ajustant bientôt,
Prenois déjà mon ton pour ronfler comme il faut;
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vûe,
Et j'ai, d'un vieux buisson de la forêt touffue,
Vû sortir un sanglier d'une énorme grandeur.
Pour....

EURIALE.

Qu'est-ce ?

MORON.

Ce n'est rien. N'ayez point de
frayeur;

Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour
cause,

Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vû ce sanglier qui, par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé;
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que
menace,

Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui, parmi de l'écume, à qui l'osoit presser,
Montroit de certains crocs.... Je vous laisse à
penser.

A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes,
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu ?

MORON.

Quelque sôté

J'ai jetté tout par terre, & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier ayant de quoi l'abattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux....

C 4

MO.

56 LA PRINCESSE D'ELIDE,

M O R O N.

Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens. J'y consens,

A R B A T E.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éterni-
se....

M O R O N.

Je suis votre valet. J'aime mieux que l'on dise,
C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier,
Que si l'on y disoit, voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontrant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.

E U R I A L E.

Fort bien.

M O R O N.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaise à
la gloire,

Vivre au monde deux jours, que mille ans dans
l'histoire.

E U R I A L E.

En effet ton trépas fâcheroit tes amis ;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si, du feu qui me brûle...

M O R O N.

Il ne faut pas, Seigneur, que je vous dissimule.
Je n'ai rien fait encore, & n'ai point rencontré
De tems pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives ;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est, chez la Princesse, une affaire d'Etat.
Vous sçavez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une Philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de Dêité de rien.
Pour n'effrayer point son humeur de tigresse
Il me faut manier la chose avec adresse ;

Car.

COMEDIE-BALLET. 57

Car on doit regarder comme l'on parle aux
grands,

Et vous êtes par fois d'assez fâcheuses gens.

Laissez-moi doucement conduire cette trame.

Je me sens-là pour vous un zèle tout de flâme,

Vous êtes né mon Prince, & quelques autres
nœuds

Pourroient contribuer au bien que je vous veux.

Ma mere, dans son tems, passoit pour assez belle,

Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;

Feu votre pere alors, ce Prince généreux,

Sur la galanterie étoit fort dangereux,

Et je sçais qu'Elpénor, qu'on appelloit mon pere

A cause qu'il étoit le mari de ma mere,

Comptoit pour grand honneur aux pasteurs

d'aujourd'hui

Que le Prince autrefois étoit venu chez lui,

Et que, durant ce tems, il avoit l'avantage

De se voir salué de tous ceux du village.

Baste. Quoi qu'il en soit, je veux par mes tra-
vaux...

Mais voici la Princesse & deux de nos rivaux.

S C E N E III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE,

ARISTOMENE, THEOCLE, EURIA-

LE, PHILIS, ARBATE, MORON.

A R I S T O M E N E.

R Eprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes

Ce péril dont tous deux avons sauvé vos
charmes?

J'aurois pensé, pour moi, qu'abbâtre sous nos
coups

Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,

Eroit une aventure, ignorant votre chasse,

Dont à nos bons destins nous dûssions rendre
grace;

Mais, à cette froideur, je connois clairement

Que je dois concevoir un autre sentiment,

Et quereller du sort la fatale puissance

C. 5.

Q. 5.

58 LA PRINCESSE D'ELIDE,

Qui me fait avoir part à ce qui vous offense,

THEOCLE.

Pour moi, je tiens, Madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sçais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, Seigneur, puisqu'il me faut
parler,

Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?
Que l'arc & que le dard, pour moi si pleins de
charmes,

Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je fasse enfin mes plus fréquens emplois.
De parcourir nos monts, nos plaines & nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire moi seule à ma propre défense?

Certes, avec le tems j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête.

Du moins, si pour prétendre à de sensibles coups.
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'au-
jourd'hui,

J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchans
que lui.

THEOCLE.

Mais, Madame....

LA PRINCESSE.

Hé bien, soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui. Sans vous, c'étoit fait de
mes jours,

Je rends de tout mon cœur grace à ce grand
secours,

Et

Et je vais de ce pas au Prince , pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous
inspire.

S C E N E . I V .

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON.

HE ! A-t-on jamais vû de plus farouche esprit ?
De ce vilain sanglier, l'heureux trépas l'aigrit.
Oh ! Comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût sçu défaire !

ARBATE à Euriale.

Je vous vois tout pensif, Seigneur, de ses dédaigns ;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos des-
seins,

Son heure doit venir, & c'est à vous, possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux,
Et je...

EURIALE.

Non: Ce n'est plus, Moron, ce que je veux.
Garde-toi de rien dire, & me laisse un peu faire ;
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire,
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner,
Et le Dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui. C'est lui d'où me vient ce soudain mou-
vement,

Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on sçavoir, Seigneur, par où votre espé-
rance....

EURIALE.

Tu le vas voir. Allons, & garde le silence.

MORON.

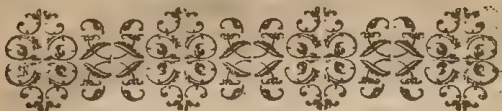
Jusqu'au revoir.

Fin du premier Acte.

C 5

PRE

50. LA PRINCESSE D'ELIDE.



PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

M O R O N.

P Our moi, je reste ici, & j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres & ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le sçavez, je vous apprends que j'aime.

Philis est l'objet charmant.
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait, & plus blancs mille fois,
Pressoient les bouts du pis, d'une grace admirable.

Ouf! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.
Ah! Philis, Philis, Philis.



S C E N E II.

M O R O N, U N E C H O.

L' E C H O.

P H I L I S.

M O R O N.

Ah!

L'E-

COMEDIE-BALLET. 64.

	L' E C H O.
Ah!	M O R O N.
Nem.	L' E C H O.
Nem.	M O R O N.
Ah! ah!	L' E C H O.
Ah!	M O R O N.
Hi, hi.	L' E C H O.
Hi.	M O R O N.
Oh.	L' E C H O.
Oh.	M O R O N.
Oh.	L' E C H O.
Oh.	M O R O N.
Voilà un écho qui est bouffon.	L' E C H O.
On.	M O R O N.
Hon.	L' E C H O.
Hon.	M O R O N.
Ah!	L' E C H O.
Ah!	M O R O N.
Hu.	L' E C H O.
Hu.	M O R O N.

Voilà un écho qui est bouffon.

62 LA PRINCESSE D'ELIDE.

S C E N E III.

MORON appercevant un ours qui vient à lui.

AH! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moi. Je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau & les os, & je vois de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux votre affaire. Hé! Hé! Hé! Mon-

[Il caresse l'ours, & tremble de frayeur.]

seigneur, tout doux, s'il vous plaît. La, la, la, la. Ah! Monseigneur, que votre Altesse est jolie & bien faite! Elle a tout-à-fait l'air galant & la taille la plus mignonne du monde. Ah! Beau poil! Belle tête! Beaux yeux brillans & bien fendus! Ah! Beau petit nez! Belle petite bouche! Petites quenottes jolies! Ah! Belle gorge! Belles petites menottes! Petits ongles bien faits!

[L'ours se lève sur ses pattes de derrière.]

A l'aide, au secours, je suis mort. Miséricorde! Pauvre Moron! Ah! Mon Dieu! Hé, vite, à moi, je suis perdu.

[Moron monte sur un arbre.]

S C E N E IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON monté sur un arbre, aux chasseurs.

HE, Messieurs, ayez pitié de moi.

[les chasseurs combattent l'ours.]

Bon, Messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O Ciel! Daigne les assister. Bon. Le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, & qui se jette sur eux. Bon, en voilà un qui vient de lui don-

ner

COMEDIE-BALLET. 63

ner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis. Bon, poussez fort, encore. Ah ! Le voilà qui est à terre, c'en est fait, il est mort. Descendons maintenant pour lui donner cent coups.

[*Moron descend de l'arbre.*]

Serviteur, Messieurs, je vous rends grace de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, & en triompher avec vous.

[*Moron donne mille coups à l'ours qui est mort.*]

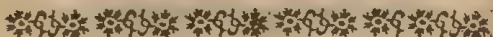
ENTREE DE BALLET.

Les chasseurs dansent pour rémoigner leur joye d'avoir remporté la victoire.

Fin du premier Intermede.



64 LA PRINCESSE D'ELIDE;



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE,
PHILIS.

LA PRINCESSE.

OUI. J'aime à demeurer dans ces paisibles
lieux;

On n'y découvre rien qui n'enchanter les
yeux,

Et de tous nos palais la sçavante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons
frais

Ont pour moi des appas à ne laisser jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmans ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle, & vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatans
Vos retraites ici me semblent hors de tems,
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque Prince a fait pour la fête publique.
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devoit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma pré-
sence,

Et que dois-je après tout à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous
courir.

Mais,

COMEDIE-BALLET. 65

Mais, quelque espoir qui flate un projet de la
 sorte,
 Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

C I N T H I E.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
 Des innocens desseins qu'on a de le toucher,
 Et regarder les soins que pour vous on se donne,
 Comme autant d'attentats contre votre per-
 sonne?

Je sçais qu'en défendant le parti de l'amour
 On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
 Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
 S'oppose aux duretés que vous faites paroître,
 Et je ne puis nourrir d'un flateur entretien
 Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
 Est-il rien de plus beau que l'innocente flâme.
 Qu'un mérite éclatant allume dans une ame,
 Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
 Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
 Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre.
 Et, vivre sans aimer, n'est pas proprement vivre.

A. V. I. S.

L'E dessein de l'auteur étoit de traiter toute la
 comédie en vers. Mais un commandement du
 Roi qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever le
 reste en prose, & de passer légèrement sur plu-
 sieurs scènes, qu'il auroit étendues davantage,
 s'il avoit eu plus de loisir.

A-G L A N T E.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus
 agréable affaire de la vie, qu'il est nécessaire
 d'aimer pour vivre heureusement, & que tous
 les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu
 d'amour.

L A P R I N C E S S E.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que
 vous êtes, prononcer ces paroles, & ne devez-
 vous

66 LA PRINCESSE D'ELIDE ,

vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur , que foiblesse & qu'emportement , & dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe ? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie , & ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous , pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes , tous ces soupirs , tous ces hommages , tous ces respects , sont des embûches qu'on tend à notre cœur , & qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi , quand je regarde certains exemples , & les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance , je sens tout mon cœur qui s'émeut , & je ne puis souffrir qu'une ame , qui fait profession d'un peu de fierté , ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

C I N T H I E.

Hé ! Madame , il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses , & qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée , & , s'il plaît au Ciel , nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

L A P R I N C E S S E.

Arrêtez. N'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissemens , & , si jamais j'étois capable d'y descendre , je serois l'personne , sans doute , à ne me le point pardonner.

A G L A N T E.

Prenez garde , Madame. L'amour sçait se venger des mépris que l'on fait de lui , & peut-être...

L A P R I N C E S S E.

Non , non. Je brave tous ses traits ; & le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère , & qu'une excuse des foibles cœurs , qui le font invincible pour autoriser leur foiblesse.

CIN.

COMEDIE-BALLET. 67

CINTHIE.

Mais enfin, toute la terre reconnoît sa puissance, & vous voyez que les Dieux même sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, & que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur. Les Dieux ne sont point faits comme les fait le vulgaire, & c'est leur manquer de respect, que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

SCENE II.

*LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE,
PHILIS, MORON.*

AGLANTE.

Vien, approche, Moron, vien nous aider à défendre l'amour contre les sentimens de la Princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foi, Madame, je crois, qu'après mon exemple, il n'y a plus rien à dire, & qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ses armes assez long-tems, & fait de mon drôle comme un autre; mais enfin.

[Il montre Philis.]

ma fierté a baillé l'oreille, & vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; &, puitque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CIN-

33 LA PRINCESSE D'ELIDE;

C I N T H I E.

Quoi ? Moron se mêle d'aimer ?

M O R O N.

Fort bien.

C I N T H I E.

Et de vouloir être aimé ?

M O R O N.

Et pourquoi non ? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela ? Je pense que ce visage est assez passable, & que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédon's à personne.

C I N T H I E.

Sans doute, on auroit tort. . .

S C E N E III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE,
PHILIS, MORON, LYCAS.

L Y C A S.

M Adame, le Prince votre pere vient vous trouver ici, & conduit avec lui les Princes de Pyle, & d'Ithaque, & celui de Messène.

L A P R I N C E S S E.

Ô Ciel ! Que prétend-il faire en me les amenant ? Auroit-il résolu ma perte, & voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux ?

S C E N E IV.

IPHITAS, EURIALE, ARISTOMENE,
THEOCLE, LA PRINCESSE,
AGLANTE, CINTHIE,
PHILIS, MORON.

L A P R I N C E S S E à Iphitas.

S Eigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles, la déclaration des pen-

pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, & dont je puis vous assurer également; l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, & que vous ne sçauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussi-tôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, & qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, & me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la première, & mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

I P H I T A S.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, & je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais pere pour vouloir faire violence à tes sentimens, & me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient satisfaits, si cela pouvoit arriver, & je n'ai proposé les fêtes & les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre; & que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux & déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grace, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus; &, si je sçais bien expliquer le langage des Dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en pere qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix fera le mien, & je ne considérerai ni intérêts d'Etat, ni avantage d'alliance; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer: mais au moins sois com-
plaisante aux civilités qu'on te rend, & ne
m'obli-

70 LA PRINCESSE D'ELIDE,

m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces Princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, & vien voir cette course où leur adresse va paroître.

T H E O C L E *à la Princesse.*

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course. Mais, à vous dire vray, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

A R I S T O M E N E.

Pour moi, Madame, vous êtes le seul prix que je me propose par tout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, & je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

E U R I A L E.

Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, & le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

S C E N E V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE,
PHILIS, MORON.

L A P R I N C E S S E.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Princesses, que dites-vous de ce jeune Prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLAN.

COMEDIE-BALLET. 71

AGLANTE.

Il est vray que cela est un peu fier.

MORON *à part.*

Ah ! Quelle brave botte il vient là de lui porter !

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, & de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave ?

CINTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages & des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avouë que cela m'a donné de l'émotion, & que je souhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course, mais j'y veux aller exprès, & employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame. L'entreprise est périlleuse, &, lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

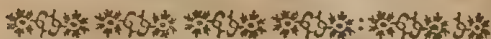
LA PRINCESSE.

Ah ! N'apprehendez rien, je vous prie. Alons, je vous répons de moi.

Fin du second Acte.



72 LA PRINCESSE D'ELIDE,



SECOND INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, MORON.

MORON.

PHILIS, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laisse-moi suivre les autres.

MORON.

Ah! Cruelle, si c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vite.

PHILIS.

Cela se pourroit faire, & je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec sa voix, & toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé! Demeure un peu.

PHILIS.

Je ne sçaurois.

MORON.

De grace.

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON *retenant Philis.*

Je ne te laisserai point aller.

PHILIS.

Ah! Que de façons!

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHI-

P H I L I S.

Hé bien, oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

M O R O N.

Et quelle?

P H I L I S.

De ne me parler point du tout.

M O R O N.

Hé? Philis.

P H I L I S.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

M O R O N.

Veux-tu me...

P H I L I S.

Laisse-moi aller.

M O R O N.

Hé bien, oui, demeure. Je ne te dirai mot.

P H I L I S.

Prends-y bien garde au moins; car, à la moindre parole, je prends la fuite.

M O R O N.

Soit.

[après avoir fait une scène de gestes.]

Ah Philis.... Hé....

S C E N E II.

M O R O N. *seul.*

Elle s'enfuit, & je ne sçaurois l'attraper: Voilà ce que c'est. Si je sçaybis chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, & l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne

74 LA PRINCESSE D'ELIDE,

à chanter pour faire comme les autres. Bon. Voie
et justement mon homme.

SCÈNE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE chante.

LA, la, la.

MORON.

Ah! Satyre mon ami, tu sçais bien ce que tu
m'as promis, il y a long-tems. Appren-moi à
chanter, je te prie.

LE SATYRE en chantant.

Je le veux. Mais, auparavant, écoute une chan-
son que je viens de faire.

MORON bas à part.

Il est si accoutumé à chanter, qu'il ne sçauroit
parler d'au-

jourd'hui [bais.]

tre façon. Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE chante.

Je portois...

MORON.

Une chanson, dis-tu?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanson à chanter?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse? Peste!

LE SATYRE.

Je portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorsque la jeune Clois

COMEDIE-BALLET. 75

Fit dans un sombre bocage
Briller, à mes yeux surpris,
Les fleurs de son beau visage.

Hélas! Dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si sçavans à faire des conquêtes,

Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

*Moron demande au Satyre une chanson plus passionnée, & le prie de lui dire celle qu'il lui avoit
vû chanter quelques jours auparavant.*

LE SATYRE chante.

DAns vos chants si doux,
Chantez à ma belle,

Oiseaux, chantez tous

Ma peine mortelle,

Mais, si la cruelle

Se met en courroux

Au récit fidèle

Des maux que je sens pour elle,

Oiseaux, taisez-vous.

MORON.

Ah! Quelle est belle! Appren-la moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

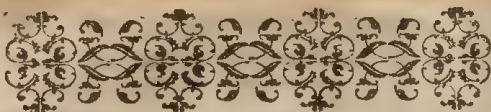
MORON.

Fat, toi-même.

ENTREE DE BALLET.

*LE Satyre en colère menace Moron, & plusieurs
Satyres dansent une entrée plaisante.*

Fin du second Intermède.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

*LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE,
PHILIS.*

CINTHIE.

IL est vray, Madame, que ce jeune Prince a fait voir une adresse non commune, & que l'air dont il a paru, a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course. Mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin, vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre, &, sans parler de tout le reste, la grace de votre danse, & la douceur de votre voix, ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; nous sçaurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, & prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

EURIALE.

Ah! Moron, je te l'avouë. J'ai été enchanté, & jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux & mes oreilles. Elle est adorable en tout tems, il est vray; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, & des graces
nou-

nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs & plus perçans. La douceur de sa voix a voulu se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, & les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon ame, & tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, & ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aimables caractères qui m'enlevoient hors de moi-même, & m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux & justes mouvemens dont tout son corps suivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, & j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution pour me jeter à ses pieds, & lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, & je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs; & je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, & ces soumissions où les hommes les acouinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la Princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre; & si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

S C E N E III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

TU as donc familiarité, Moron, avec le Prince d'Ithaque ?

MORON.

Ah ! Madame, il y a long-tems que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, & qu'il a pris cette autre route quand il m'a vûe ?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Etois-tu tantôt au compliment qu'il ma fait ?

MORON.

Oui, Madame, j'y étois ; & je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaît à sa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron. Cette fuite m'a choquée, & j'ai toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal, il le mériteroit bien ; mais, à vous dire vray, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment ?

MORON.

Comment ? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vû. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, & que la terre n'est pas digne de le porter.

LA

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

MORON.

Lui? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma danse?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris est choquant, & je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime & n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur & plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.

De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, & l'oblige à me venir aborder.

~~~~~

SCENE IV.

LA PRINCESSE, EURIALE,  
ARBATE, MORON.

MORON allant au devant d'Euriale, & lui  
parlant bas.

SEigneur, je vous donne avis que tout va bien.  
La Princesse souhaite que vous l'abordiez;

80 LA PRINCESSE D'ELIDE.

mais songez bien à continuer votre rôle &, de peur de l'oublier, ne foyez pas long-tems avec elle,

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, Seigneur, & c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, & de fuir à votre âge cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, & vous ne sçauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence; & ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, & conserve son cœur exempt des flâmes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme; &, comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sçauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dûs, & commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURIALE.

Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, Seigneur; &, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURIALE.

Pour moi, je ne suis pas de même, & dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je ferois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison?

EU.

COMEDIE-BALLET. 91

E U R I A L E.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment,  
& que je serois fâché d'être ingrat.

L A P R I N C E S S E.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous  
aimeriez qui vous aimeroit ?

E U R I A L E.

Moi, Madame ? Point du tout. Je dis bien que  
je serois fâché d'être ingrat ; mais je me résou-  
drois plutôt de l'être, que d'aimer.

L A P R I N C E S S E.

Telle personne vous aimeroit peut-être, que vo-  
tre cœur...

E U R I A L E.

Non, Madame. Rien n'est capable de toucher  
mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à  
qui je consacre mes vœux ; & , quand le Ciel  
emploieroit ses soins à composer une beauté pa-  
faite, quand il assembleroit en elle tous les dons  
les plus merveilleux & du corps & de l'ame ; en-  
fin, quand il exposerait à mes yeux un miracle  
d'esprit, d'adresse & de beauté, & que cette  
personne m'aimeroit avec toutes les tendresses  
imaginables, je vous l'avoue franchement, je  
ne l'aimerois pas.

L A P R I N C E S S E *à part.*

A-t-on jamais rien vu de tel ?

M O R O N *à la Princesse.*

Peste soit du petit brutal ! J'aurois bien envie de  
lui bailler un coup de poing.

L A P R I N C E S S E *à part.*

Cet orgueil me confond ; & j'ai un tel dépit,  
que je ne me sens pas.

M O R O N *bas au Prince.*

Bon. Courage, Seigneur. Voilà qui va le mieux  
du monde.

D. S.

EE.



32 LA PRINCESSE D'ELIDE,

EURIALE *bas à Moron.*

Ah! Moron, je n'en puis plus; & je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, Madame, j'interromps votre promenade, & mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

\*\*\*\*\*

SCENE V.

LA PRINCESSE, MORON,

MORON.

IL ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu pas, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous sçavez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma personne, & les avantages de ma naissance; & tâche d'ébranler ses sentimens par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA

COMÉDIE-BALLET. 83

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur. Je sou-  
haite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a  
bon air, bonne physionomie, & je crois qu'il se-  
roit assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout espérer de moi, si tu trou-  
ves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, Ma-  
dame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-  
vous, s'il vous plait?

LA PRINCESSE.

Ah! Ce seroit lors que je prendrois plaisir à  
trionpher pleinement de sa vanité, à punir son  
mépris par mes froideurs, & à exercer sur lui  
toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non. Il n'en fera rien. Je le connois, ma pei-  
ne seroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, & éprou-  
ver si son ame est entièrement insensible. Al-  
lons. Je veux lui parler, & suivre une pensée  
qui vient de me venir.

*Fin du troisième Acte.*

24 LA PRINCESSE D'ELIDE,



III. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Vien, Tircis. Laissons-les aller, & me dis un peu ton martyre de la façon que tu sçais faire. Il y a longtems que tes yeux me parlent; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS chante.

TU m'écoutes, hélas! dans ma triste langueur,  
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille;

Et je touche ton oreille,  
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, & le tems amène tout: Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes composée pour moi.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

AH! Ah! Je vous y prends, cruelle. Vous vous écarterez des autres pour ouïr mon rival?

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plais avec lui; & l'on écoute volontiers les amans, lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sçais chanter, je sçais faire autre chose, & quand...

PHILIS.

Tai-toi. Je veux l'entendre. Di, Tircis, ce que tu voudras.

MO

MORON.

Ah! Gruelle...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS chante.

Arbres épais, & vous, prés émaillés,  
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés,  
Par le printems vous est renduë.  
Vous reprenez tous vos appas;  
Mais mon ame ne reprend pas  
La joye, hélas! que j'ai perdue.

MORON.

Morbleu, que n'ai-je de la voix! Ah! Nature marâtre! Pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, & tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomach, un gosier, & une langue comme un autre? Oui, oui. Allons. Je veux chanter aussi, & te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, dis. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

[ Il chante. ]

T On extrême rigueur  
S'acharne sur mon cœur,  
Ah! Philis, je trépasse;  
Daigne me secourir.  
En feras-tu plus grasse  
De m'avoir fait mourir?

Vivat Moron.

D. 7.

PHILIS.

26 LA PRINCESSE D'ELIDE,

P H I L I S.

Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai pas encore joui, & je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne qui m'aimeroit assez pour se donner la mort.

M O R O N.

Tu aimerois une personne qui se tueroit pour toi?

P H I L I S.

Oui.

M O R O N.

Il ne faut que cela pour te plaire?

P H I L I S.

Non.

M O R O N.

Voilà qui est fait. Je veux te montrer que je me fais tuer quand je veux.

T I R C I S chante.

Ah! Quelle douceur extrême,  
De mourir pour ce qu'on aime!

M O R O N à Tircis.

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

T I R C I S chante.

Courage, Moron. Meurs promptement,  
En généreux amant.

M O R O N à Tircis.

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, & de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons. Je vais faire honte à tous les

[à Philis.]  
amans. Tien, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Voi ce poignard. Prends bien garde comme je vais me percer le cœur. Je suis votre serviteur. Quelque niais!

P H I L I S.

Allons, Tircis. Vient-t-en me redire à l'écho, ce que tu m'as chanté.

*Fin du troisième Intermede.*

AC.



## ACTE QUATRIEME.

## SCENE PREMIERE.

*LA PRINCESSE, EURIALE, MORON.*

LA PRINCESSE.

**P**RINCE, comme jusques ici nous avons fait paroître une conformité de sentimens, & que le Ciel a semblé mettre en nous, mêmes attachemens pour notre liberté, & même aversion pour l'amour, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, & de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse; & j'avois fait serment d'abandonner plutôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un Prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, & mon ame tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, & je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentés sollicitations d'un pere, & aux vœux de tout un Etat; mais, à vous dire vray, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, & je voudrois sçavoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EU-



38 LA PRINCESSE D'ELIDE.

EURIALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire ; mais, comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, & nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse ?

EURIALE.

Je sçai bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois ; mais, avant que de m'expliquer, je dois sçavoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien, Prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix, & , pour ne vous point tenir en suspens davantage, le Prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURIALE à part.

O Ciel !

LA PRINCESSE bas à Moron.

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON à la Princesse.

Bon, Madame. [au Prince.] Courage, Seigneur. [à la Princesse.] Il en tient. [au Prince.] Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE à Euriale.

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, & que ce Prince à tout le mérite qu'on peut avoir ?

MORON bas au Prince.

Remettez-vous, & songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, & semblez interdit ?

EU.



E U R I A L E.

Je le suis à la vérité; & j'admire, Madame, comme le Ciel a pu former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres; deux ames en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentimens, qui ayent fait éclater dans le même tems une résolution à braver les traits de l'amour, & qui, dans le même moment, ayent fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, & qu'une des Princesses vos cousines, l'aimable & belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & je ne doute point que, comme je vous louë infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, & nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contens. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, & vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au Prince votre père.

M O R O N *bas à Euriale.*

Ah digne, ah brave cœur!

~~~~~

S C E N E II.

LA PRINCESSE, MORON.

L A P R I N C E S S E.

A H! Moron, je n'en puis plus; & ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

M O R O N.

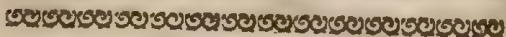
Il est vray que le coup est surprenant, & j'avois crû d'abord que votre stratagème avoit fait son effet.

LA

90 LA PRINCESSE D'ELIDE,

LA PRINCESSE.

Ah! Ce m'est un dépit à me désespérer, qu'un autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.



SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le Prince d'Ithaque vous aime, & veut vous demander au Prince mon pere.

AGLANTE.

Le Prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, & m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, & de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il étoit vrai que ce Prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaisir, je vous prie, & trouvez-bon que n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me braver entièrement.

SCE.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMENE,
AGLANTE, MORON.

ARISTOMENE.

MADAME, je viens, à vos pieds, rendre grâce à l'amour de mes heureux destins, & vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment ?

ARISTOMENE.

Le Prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assurer, tout-à-l'heure, que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche ?

ARISTOMENE.

Oui, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi, & vous êtes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle méritoit bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de tems, & c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMENE.

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader.

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, brisons-là ce discours ; & si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux momens de solitude.

SCE-

92 LA PRINCESSE D'ELIDE,



S C E N E V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

AH! Qu'en cette aventure, le Ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite.

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéir.



S C E N E VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

MAis, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, & cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justice comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, & si la chose étoit, je crois que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foi, Madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous, & dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune Prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O Ciel! Je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vûe, impudent, & ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame. . . .

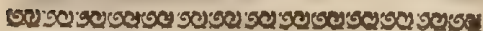
LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MORON *bas à part.*

Ma foi, son cœur en a sa provision, &c. . . .

[*Il rencontre un regard de la Princesse qui l'oblige à se retirer.*]



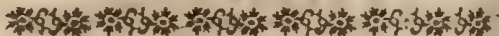
SCENE VII.

LA PRINCESSE *seule.*

DE quelle émotion inconnuë sens-je mon cœur atteint, & quelle inquiétude secrète est venuë troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de me dire, & , sans en rien sçavoir, n'aimerois-je point ce jeune Prince? Ah! Si cela étoit, je serois personne à me désespérer; mais il est impossible que cela soit, & je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi? Je serois capable de cette lâcheté? J'ai vû toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages & les soumissions n'ont jamais pû toucher mon ame, & la fierté & le dédain en auroient triomphé? J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, & j'aimerois le seul qui me méprise? Non, non, je sçais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être? Et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, & ne me laisse point en repos avec moi même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, & devien à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard & mes flèches me puissent défaire de toi.

Fin du quatrième Acte.

IV. IN.

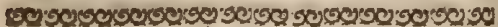


IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE.

O Vous, admirables personnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grace; & tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.



SCENE II.

LA PRINCESSE, CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE *chante.*

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS *chante.*

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle?

CLIMENE.

On m'a dit que sa flâme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

PHI.

COMEDIE-BALLET. 95

PHILIS.

Cloris vante par tout l'amour & ses ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes ?

CLIMENE.

Si sa âme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs ?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire ?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien ?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

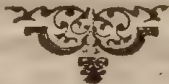
Aimons, c'est le vrai moyen

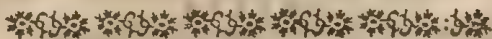
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE.

Achevèz seules, si vous voulez Je ne sçaurois
demeurer en repos, &, quelque douceur qu'ayent
vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

Fin du quatrieme Intermede.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

IPHITAS, EURIALE, AGLANTE,
CINTHIE, MORON.

MORON à *Iphitas*.

OUI, Seigneur, ce n'est point raillerie,
j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il
m'a fallu tirer mes chausses au plus vîte,
& jamais vous n'avez vu un emportement plus
brusque que le sien.

IPHITAS à *Euriale*.

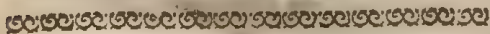
Ah! Prince, que je devrai de graces à ce fra-
tagême amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le
secret de toucher son cœur!

EURIALE.

Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de
vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me
flater de ce doux espoir; mais enfin, si ce n'est
pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer
à l'honneur de votre alliance, si ma personne &
mes Etats...

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces complimens.
Je trouve en vous de quoi remplir tous les sou-
hais d'un pere, & si vous avez le cœur de ma
fille, il ne vous manque rien.



SCENE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURIALE,
AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ciel! Que vois-je ici?

IPHI-

COMEDIE-BALLET. 9

IPHITAS à Euriale.

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très-considérable, & je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE à Iphitès.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, & je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder; c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce Prince, & de ne pas souffrir que la Princesse Aglante soit unie avec lui.

IPHITAS.

Et par quelle raison, ma fille, voudrois-tu t'opposer à cette union?

LA PRINCESSE.

Par la raison que je hais ce Prince, & que je veux, si je puis, traverser ses dessein.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille?

LA PRINCESSE.

Oui, & de tout mon cœur, je vous l'avouë.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

IPHITAS.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela? Tu ne veux accepter personne.

Fin de II.

E

La

98 LA PRINCESSE D'ELIDE,

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, & me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront, & ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, & au milieu de votre cour, il ait recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRINCESSE.

J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris, & , comme je sçais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE.

Où, Seigneur, sans doute, & , s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avouë franchement la chose. Le mérite de ce Prince t'a fait ouvrir les yeux, & tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, Seigneur ?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous, & vous m'imputez cette lâcheté ? O Ciel ! Quelle est mon infortune ! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles, & faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer ? Ah ! Si c'étoit un autre que vous, Seigneur, qui me tint ce discours, je ne sçais pas ce que je ne ferois point.

IPHITAS.

Hé bien, oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais,
j'y

j'y consens, & je veux bien pour te contenter
qu'il n'épouse pas la Princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, vous me donnez la vie.

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être ja-
mais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, Seigneur, & ce n'est pas
ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moi, Madame, je suis assez témé-
raire pour cela, & je prends à témoin le Prin-
ce votre pere, si ce n'est pas vous que j'ai de-
mandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur,
il faut lever le masque, & dussiez-vous vous en
prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les
véritables sentimens de mon cœur. Je n'ai jamais
aimé que vous, & jamais je n'aimerai que vous.
C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette
qualité d'insensible que j'avois toujours affectée,
& tout ce que j'ai pu vous dire, n'a été qu'une
feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée,
& que je n'ai suivie qu'avec toutes les violen-
ces imaginables. Il falloit qu'elle cessât bien-
tôt, sans doute, & je m'étonne seulement qu'elle
ait pu durer la moitié d'un jour; car enfin
je mourois, je brûlois dans l'ame quand je vous
déguisois mes sentimens, & jamais cœur n'a
souffert une contrainte égale à la mienne. Que
si cette feinte, Madame, a quelque chose qui
vous offense, je suis tout prêt de mourir pour
vous en venger, vous n'avez qu'à parler, & ma
main, sur le champ, fera gloire d'exécuter l'ar-
rêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous sçais pas mau-
vais gré de m'avoir abusée, &, tout ce que

100 LA PRINCESSE D'ELIDE,

vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce Prince pour époux?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sçais pas encore ce que je veux, Donnez-moi le tems d'y songer, je vous prie, & m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURIALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée; &, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

IPHITAS.

Vien, Moron. C'est ici un jour de paix, & je te remets en grace avec la Princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtifan une autre fois, & je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCENE III.

ARISTOMENE, THEOCLE, IPHITAS,
LA PRINCESSE, AGLANTE,
CINTHIE, MORON.

IPHITAS *aux Princes de Messène & de Pyle.*

Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux Princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous sçavons prendre notre parti, &
si

si ces aimables Princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCENE DERNIERE.

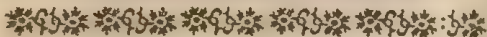
IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE,
CINTHIE, PHILIS, EURIALE,
ARISTOMENE, THEO.
CLE, MORON.

PHILIS à Iphitas.

Seigneur, la Déesse Vénus vient d'annoncer par tout, le changement du cœur de la Princesse. Tous les pasteurs & toutes les bergères en témoignent leur joye par des danses & des chansons; &, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

Fin du cinquième Acte.





V. INTERMEDE.

BERGERS & BERGERES.

QUATRE BERGERS & DEUX BERGERES,

alternativement avec le chœur.

U Sez mieux, ô beautés fières,
 Du pouvoir de tout charmer;
 Aimez, aimables bergères,
 Nos cœurs sont faits pour aimer.
 Quelque fort qu'on s'en défende,
 Il y faut venir un jour;
 Il n'est rien qui ne se rende
 Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
 Le plaisir de s'enflammer,
 Un cœur ne commence à vivre,
 Que du jour qu'il sçait aimer.
 Quelque fort qu'on s'en défende,
 Il y faut venir un jour;
 Il n'est rien qui ne se rende
 Aux doux charmes de l'amour.

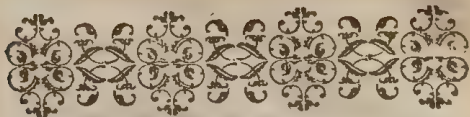


ENTREE DE BALLET.

*Quatre Bergers, & quatre Bergères dansent
 sur le chant du chœur.*

B I N.

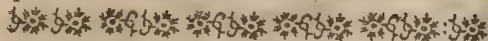




LES FESTES DE VERSAILLES,

en 1664.

LE Roi, voulant donner aux Reines & à toute sa Cour, le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles à quatre lieues de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un Palais enchanté, tant les ajustemens de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme de toutes manières, tout y rit dehors & dedans, l'or & le marbre y disputent de beauté & d'éclat; &, quoiqu'il n'y ait pas cette grande étendue qui se remarque en quelques autres Palais de sa Majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entendues & si achevées, que rien ne les peut égaler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades, & le nombre infini de ses fleurs, comme de ses orangiers, rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singulière. La diversité des bêtes contenues dans les deux parcs, & dans la ménagerie, où plusieurs cours en étoiles sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtimens, joignent le plaisir avec la magnificence, & en font une maison accomplie.



PREMIERE JOURNEE.

LES PLAISIRS

DE L'ISLE ENCHANTEE.

CE fut en ce beau lieu, où toute la Cour se rendit le cinquième mai, que le Roi traita plus de six cent personnes jusqu'au quatorzième, outre une infinité de gens nécessaires à la danse & à la comédie, & d'artisans de toutes sortes, venus de Paris; si bien que cela paroïssoit une petite armée.

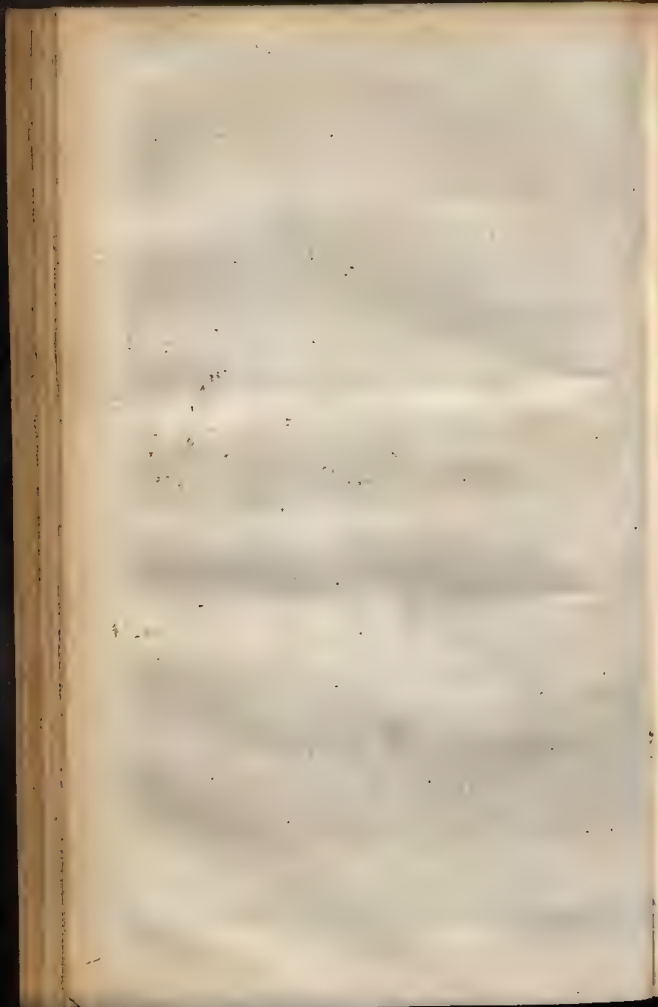
Le Ciel même sembla favoriser les desseins de sa Majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance & la puissance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtimens de bois faits presque en un instant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistèrent à ce vent, qui, par tout ailleurs, eût rendu ces divertissemens comme impossibles à achever.

Monsieur de Vigarrani, gentilhomme Modénois, fort sçavant en toutes ces choses, inventa & proposa celles-ci; & le Roi commanda au Duc de Saint-Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, & qui avoit déjà donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison & avec ordre; de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le Palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des plaisirs de l'isle enchantée; puis-que, selon l'Arioste, le brave Roger & plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoiqu'empruntée,



LES PLAISIRS DE L'ISLE
ENCHANTÉE.



tée, & du ſçavoir de cette magicienne, & en furent délivrés, après beaucoup de tems conſommé dans les délices, par la bague qui détruiſoit les enchantemens. C'étoit celle d'Angélique, que Méliffe, ſous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutiſſent entre de hautes paliffades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation & de vingt-deux en quarré d'ouverture, & de pluſieurs ſeſtons enrichis d'or & de diverſes peintures avec les armes de ſa Maſteſté.

Toute la Cour ſ'y étant placée le ſeptième, il entra dans la place ſur les ſix heures du ſoir un héraut d'armes, repréſenté par M. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu en broderie d'argent, & fort bien monté.

Il étoit ſuivi de trois pages. Celui du Roi (M. d'Artagnan) marchoit à la tête de deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de ſa Maſteſté, portant ſa lance & ſon écu, dans lequel brilloit un ſoleil de pierreries, avec ces mots,

Nec ceſſo, nec erro:

faifant alluſion à l'attachement de ſa Maſteſté aux affaires de ſon Etat, & à la manière avec laquelle il agit. Ce qui étoit encore repréſenté par ces quatre vers du Préſident de Perigni, auteur de la même devife.

*C'Eſt pas ſans raiſon que la Terre & les Cieux,
Ont tant d'étonnement pour un objet ſi rare,
Qui, dans ſon cours pénible, autant que glorieux,
Jamais ne ſe reſe, & jamais ne ſ'égare.*

Les deux autres pages étoient aux Ducs de Saint-Aignan & de Noailles; le premier Maréchal de camp, & l'autre juge des courſes.

Celui du Duc de Saint-Aignan portoit l'écu de ſa devife, & étoit habillé de ſa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnates & noires, & les rubans de même. Sa devife étoit un timbre d'horloge, avec ces mots,

De mis galpes mi ruido.

Le page du Duc de Noailles étoit vêtu de cou-
leur de feu, argent & noir, & le reste de la
livrée semblable. La devise qu'il portoit dans
son écu, étoit un aigle avec ces mots,

Fidelis Et audax.

Quatre trompettes & deux timballiers marchoient
après ces pages, habillés de satin couleur de
feu, & argent; leurs plumes de la même li-
vrée, & les caparaçons de leurs chevaux cou-
verts d'une pareille broderie, avec des soleils
d'or fort éclatans aux banderolles des trompet-
tes, & aux couvertures des timballes.

Le Duc de Saint-Aignan, Maréchal de camp,
marchoit après eux armé, à la Grecque, d'une
cuirasse de toile d'argent, couverte de petites
écailles d'or, aussi-bien que son bas de soye;
& son casque étoit orné d'un dragon, & d'un
grand nombre de plumes blanches, mêlées
d'incarnat & de noir. Il montoit un cheval
blanc, bardé de même, & représentoit Guidon
le sauvage.

Pour le Duc de SAINT-AIGNAN, repré-
sentant Guilon le sauvage.

*LES combats que j'ai faits en l'isle dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vain-
queur,*

*Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échaper,
Fait dire pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en route guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper.*

POUR LE MESME.

*SEul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.*

Huit

Huit trompettes & deux timballiers, vêtus comme les premiers, marchoient après le Maréchal de camp.

Le Roi, représentant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu éclatoit d'or, d'argent & de pierreries. Sa Majesté étoit armée à la façon des Grecs comme tous ceux de sa quadrille, & portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute son action étoient dignes de son rang; son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable, & jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.

Pour le ROI, représentant ROGER.

*Quelle taille, quel port a ce fier conquérant !
Sa personne éblouit quiconque l'examine ;
Et, quoique par son poste il soit déjà si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.*

*Son front de ses destins est l'auguste garant,
Par delà ses ayeux sa vertu l'achemine,
Il fait qu'on les oublie ; Et, de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derrière lui, laisse son origine.*

*De ce cœur généreux c'est l'ordinaire emploi
D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi ;
Là principalement sa force est occupée :*

*Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vûë, Et ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.*
Le Duc de Noailles, juge du camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le Roi, portant la couleur de feu & le noir sous une riche broderie d'argent; & ses plumes, aussi-bien que tout le reste de son équipage, étoient de cette même livrée.

Pour le Duc de NOAILLES, juge du camp,
représentant Oger le Danois.

CE paladin s'applique à cette seule affaire,
De servir dignement le plus puissant des Rois.
Comme, pour bien juger, il faut savoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le Duc de Guise & le Comte d'Armagnac marchoient ensemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant le noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or & de geais, ses plumes, son cheval & sa lance assortissoient à sa livrée; & l'autre, représentant Griffon le blanc, portoit, sur un habit de toile d'argent, plusieurs rubis, & montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

Pour le Duc de GUISE, représentant Aquilant le noir.

LA nuit a ses beautés, de même que le jour.
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée;
Et, si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

Pour le Comte d'ARMAGNAC, représentant Griffon le blanc.

VOyez quelle candeur en moi le Ciel a mis,
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et quand il sera tems d'aller aux ennemis
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les Ducs de Foix & de Coassin, qui paroissent ensuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or & argent, & l'autre de vert, blanc & argent. Toute leur livrée & leurs chevaux étant d'unes du reste de leur équipage.

Pour le Duc de FOIX, représentant Renard.

IL porte un nom célèbre, il est jeune, il est sage,
A vous dire le vray, c'est pour aller bien haut;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire, & le flegme qu'il faut.

Pour le Duc de COASSIN, représentant Dudon.
TROP avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept Rois, & par mon grand
courage,

*Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.*

Après eux, marchoient le Comte du Lude & le Prince de Marillac. Le premier vêtu d'incarnat & blanc; & l'autre de jaune, blanc & noir; enrichis de broderie d'argent, leur livrés de même, & fort bien montés.

Pour le Comte du L U D E , représentant *Astolphe* :

*D*E tous les paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée ;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

Pour le Prince de M A R S I L L A C , représentant
Brandimart.

*M*E s vœux seront contens, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée,
Quand vous sçaurez mon zèle, aimable Fleur de lys
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les Marquis de Villequier & de Soyecourt marchaient ensuite. L'un portoit le bleu & argent, & l'autre le bleu, blanc & noir, avec or & argent; leurs plumes, & les harnois de leurs chevaux étoient de la même couleur, & d'une pareille richesse. 1

Pour le Marquis de V I L L E Q U I E R , représentant *Richardet.*

*P*ersonne, comme moi, n'est sorti galamment
D'une intrigue où sans doute il falloit quelque
adresse ;

*Personne, à mon avis, plus agréablement
N'est demeuré fidele en trompant sa maîtresse.*

Pour le Marquis de S O Y E C O U R T , représentant *Olivier.*

*V*O ici l'honneur du siècle, auprès de qui nous
sommes,
Et même les géans, de médiocres hommes ;
Et ce franc Chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joute à la lance en arrêt.

Les Marquis d'Humières & de la Vallière les suivoient. Ce premier portant la couleur de chair & argent, l'autre le gris de lin, blanc & argent; toute leur livrée étant la plus riche & la mieux assortie du monde.

Pour le Marquis D'HUMIÈRES, représentant
Ariodant.

*J'E tremble dans l'accès de l'amoureuse fièvre ;
Ailleurs, sans vanité, je ne tremblai jamais ;
Et ce charmant objet, l'adorable Genève,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.*

Pour le Marquis de LA VALLIÈRE, repré-
sentant Zerbin.

*Q Uelques beaux sentimens que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne,
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.*

Monsieur le Duc marchoit seul, portant pour sa livrée la couleur de feu, blanc & argent. Un grand nombre de diamans étoient attachés sur la magnifique broderie dont sa cuirasse & son bas de soye étoient couverts, son casque & le harnois de son cheval en étant aussi enrichis.

Pour Monsieur le DUC, représentant Roland.

*R Oland fera bien loin son grand nom retentir,
La gloire deviendra sa fidèle compagne.
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir,
Quand il est question de se mettre en campagne ;
Et, pour ne vous en point mentir,
C'est le pur sang de Charlemagne.*

UN char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroïssoit ensuite, éclatant d'or & de diverses couleurs. Il représentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel se célébroient autrefois les Jeux Pythiens, que ces Chevaliers s'étoient proposés d'imiter en leurs courses & en leur équipage. Cette Divinité brillante de lumière, étoit assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre Âges ou Siècles, distingués par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

Le

Le Siècle d'or, orné de ce précieux métal, étoit encore paré de diverses fleurs, qui faisoient un des principaux ornemens de cet heureux âge. Ceux d'argent & d'airain avoient aussi leurs marques particulières. Et celui de fer étoit représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, & de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief, paroient les côtés du char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, & les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y étoient aussi relevés d'une agréable sculpture. Le Temps, représenté par le Sieur Millet, avec sa faux, ses ailes, & cette vieillisse décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux d'une taille & d'une beauté peu commune, couverts de grandes housses semées de Soleils d'or, & attelés de front, tiroient cette machine. Les douze Heures du jour, & les douze Signes du zodiaque, habillés fort superbement, comme les Poètes les dépeignent, marchaient en deux files aux deux côtés de ce char.

Tous les pages des Chevaliers le suivoient deux à deux, après celui de Monsieur le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres, & les écus de leurs devises.

Le Duc de Guise, représentant Aquilant le noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots,

Et quiescente pavefcunt.

Le Comte d'Armagnac, représentant Griffon le blanc, ayant pour devise une hermine, avec ces mots,

Ex candore decus.

Le Duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots,

Longe

Longe levis aura feret.

Le Duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, & l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots,

Splendër ab obsequio.

Le Comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots,

Non sia mai sciolto.

Le Prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots,

Quieto fuor, commoto dentro.

Le Marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots,

Uni militat astro.

Le Marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massue d'Hercule, avec ces mots,

Vix aquat fama labores.

Le Marquis d'Humières, représentant Arion, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots,

No quiero menos.

Le Marquis de la Vallière, représentant Zerbini, ayant pour devise un phoenix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots,

Hoc juvat nri.

Monsieur le Duc, représentant Roland, ayant pour devise un dard entortillé de lauriers, avec ces mots,

Certe ferit.

Vingt pasteurs chargés des diverses pièces de la barrière qui devoit être dressée pour la course de bague, formoient la dernière troupe qui entra dans la lice. Ils portoient des vestes couleur de feu, enrichies d'argent, & des coëffures de même.

Aussi,

Aussi-tôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour, & après avoir salué les Reines, elles se séparèrent, & prirent chacune leur poste. Les pages à la tête, les trompettes & les timbaltiers se croisant, s'alignèrent poster sur les ailes. Le Roi, s'avancant au milieu, prit sa place vis-à-vis du haut dais, Monsieur le Duc proche de sa Majesté, les Ducs de Saint-Aignan & de Noailles à droit & à gauche, les dix Chevaliers en haye aux deux côtés du char, leurs pages au même ordre derrière eux, les Signes & les Heures comme ils étoient entrés.

Lorsqu'on eut fait alte en cet état, un profond silence, causé tout ensemble par l'attention & par le respect, donna le moyen à Mademoiselle de Brie, qui représentoit le siècle d'airain, de commencer ces vers à la louange de la Reine, adressés à Apollon, représenté par le sieur la Grange.

LE SIECLE D'AIRAIN à Apollon.

BRillant pere du jour, toi, de qui la puissance ;
Par ses divers aspects, nous donna la naissance,
Toi, l'espoir de la Terre, & l'ornement des
Cieux,
Toi, le plus nécessaire & le plus beau des Dieux,
Toi, dont l'activité, dont la bonté suprême
Se fait voir & sentir en tous lieux par soi-même,
Di-nous par quel destin, ou par quel nouveau
choix,
Tu célèbres tes jeux aux riyages françois?

A P O L L O N.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Grèce
De gloire, de valeur, de mérite & d'adresse,
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a consacrés.
J'ai toujours pris plaisir à verser sur la France,
De mes plus doux rayons la bénigne influence ;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner,
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.

De-

Depuis un si long-tems que pour le bien du monde

Je fais l'immense tour de la terre & de l'onde,
Jamais je n'ai rien vû si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si généreux,
Jamais tant de lumière avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.

Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
De tous les demi-Dieux dont elle prit naissance,
Cédant à son mérite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.

Ce qu'eurent de grandeur & la France &
l'Espagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de
Charlemagne,

En elle avec leur sang heureusement transmis,
Rendront tout l'univers à son trône soumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'élève plus haut, qui lui plaît davantage,
Un nom qui tient en foi les plus grands noms unis,
C'est le nom glorieux d'épouse de Louis.

LE SIECLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller, avec tant d'injustice,
Dans le siècle de fer, un astre si propice?

LE SIECLE D'OR.

Ah! Ne murmure point contre l'ordre des
Dieux.

Loin de s'enorgueillir d'un don si précieux,
Ce siècle, qui du Ciel a mérité la haine,
En devroit augurer sa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
Vient moins pour l'anoblir que pour l'exterminer.

Si-tôt qu'elle paroît dans cette heureuse terre,
Voi comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comme, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains,
Par quels secrets ressorts, un héros se prépare
A chasser les horreurs d'un siècle si barbare,

Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocens desirs.

LE SIECLE DE FER.

Je sçais quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte;

Mais mon cœur n'en est pas à tel point abbattu...

A P O L L O N.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta défense,
Ne feroient qu'une foible & vaine résistance.
L'univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
Il est tems de céder à la loi souveraine,
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reine;
Il est tems de céder aux travaux glorieux
D'un Roi favorisé de la Terre & des Cieux.
Mais ici trop long-tems ce différend m'arrête;
A de plus doux combats cette lice s'appête,
Allons la faire ouvrir, & ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces récits achevés, la course de bagre
commença, en laquelle, après que le Roi
eut fait admirer l'adresse & la grace qu'il a en
cet exercice, comme en tous les autres, &
après plusieurs belles courses de tous les Cheva-
liers, le Duc de Guise, les Marquis de Soye-
court & de la Vallière demeurèrent à la dispu-
te, dont ce dernier emporta le prix, qui fut
une épée d'or enrichie de diamans, avec des
boucles de baudrier de grande valeur, que donna
la Reine mere, & dont elle l'honora de sa
main.

La nuit vint cependant à la fin des courses,
par la justesse qu'on avoit eue a les commen-
cer; & un nombre infini de lumières ayant
éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans
la même place trente-quatre concertans fort
bien vêtus, qui devoient précéder les saisons,
& faisoient le plus agréable concert du monde.

Pen-

Pendant que les Saisons se chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant leurs Majestés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du zodiaque, & les quatre Saisons dansèrent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vûë. Le Printems parut ensuite sur un cheval d'Espagne, représenté par Mademoiselle du Parc, qui, avec le sexe & les avantages d'une femme, faisoit voir l'adresse d'un homme. Son habit étoit vert, en broderie d'argent & de fleurs au naturel.

L'Été le suivoit, représenté par le sieur du Parc, sur un éléphant couvert d'une riche housse. L'Automne, aussi avantageusement vêtu, représenté par le sieur la Thorillière, venoit après, monté sur un chameau.

L'Hiver, représenté par le sieur Bérart, suivoit sur un ours. Leur suite étoit composée de quarante-huit personnes, qui portoient toutes sur leurs têtes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures & d'autres choses délicieuses de la saison, qu'ils étoient courbés sous cet agréable faix.

Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au soleil levant, & suivoient l'Été.

Douze vêtus en vandangeurs, étoient couverts de feuilles de vignes, & de grappes de raisins; & portoient dans des paniers feuille morte, remplis de petits bassins de cette même couleur, divers autres fruits & confitures, à la suite de l'Automne.

Les douze derniers, étoient des vieillards gelés, dont les fourrures & la démarche marquoient la froidure & la foiblesse, portant dans des bas-

DE VERSAILLES, en 1664. 117

basins couverts d'une glace & d'une neige, si bien contrefaites qu'on les eût prises pour la chose même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, & suivoient l'Hiver.

Quatorze concertans de Pan & de Diane, précédoient ces deux Divinités, avec une agréable harmonie de flûtes & de musettes.

Elles venoient ensuite sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui étoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir, se pût découvrir à la vûe.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan, & de la chasse de Diane.

Dix huit pages du Roi fort richement vêtus, qui devoient servir les dames à table, faisoient les derniers de cette troupe; laquelle étant rangée, Pan, Diane & les Saisons se présentant devant la Reine, le Printems lui adressa le premier ces vers.

LE PRINTEMPS, A LA REINE.

Ntre toutes les fleurs nouvellement écloses
Dont mes jardins sont embellis,

Méprisant les jasmins, les œillets, & les roses,
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lys
Que dès vos premiers ans vous avez tant chéris.

Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'univers charmé les respecte & les craint;
Mais leur règne est plus doux & plus puissant
encore,

Quand ils brillent sur votre teint.

L'ÉTÉ.

Surpris, un peu trop promptement,
J'apporte à cette fête un léger ornement;
Mais, avant que ma saison passe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de lauriers.

L'AUT.

L' A U T O M N E.

Le Printems orgueilleux de la beauté des fleurs
 Qui lui tombèrent en partage,
 Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
 Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs;
 Mais vous vous souviendrez, Princesse sans
 seconde,
 De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
 Et qui croît dans votre maison,
 Pour faire quelque jour les délices du monde.

L' H I V E R.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
 Sont des mets les moins précieux;
 Mais ils sont des plus nécessaires
 Dans une fête où mille objets charmans,
 De leurs œillades meurtrières,
 Font naître tant d'embrasemens.

D I A N E.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
 Tous nos chasseurs, & mes compagnes
 Qui m'ont toujours rendu des honneurs souve-
 rains,
 Depuis que parmi nous ils vous ont vû paroître,
 Ne veulent plus me reconnoître;
 Et, chargés de présens, viennent avecque moi,
 Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
 Les habitans légers de cet heureux bocage,
 De tomber dans vos rets font leur sort le plus
 doux,
 Et n'estiment rien davantage,
 Que l'heur de périr de vos coups.
 Amour, dont vous avez la grace & le visage,
 A le même secret que vous.

P A N.

Jeune Divinité, ne vous étonnez pas,
 Lorsque nous vous offrons, en ce fameux repas,
 L'élite de nos bergeries.
 Si nos troupeaux goûtent en paix
 Les herbages de nos prairies,
 Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

Ces récits achevés, une grande table, en forme de croissant, ronde du côté où l'on devoit couvrir, & garnie de fleurs de celui où elle étoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons, très-bien vêtus, parurent derrière sur un petit théâtre, pendant que Messieurs de la Marche & Parfait pere, frere & fils, Contrôleurs Généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté, & de la Bonne Chère, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, & par les Délices. Leurs Majestés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras qui eussent pû naître pour les rangs.

La Reine mere étoit assise au milieu de la table, & avoit à sa main droite.

LE ROI.

Mademoiselle d'Alençon.

Madame la Princesse.

Mademoiselle d'Elboeuf.

Madame de Bethune.

Madame la Duchesse de Créqui.

MONSIEUR.

Madame la Duchesse de Saint-Aignan.

Madame la Maréchale du Plessis.

Madame la Maréchale d'Etampes.

Madame de Gourdon.

Madame de Montespan.

Madame d'Humières.

Mademoiselle de Brancas.

Madame d'Armagnac.

Madame la Comtesse de Soissons.

Madame la Princesse de Bade.

Mademoiselle de Grançai.

De l'autre côté étoient assises,

LA REINE.

Madame de Carignan.

Madame de Flaix.

Madame la Duchesse de Foix.

Madame de Brancas.

Madame de Eroulay.

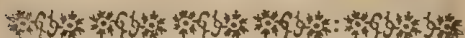
Ma-

Madame la Duchesse de Navailles.
 Mademoiselle d'Ardennès.
 Mademoiselle de Coetlogon.
 Madame de Crussol.
 Madame de Montausier.

M A D A M E.

Madame la Princesse Bénédicte.
 Madame la Duchesse.
 Madame de Rouvroy.
 Mademoiselle de la Mothe.
 Madame de Marsé.
 Mademoiselle de la Vallière.
 Mademoiselle d'Artigny.
 Mademoiselle du Bellay.
 Mademoiselle de Dampierre.
 Mademoiselle de Fiennes.

La somptuosité de cette collation passoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la délicatesse des choses qui y furent servies. Elle faisoit aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens; puisque, dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes palissades, un nombre infini de Chandeliers peints de vert & d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, & deux cens flambeaux de cire blanche, tenus par autant de personnes vêtues en masques, rendoient une clarté presque aussi grande & plus agréable que celle du jour. Tous les Chevaliers, avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs, & leurs habits de la course, étoient appuyés sur la barrière; & ce grand nombre d'Officiers richement vêtus qui servoient, en augmentoient encore la beauté, & rendoient ce rond une chose enchantée, duquel, après la collation, leurs Majestés & toute la Cour sortirent par le portique opposé à la barrière, & dans un grand nombre de calèches fort ajustées, reprirent le chemin du château.



II. JOURNÉE.

S U I T E

DES PLAISIRS

DE L'ISLE ENCHANTEE.

Lorsque la nuit du second jour fut venue, leurs Majestés se rendirent dans un autre rond, environné de palissades comme le premier & sur la même ligne, s'avancant toujours vers le lac où l'on feignoit que le Palais d'Alcine étoit bâti. Le dessein de cette seconde fête étoit que Roger & les Chevaliers de sa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courses, que par l'ordre de la belle Magicienne ils avoient faites en faveur de la Reine, continuoient en ce même dessein pour le divertissement suivant; & que, l'Isle flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à sa Majesté le plaisir d'une Comédie dont la scène étoit en Elide.

Le Roi fit donc couvrir de toiles, en si peu de tems qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une espèce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux & de bougies qui devoient éclairer le Théâtre, dont la décoration étoit fort agréable.

Aussi-tôt qu'on eut levé la toile, un grand concert de plusieurs instrumens se fit entendre, & l'Aurore ouvrit la scène. On y représenta la Princesse d'Elide, Comédie-ballet, avec un Prologue & des Intermèdes.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITÉ,
danfé & chanté dans la Comédie de la Prin-
cesse d'Elide.

Tome II,

E

DANS

DANS LE PROLOGUE.

L'Aurore, *Mademoiselle Hilaire*. Lyciscas, *le Sieur Moliere*. Valets de chiens chantans, *les Sieurs Estival, Don, Blondel*. Valets de chiens dansans, *les Sieurs Pafan, Chicanneau, Noblet, Pefan, Bonard, la Pierre*.

DANS LA COMEDIE.

Iphitas, *le Sieur Hubert*. La Princesse d'Elide, *Mademoiselle Moliere*. Euriale, *le Sieur la Grange*. Aristomène, *le Sieur du Croisy*. Théocle, *le Sieur Béjart*. Aglante, *Mademoiselle du Parc*. Cinthie, *Mademoiselle de Brie*. Arbate, *le Sieur la Thorilliere*. Philis, *Mademoiselle Béjart*. Moron, *le Sieur Moliere*. Lycas, *le Sieur Prevost*.

DANS LES INTERMEDES.

Dans le I. Chasseurs dansans, *les Sieurs Manceau, Chicanneau, Balibazard, Noblet, Bonard, Magny, la Pierre*.

Satyre chantant, dans le II. *le Sieur Estival*. Satyres dansans...

Berger chantant, dans le III. *le Sieur Blondel*.

Dans le IV. Philis, *Mademoiselle Béjart*. Climène, *Mademoiselle*...

Bergers chantans, dans le V. *les Sieurs le Gros, Estival, Don, Blondel*.

Bergères chantantes, *Mesdemoiselles Hilaire & la Barre*.

Tous six se prenant par la main chantèrent une chanson à danser, à laquelle les autres bergers répondirent en chœur.

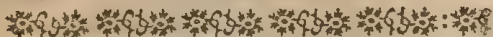
Pendant les danses, il sortit de dessous le Théâtre la machine d'un grand arbre chargé de seize Faunes, dont huit jouoient de la flûte, & les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leurs répon-

doient

doient de l'orchestre, avec six autres concertans de claveffins & de théorbes qui étoient les *Sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tissu, & le Moine*; & quatre bergers, & quatre bergères vinrent danser une très-belle entrée, à laquelle les Faunes descendant de l'arbre se mêlèrent de tems en tems. Les bergers étoient les *Sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet, la Pierre*; les bergères étoient les *Sieurs Balthazard, Magny, Arnald, Bonard*.

Toute cette scène fut si grande, si remplie & si agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vu de plus beau en ballet; aussi fit-elle une si avantageuse conclusion aux divertissemens de ce jour, que toute la Cour ne le loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complete.





III. JOURNÉE.

SUITE ET CONCLUSION
DES PLAISIRS

DE L'ISLE ENCHANTEE.

Plus on s'avançoit vers le grand rond d'eau, qui représentoit le lac sur lequel étoit autrefois bâti le Palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertissemens de l'isle enchantée, comme s'il n'eût pas été juste que tant de braves Chevaliers demeurassent plus long-tems dans une oisiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, suivant toujours le premier dessein, que le Ciel ayant résolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eut des pressentimens qui la remplirent de terreur & d'inquiétudes. Elle voulut apporter tous les remèdes possibles pour prévenir ce malheur, & fortifier en toutes manières un lieu qui pût renfermer tout son repos & sa joye.

On fit paroître sur ce rond d'eau, dont l'étendue & la forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu d'une isle couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres isles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroissoient aux deux côtés de la première, & toutes trois aussi-bien que les bords du rond d'eau étoient si fort éclairées, que ces lumières faisoient naître un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit. Leurs Majestés, étant arrivées, n'eurent pas plutôt pris leurs places, que l'une des deux isles qui paroissoient aux côtés de la première, fut toute couverte de violons fort bien vêtus. L'autre, qui étoit opposée, le fut en même tems de trompettes & de timballiers, dont les habits n'étoient pas moins riches.

- 1701 -

Mais

Mais ce qui surprit davantage, fut de voir sortir Alcine de derrière le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des Nymphes de sa suite, sous les noms de Célie & de Dirce, parurent au même tems à sa suite; &, se mettant à ses côtés sur de grandes baleines, elles s'approchèrent du bord du rond d'eau, & Alcine commença des vers, auxquels ses compagnes répondirent, & qui furent à la louange de la Reine, mere du Roi.

ALCINE, CELIE, DIRCE.

A L C I N E.

Vous, à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

C E L I E.

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?

A L C I N E.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en frémissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menaçant.

Un spectre m'avertit, d'une voix éperdue,
Que pour moi des enfers la force est suspendue,
Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.

Ce que versa de triste au point de ma naissance,
Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse, & l'heur de Bradamante.
J'avois prévu ces maux; mais les charmans plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prévenir nos desirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chères compagnes,
Nos jeux & nos chansons, les concerts des oiseaux,
Le parfum des zéphirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces aventures,

M'avoient fait oublier ces funestes augures,
 Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
 Avec tant de fureur les vint renouveler.
 Chaque instant, je crois voir mes forces terrassées,
 Mes gardes égorgés, & mes prisons forcées,
 Je crois voir mille amans, par mon art transformés,
 D'une égale fureur à ma perte animés,
 Quitter, en même tems, leurs troncs & leurs
 feuillages,
 Dans le juste dessein de venger leurs outrages;
 Et je crois voir enfin mon aimable Roger,
 De ses fers méprisés prêt à se dégager.

C E L I E.

La crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire.
 Vous réglez seule ici, pour vous seule on soupire;
 Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
 Que les accents plaintifs de vos tristes amans;
 Logistille & ses gens, chassés de nos campagnes,
 Tremblent encor de peur, cachés dans leurs
 montagnes;
 Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
 Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

D I R C E'.

Ah! Ne nous flatons point. Ce fantôme effroyable
 M'a tenu, cete nuit, un discours tout semblable.

A L C I N E.

Hélas! De nos malheurs, qui peut encor douter?

C E L I E.

J'y vois un grand remède, & facile à tenter;
 Une Reine paroît, dont le secours propice,
 Nous sçaura garantir des efforts de Mélisse.
 Par tout de cette Reine on vante la bonté;
 Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
 Des fiors les plus mutins méprisait l'insolence,
 Contre les vœux des siens, est toujours sans dé-
 fense.

A L C I N E.

Il est vrai, je la vois. En ce pressant danger,
 A nous donner secours tâchons de l'engager.

Difons-

Difons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
 Les charmantes beautés de fon ame royale ;
 Difons que fa vertu, plus haute que fon rang,
 Sçait relever l'éclat de fon augufte fang,
 Et que, de notre fexe, elle a porté la gloire
 Si loin que l'avenir aura peine à le croire ;
 Que du bonheur public fon grand cœur amou-
 reux

Fit toujours, des périls, un mépris généreux ;
 Que de fes propres maux fon ame à peine atteinte,
 Pour les maux de l'Etat garda toute fa crainte.
 Difons que fes bienfaits, verfés à pleines mains,
 Lui gagnent le refpect & l'amour des humains,
 Et qu'au moindre danger dont elle eft menacée,
 Toute la terre en deuil fe montre intéreffée.
 Difons qu'au plus haut point de l'abfolu pouvoir,
 Sans fafte & fans orgueil, fa grandeur s'eft fait
 voir ;

Qu'aux tems les plus fâcheux, fa fageffe conftante,
 Sans crainte, a foutenu l'Autorité panchante,
 Et, dans le calme heureux par fes travaux acquis,
 Sans regret, la remit dans les mains de fon fils.
 Difons par quels refpects, par quelle complai-
 fance,

De ce fils glorieux l'amour, la récompense ;
 Vantons les longs travaux, vantons les juftes loix
 De ce fils reconnu pour le plus grand des Rois,
 Et comment cette mere, heureufement féconde,
 Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde.
 Enfin, faisons parler nos foupirs & nos pleurs
 Pour la rendre fenfible à nos vives douleurs,
 Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
 Un refuge paifible aux pieds de cette Reine.

D I R C E'.

Je fçais bien que fon cœur, noblement généreux,
 Ecoute avec plaifir la voix des malheureux ;
 Mais on ne voit jamais éclater fa puiffance
 Qu'à repouffer le tort qu'on fait à l'innocence.
 Je fçais qu'elle peut tout ; mais je n'ofe penfer
 Que, jufqu'à nous défendre, on la vît s'abailfer.
 De nos douces erreurs elle peut être inftruite,

Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son zèle, si connu, pour le culte des Dieux.
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux ;
Et, loin qu'à son abord mon effroi diminuë,
Malgré moi, je le sens qui redouble à sa vue.

A L C I N E.

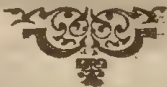
Ah ! Ma propre frayeur suffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager ;
Et tâche de fournir à mon ame oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les gardes du Palais,
Et, s'il n'est point pour nous d'azyle désormais,
Dans notre désespoir, cherchons notre défense ;
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

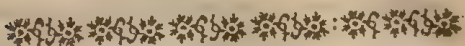
Alcine, Mademoiselle du Parc.

Célie, Mademoiselle de Brie.

Dircé, Mademoiselle Moliere.

Lorsqu'elles eurent achevé, & qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du Palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que, le frontispice du Palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, & des tours venant à s'élever à vue d'œil, quatre géans d'une grandeur démesurée vinrent à paroître avec quatre nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroître celle des géans encore plus excessive. Ces colosses étoient commis à la garde du Palais, & ce fut par eux que commença la première entrée du ballet.





B A L L E T

DU PALAIS D'ALCINE.



P R E M I E R E E N T R E E.

GEans. Les fleurs Manceau, Vagnard, Pefan,
& Joubert.

Nains. Les deux petits des-Airs, le petit Vagnard, & le petit Tutin.



D E U X I E M E E N T R E E.

Huit maures, chargés par Alcine de la garde
du dedans, en font une exacte visite avec,
chacun, deux flambeaux.

Maures. Les fleurs d'Heureux, Beauchamp,
Moliere, la Marre, le Chantre, de Gan, du
Pron & Mercier.



T R O I S I E M E E N T R E E.

Cependant un dépit amoureux oblige six des
chevaliers qu'Alcine retenoit auprès d'elle,
à tenter la sortie de ce Palais; mais, la fortune
ne secondant pas les efforts qu'ils font dans
leur désespoir, ils sont vaincus après un grand
combat par autant de monstres qui les attaquent.

Chevaliers Monsieur de Souville, les fleurs
Raynal, des-Airs l'aîné, des-Airs le second,
de Lorge, & Balthazard.

Monstres. Les fleurs Chicanneau, Noblet, Ar-
nald, Desbrosses, Desfonets, & la Pierre.

QUATRIEME ENTRE'E.

Alcine alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses esprits, & leur demande secours: il s'en présente deux à elle, qui l'ont des sauts avec une force & une agilité merveilleuse.

Démons agiles. Les sieurs Saint André & Magny.

CINQUIEME ENTRE'E

D'Autres démons viennent encore, & semblent assurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

Démons sauteurs. Les sieurs Tutin, la Brodiere, Pefan, & Bureau.

SIXIEME ET DERNIERE ENTRE'E.

Mais à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paroître auprès de Roger & de quelques chevaliers de sa suite, la sage Mélisse sous la forme d'Atlas. Elle court aussi-tôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de tonnerre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du Palais, qui est aussi-tôt réduit en cendres par un feu d'artifice, qui met fin à cette aventure, & aux divertissemens de l'isle enchantée.

Alcine. Mademoiselle du Parc, *Mélisse.* Le sieur de Lorge.

Roger. Le sieur Beauchamp.

Chevaliers. Les sieurs d'Heureux, Raynal, du Ron, & Desbrosses.

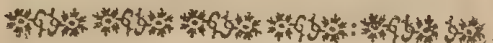
Esquys.

Ecuyers. Les sieurs la Marre, le Chantre, de Gan, & Mercier.

Fin du Ballet.

IL sembloit que le Ciel, la Terre & l'Eau fussent tout en feu, & que la destruction du superbe Palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges & des miracles. La hauteur & le nombre des fûlées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, & celles qui ressortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand & si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantemens qu'un si beau feu d'artifice; lequel ayant enfin cessé après un bruit & une longueur extraordinaire, les coups de boîtes qui l'avoient commencé redoublèrent encore. Alors toute la Cour, se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes; & c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter, que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune ses beautés particulières, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit vûes jusqu'alors, & les surpasser peut-être.





IV. J O U R N E E.

Mais, quoique les fêtes comprises dans le sujet des plaisirs de l'isle enchantée fussent terminées, tous les divertissemens de Versailles ne l'étoient pas; & la magnificence & la galanterie du Roi en avoit encore réservé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

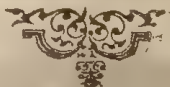
Le samedi, dixième, Sa Majesté voulut courre les têtes. C'est un exercice, que peu de gens ignorent, & dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un Chevalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard, & d'une épée. Si quelqu'un ne les a pas vû courre, il en trouvera ici la description, étant moins commune que la bague, & seulement ici depuis peu d'années; & ceux, qui en ont eu le plaisir, ne s'ennuyeron pas d'une narration si peu étendue.

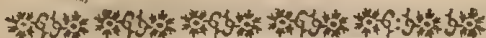
Les Chevaliers entrent, l'un après l'autre, dans la lice, la lance à la main, & un dard sous la cuisse droite; & après que l'un d'eux a couru & emporté une tête de gros carton peinte, & de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page, &, faisant la demi-volte, il revient, à toute bride, à la seconde tête qui a la couleur & la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade, il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse, &, achevant sa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi pied de terre; puis, faisant place à un autre, celui qui,

DE VERSAILLES, en 1664. 133

qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agréable maison de Versailles, & qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la lice avec des barrières, le Roi s'y rendit, suivi des mêmes Chevaliers, qui avoient couru la bague; les Ducs de Saint-Aignan & de Noailles y continuant leurs premières fonctions, l'un de Marechal de camp, & l'autre de Juge des courses. Il s'en fit plusieurs fort belles & heureuses; mais l'adresse du Roi lui fit emporter hautement, ensuite du prix de la course des dames, encore celui que donnoit la Reine. C'étoit une rose de diamans de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres Chevaliers, & que le Marquis de Coaslin disputa contre le Marquis de Seyecourt, & gagna.

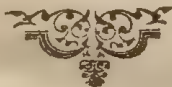




V. JOURNÉE.

LE dimanche, au lever du Roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, & donna lieu à un grand défi, entre le Duc de Saint-Aignan qui n'avoit point encore couru & le Marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, parce que le Maréchal Duc de Grammont, qui parloit pour ce Marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après. Le Roi mena toute la Cour, cette après-dinée, à sa ménagerie, dont on admira les beautés particulières, & le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puisque, huit jours durant, chaque repas pouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Le soir, Sa Majesté fit représenter, sur l'un de ces Théâtres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventés, la Comédie des Fâcheux, faite par le sieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet, & fort ingénieuse.





VI. JOURNÉE.

LE bruit du défi, qui se devoit courir le lundi, douzième, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux Chevaliers ne fût que de cent pistoles; & comme le Duc, par une heureuse audace, donnoit une tête à ce Marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le Duc de Saint-Aignan avoit aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre vers,

AUX DAMES.

*Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentimens sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres.*

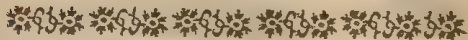
faisant toujours allusion à son nom de Guidon le sauvage, que l'aventure de l'isle perilleuse rendit victorieux de dix Chevaliers. Aussi-tôt que le Roi eut diné, il conduisit les Reines, Monsieur, Madame, & toutes les Daines dans un lieu où l'on devoit tirer une Lotterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoient des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie, & autres choses semblables; & quoique le sort ait accoutumé de décider de ces présens, il s'accorda sans doute avec le desir de Sa Majesté, quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courses qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vêtus & bien montés.

Le Roi avec toute la Cour les honora de sa présence ; & Sa Majesté lut même les articles des courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entr'eux. Le succès en fut heureux au Duc de Saint-Aignan qui gagna le défi.

Le soir, Sa Majesté fit jouer les trois premiers actes d'une Comédie, nommée Tartuffe, que le sieur Moliere avoit faite contre les hypocrites ; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du Ciel, & ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres, n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion, eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu ; & , quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette Comédie pour le Public, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement achevée, & examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement.





VII. JOURNÉE.

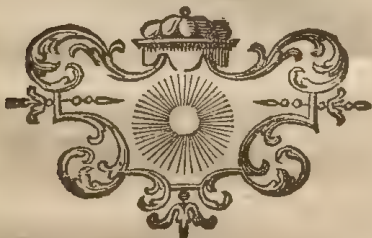
LE mardi treizième, le Roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majesté eut encore le prix de la course des Dames, le Duc de Saint-Aignan celui du jeu; &, ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté, l'adresse incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix, & ce ne fut pas sans un étonnement, duquel on ne pouvoit se défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majesté en deux fois qu'elle avoit couru les têtes.

On joua le même soir la Comédie du Mariage forcé, encore de la façon du même sieur Molière, mêlée d'entrées de ballet & de récits; puis le Roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi quatorzième. Toute la Cour se trouva si satisfaite de ce qu'elle avoit vû, que chacun crût qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par écrit, pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pû voir des fêtes si diversifiées & si agréables, où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le succès, la libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, & la satisfaction de tous; où les soins infatigables de Monsieur Colbert s'employèrent en tous ces divertissemens, malgré ses importantes affaires; où le Duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du dessein; où les beaux vers du Præsident de Périgny à la louange des Reines, furent si justement pensés, si agréablement tournés, & récités avec tant d'art; où ceux que Monsieur de Bensserade fit pour les Chevaliers eurent une approbation générale; où la vigilance exacte de Monsieur Bontemps, & l'application de Monsieur de Launay, ne laissèrent

man-

manquer d'aucune des choses nécessaires: enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au Roi, dans le tems où Sa Majesté ne pensoit elle-même qu'à plaire, & où ce qu'on a vû ne sçait jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver par écrit le souvenir de toutes ces merveilles.

F I N.



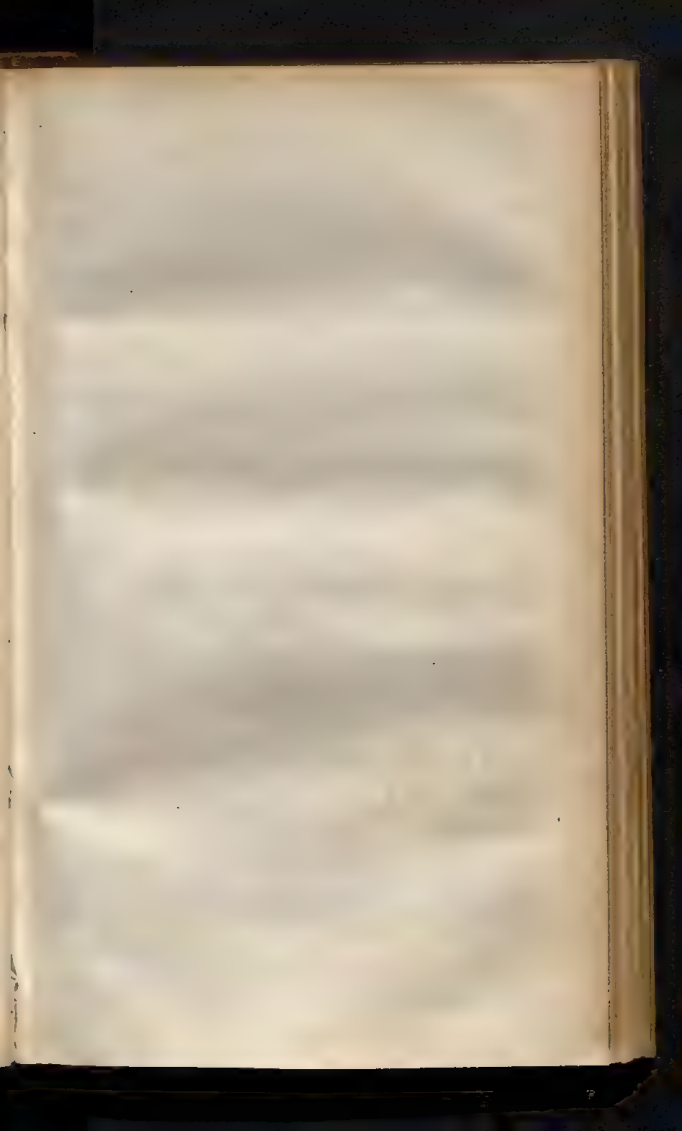
LE
MARIAGE
FORCÉ,
COMÉDIE.



A C T E U R S.

SGANARELLE, amant de Doriméne.
 GERONIMO, ami de Sganarelle.
 DORIMENE, fille d'Alcantor.
 ALCANTOR, pere de Doriméne.
 ALCIDAS, frere de Doriméne.
 LYCASTE, amant de Doriméne.
 PANCRACE, Docteur Aristotélicien.
 MARPHURIUS, Docteur Pyrrhonien.
 DEUX BOHEMIENNES.

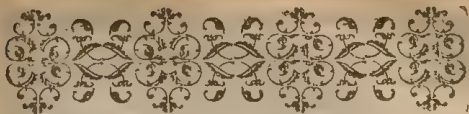
La Scène est dans une place publique.





LE MARIAGE FORCÉ.

J. Punt delin. et fecit, 1739



LE

M A R I A G E F O R C É, C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui sont
dans sa maison*

JE suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, & que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Geronimo, & , si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, & que je ne dois revenir de toute la journée.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

GERONIMO *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! seigneur Geronimo, je vous trouve à propos; & j'allois chez vous, vous chercher.

GE-

142 LE MARIAGE FORCÉ,

GERONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, & vous prier de m'en dire votre avis.

GERONIMO.

Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, & nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée; & il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GERONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flater du tout; & de me dire nettement votre pensée.

GERONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable, qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GERONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GERONIMO.

Cela est vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, Seigneur Geronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GERONIMO.

Je vous le promets.

SGA.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GERONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire;

SGANARELLE.

C'est que je veux sçavoir de vous, si je ferai bien de me marier.

GERONIMO.

Qui? vous?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GERONIMO.

Je vous prie, auparavant, de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi?

GERONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GERONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sçais; mais je ne porte bien.

GERONIMO.

Quoi! Vous ne sçavez pas, à peu près, votre âge?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela?

GERONIMO.

Hé, dites-moi un peu, s'il vous plaît; combien aviez-vous d'années, lorsque nous fîmes connaissance?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GERONIMO.

Combien fîmes nous ensemble à Rome?

SGA-

144 LE MARIAGE FORCÉ,

SGANARELLE.

Huit ans.

GERONIMO.

Quel tems avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans.

GERONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE.

Cinq ans, & demi.

GERONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-deux.

GERONIMO.

De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix sept; sept ans en Angleterre, font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux; & vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession vous êtes environ à votre cinquante-deuxième, ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui? Moi? Cela ne se peut pas.

GERONIMO.

Mon Dieu! Le calcul est juste; & là-dessus, je vous dirai franchement & en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guères votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire, mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; & si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos, que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin
je

Je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; & je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier; & que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GERONIMO.

Ah! C'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille, qui me plaît, & que j'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute; & je l'ai demandée à son pere.

GERONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; & j'ai donné ma parole.

GERONIMO.

Oh! Mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ai fait? Vous semble-t-il, Seigneur Geronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais, & plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps aussi bons que jamais, & voit-on que j'aie besoin de carosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meil-

[*Il montre ses dents.*]

leures du monde? Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, & peut-on voir un estomac qui ait plus de

[*Il touffe.*]

force que le mien? Hem, hem, hem. Hé? Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois: mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joye que j'aurai de posséder une belle femme qui me dolotera, & me viendra frotter lorsque je serai las, outre cette joye, dis-je, je considère, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; &, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes; que j'aurai le plaisir de voir des créatures, qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la Ville, & me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, & que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela; & je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourriez.

SGANARELLE.

Tout de bon? Vous me le conseillez?

GERONIMO.

Assurément. Vous ne sçauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vrayment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GERONIMO.

Hé quelle est la personne, s'il vous plaît, avec
qui vous allez vous marier ?

SGANARELLE.

Doriméne.

GERONIMO.

Cette jeune Doriméne, si galante, & si bien
parée ?

SGANARELLE.

Oui.

GERONIMO.

Fille du Seigneur Alcantor ?

SGANARELLE.

Justement.

GERONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de
porter l'épée ?

SGANARELLE.

C'est cela.

GERONIMO.

Vertu de ma vie !

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous ?

GERONIMO.

Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GERONIMO.

Sans doute. Ah ! Que vous serez bien marié !
Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joye, de me dire cela. Je
vous remercie de votre conseil, & je vous invite
ce soir à mes nœces.

GERONIMO.

Je n'y manquerai pas ; & je veux y aller en mas-
que, afin de les mieux honorer,

S G A N A R E L L E.

Serviteur.

G E R O N I M O *à part.*

La jeune Dorimène, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! O le beau mariage !

[*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant*]

S C E N E I I I.

S G A N A R E L L E *seul.*

C E mariage doit être heureux, car il donne de la joye à tout le monde ; & je fais rire sous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

S C E N E I V.

D O R I M E N E , S G A N A R E L L E.

D O R I M E N E *dans le fond du Théâtre, à un petit laquais qui la suit.*

A Llons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, & qu'on ne s'amuse pas à badiner.

S G A N A R E L L E *à part, appercevant Dorimène.*

Voici ma maîtresse, qui vient. Ah ! Qu'elle est agréable ! Quel air, & quelle taille ! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des demangeaisons de se marier ?

[*à Dorimène.*]

Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur ?

D O R I M E N E.

Je vais faire quelques emplettes.

S G A-

S G A N A R E L L E.

Hé bien, ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un & l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; & je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, & je serai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appetissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits retons rondelets, de votre.... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, & je serai à même, pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?

D O R I M E N E.

Tout-à-fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon pere m'a tenue jusques-ici dans une sujettion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sçais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, & j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, & me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, & je me prépare désormais à me donner du divertissement, & à réparer, comme il faut, le tems que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, & que vous sçavez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, & que vous ne ferez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups garous. Je vous avouë que je ne m'accommoderois pas de cela, & que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux, & les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir: & vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, & je ne vous contraindra point dans vos actions, comme j'espère que,

de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, & qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; & c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? Je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMENE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aye des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, & je vous enverrai les marchands.

S C E N E V.

GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

AH! Seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, & j'ai rencontré un orfèvre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, & de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu! Cela n'est pas pressé.

GERONIMO.

Comment? Que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure?

SGA-

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, & que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, & qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous sçavez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée; & que...

GERONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire, qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes, &, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux sçavans, deux Philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, & demeure votre serviteur.

SGANARELLE *seul.*

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE *se tournant du côté par où il est entré, & sans voir Sganarelle.*

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah! Bon. En voici un fort à propos.

152 LE MARIAGE FORCÉ,

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le Philosophe des Philosophes, que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant & ignorantifié par tous les cas, & modes imaginables.

S G A N A R E L L E *à part.*

[*à Pancrace.*]

Il a pris querelle contre quelqu'un Seigneur...

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

Tu te veux mêler de raisonner, & tu ne sçais pas seulement les élémens de la raison.

S G A N A R E L L E *à part.*

[*à Pancrace.*]

La colère l'empêche de me voir. Seigneur...

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la Philosophie.

S G A N A R E L L E *à part.*

[*à Pancrace.*]

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je...

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*
Toto calo, totâ viâ aberras.

S G A N A R E L L E.

Je baise les mains à Monsieur le Docteur.

P A N C R A C E.

Serviteur.

S G A N A R E L L E.

Peut-on...

PANCRACE *se retournant vers l'endroit par où il est entré.*

Sçais-tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme *in batordo.*

S G A N A R E L L E.

Je vous...

P A N C R A C E *de même.*

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, & la conclusion ridicule.

SGA-

COMEDIE. 153
SGANARELLE.

Je .. PANCRACE *de même.*

Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis;
& je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière
goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je... PANCRACE *de même.*

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis &
calcibus, unguibus & rostro.*

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on sçavoir ce qui vous
met si fort en colère?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoi encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition
erronée, une proposition épouvantable, effroya-
ble, exécration.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE.

Ah! Seigneur Sganarelle, tout est renversé au-
jourd'hui, & le monde est tombé dans une cor-
ruption générale. Une licence épouvantable ré-
gne par tout; & les Magistrats, qui sont établis
pour maintenir l'ordre dans cet État, devroient
mourir de honte, en souffrant un scandale aussi
intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoi donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui
crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on
dise publiquement la forme d'un chapeau?

G 1

SGA 1

154 LE MARIAGE FORCÉ.

S G A N A R E L L E.

Comment ?

P A N C R A C E.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas la forme. D'autant qu'il y a cette différence entre la forme & la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, & la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés ; & , puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas

[Se retournant encore du côté par où il est entré.]

la forme. Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler, & ce sont les termes expressés d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

S G A N A R E L L E à part.

[à Pancrace.]

Je pensois que tout fût perdu. Seigneur Docteur, ne songez plus à tout cela. Je....

P A N C R A C E.

Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

S G A N A R E L L E.

Laissez la forme & le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

P A N C R A C E.

Impertinent !

S G A N A R E L L E.

De grace, remettez-vous. Je....

P A N C R A C E.

Ignorant !

S G A N A R E L L E.

Hé, mon Dieu ! Je....

P A N C R A C E.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte ?

S G A N A R E L L E.

Il a tort. Je....

P A N C R A C E.

Une proposition condamnée par Aristote !

SGA

SGANARELLE.

Cela est vray. Je...

PANCRACE.

En termes exprès!

SGANARELLE.

[Se tournant du côté par où Pancrace est entré.]

Vous avez raison. Oui, vous êtes un sot, & un impudent, de vouloir disputer contre un Docteur qui sçait lire, & écrire. Voilà qui est fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle, & bien faite; elle me plaît beaucoup, & est ravie de m'épouser. Son pere me l'a accordée; mais je crains un peu, ce que vous sçavez, la disgrâce dont on ne plaint personne; & je voudrois bien vous prier, comme Philosophe, de me dire votre sentiment. Hé? Quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE.

Plûtôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*, & que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE à part.

[à Pancrace.]

La peste soit de l'homme. Hé, Monsieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle, une heure durant, & vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Hé, laissez tout cela; & prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

156 LE MARIAGE FORCÉ,

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

SGANARELLE.

De quelle langue ?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

SGANARELLE.

Ah ! C'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler Italien ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latint ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec ?

SGA-

COMEDIE. 157

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, François, François, François.

PANCRACE.

Ah! François.

SGANARELLE.

Fort-bien.

PANCRACE.

• Passez donc de l'autre côté. Car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques & étrangères; & l'autre est pour la vulgaire & la maternelle.

SGANARELLE à part.

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Ah, ah! Sur une difficulté de Philosophie, sans doute?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je...

G 7

PAN.

158 LE MARIAGE FORCE'.

P A N C R A C E.

Vous voulez peut-être sçavoir, si la substance & l'accident sont termes synonymes, ou équivoques à l'égard de l'être.

S G A N A R E L L E.

Point du tout. Je...

P A N C R A C E.

Si la logique est un art, ou une science.

S G A N A R E L L E.

Ce n'est pas cela. Je...

P A N C R A C E.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement.

S G A N A R E L L E.

Non. Je...

P A N C R A C E.

S'il y a dix cathégories, ou s'il n'y en a qu'une.

S G A N A R E L L E.

Point. Je...

P A N C R A C E.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme.

S G A N A R E L L E.

Nenni. Je...

P A N C R A C E.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance.

S G A N A R E L L E.

Non. Je...

P A N C R A C E.

Si le bien se réciproque avec la fin.

S G A N A R E L L E.

Hé! Non. Je...

P A N C R A C E.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel.

S G A

SGANARELLE.

Non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée; car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter.

[pendant que Sganarelle dit.]

L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille, qui est jeune & belle. Je l'aime fort, & l'ai demandée à son pere; mais, comme j'apprehende...

PANCRACE *dit en même tems sans écouter Sganarelle.*

La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ses pensées; & tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

[Sganarelle impatienté ferme la bouche du Docteur avec sa main, à plusieurs reprises; Et le Docteur continué de parler, d'abord que Sganarelle ôte sa main.]

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits, en ce que les autres portraits sont distingués par tout de leurs originaux, & que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le Docteur dans sa maison, Et tire la porte pour l'empêcher de sortir. Reste de l'homme!*

PANCRACE *en dedans de sa maison.*

Qui, la parole est, *animi index, & speculum.*
C'est

160 LE MARIAGE FORCE',

C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'ame.

[Il monte à la fenêtre & continuë.]

C'est un miroir qui nous représente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus; &, puisque vous avez la faculté de ratiociner, & de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole, pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, Monsieur le Docteur, que...

PANCRACE.

Mais, sur tout, foyez bref.

SGANARELLE.

Je le ferai.

PANCRACE.

Evitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé! Monfi. ...

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la laconienne.

SGANARELLE.

Je vous. ...

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocution.

[Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du Docteur.]

PANCRACE.

Hé quoi? Vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau, & je vous prouverai,

en toute rencontre, par raisons démonstratives & convaincantes, & par argumens *in barbara*, que vous n'êtes & ne ferez jamais qu'une pécure, & que je suis, & je serai toujours, *in utroque jure*, le Docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard!

PANCRACE *en rentrant sur le théâtre.*

Homme de lettre, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore?

PANCRACE.

Homme de suffisance, homme de capacité. [*s'en allant.*] Homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales, & politiques. [*revenant.*] Homme sçavant, sçavantissime, *per omnes modos & casus.* [*s'en allant.*] Homme qui possède, *superlative*, fables, mythologies & histoires. [*revenant.*] Grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, & sophistique. [*s'en allant.*] Mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, physique, & mathématique. [*revenant.*] Cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire, & spéculatoire. [*s'en allant.*] Médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, &c.

SCENE VII.

SGANARELLE *seul.*

Au diable les sçavans, qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard! Il faut que j'aille trouver l'autre vent-êtré qu'il sera plus posé, & plus raisonnable. Holà.

SCE-

SCENE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur Docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, & je suis venu ici pour cela.

[à part.]

Ah! Voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre Philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; & par cette raison, vous ne devez pas dire, je suis venu, mais il me semble que je suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence; & il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment? Il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, & nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi? Je ne suis pas ici? Et vous ne me parlez pas?

MAR.

MARPHURIUS.

Il me paroît que vous êtes-là, & il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Hé, que diable! Vous vous moquez. Me voilà, & vous voilà bien nettement, & il n'y a point de, me semble, à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, & parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS

Je n'en sçai rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre, est fort jeune & fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien, ou mal, de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE à part.

[à Marphurius.]

Ah! Ah! Voici une autre musique. Je vous demande, si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MAR.

164 LE MARIAGE FORCE,

M A R P H U R I U S.

Par aventure.

S G A N A R E L L E.

De grace, répondez-moi comme il faut,

M A R P H U R I U S.

C'est mon dessein.

S G A N A R E L L E.

J'ai une grande inclination pour la fille.

M A R P H U R I U S.

Cela peut être.

S G A N A R E L L E.

Le pere me l'a accordée.

M A R P H U R I U S.

Il se pourroit.

S G A N A R E L L E.

Mais, en l'épousant, je crains d'être coqu.

M A R P H U R I U S.

La chose est faisable.

S G A N A R E L L E.

Qu'en pensez-vous?

M A R P H U R I U S.

Il n'y a pas d'impossibilité.

S G A N A R E L L E.

Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place?

M A R P H U R I U S.

Je ne sçais.

S G A N A R E L L E.

Que me conseillez-vous de faire?

M A R P H U R I U S.

Ce qui vous plaira.

S G A N A R E L L E.

J'enrage.

M A R P H U R I U S.

Je m'en lave les mains,

† SGA-

SGANARELLE.

Au diable soit le rêveur!

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE à part.

La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de Philosophe enragé.

[Il donne des coups de bâton à Marphurius.]

MARPHURIUS.

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimathias, & me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un Philosophe comme moi!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; & vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah! Je m'en vais faire ma plainte au Commis, faire du quartier des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MAN;

M A R P H U R I U S.

J'aurai un décret contre toi.

S G A N A R E L L E.

Je n'en sçais rien.

M A R P H U R I U S.

Et tu seras condamné en justice.

S G A N A R E L L E.

Il en sera ce qui pourra,

M A R P H U R I U S.

Laisse-moi faire.

S C E N E IX.

S G A N A R E L L E *seul.*

Comment? On ne sçauroit tirer une parole de ce chien d'homme-là, & l'on est aussi sçavant à la fin, qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! Voici des Bohémiennes: il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

S C E N E X.

DEUX BOHEMIENNES, SGANARELLE.

[Les deux Bohémiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant & en dansant.

Elles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

1. B O H E M I E N N E.

Oui, mon beau Monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

2. B O H E M I E N N E.

To n'as seulement qu'à nous donner ta main,

AVEC

avec la croix dedans; & nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

S G A N A R E L L E.

Tenez. Les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1. B O H E M I E N N E.

Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.

2. B O H E M I E N N E.

Oui, une bonne physionomie. Physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

1. B O H E M I E N N E.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

2. B O H E M I E N N E.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

1. B O H E M I E N N E.

Oui, une femme qui sera chérie & aimée de tout le monde.

2. B O H E M I E N N E.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1. B O H E M I E N N E.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi;

2. B O H E M I E N N E.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

1. B O H E M I E N N E.

Tu seras considéré par elle, mon bon Monsieur, tu seras considéré par elle.

S G A N A R E L L E.

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu: suis-je menacé d'être cocu?

2. B O H E M I E N N E.

Cocu?

S G A N A R E L L E.

Oui.

1. B O H E M I E N N E.

Cocu?

S G A N A R E L L E.

Oui, si je suis menacé d'être cocu.

[*Les deux Bohémiennes chantent & dansent.*]

S G A N A R E L L E.

Que diable ! Ce n'est pas-là me répondre. Venez-cà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu.

2. B O H E M I E N N E.

Cocu ? Vous ?

S G A N A R E L L E.

Oui, si je serai cocu.

1. B O H E M I E N N E.

Vous cocu ?

S G A N A R E L L E.

Oui, si je le serai, ou non.

[*Les deux Bohémiennes sortent en chantant & en dansant.*]

S C E N E X I.

S G A N A R E L L E *seul.*

Peste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude ! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage ; & , pour cela, je veux aller trouver ce grand Magicien dont tout le monde parle tant, & qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai qu'à faire d'aller au Magicien, & voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCE.

SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE,
 SGANARELLE retiré dans un coin du théâtre sans être vu.

LYCASTE.

Quoi ! Belle Dorimène, c'est sans raillerie
 que vous parlez ?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos nêces se feront dès ce soir ?

DORIMENE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier
 de la sorte l'amour que j'ai pour vous, & les
 obligantes paroles que vous m'aviez données ?

DORIMENE.

Moi ? Point du tout. Je vous considère toujours
 de même ; & ce mariage ne doit point vous
 inquiéter. C'est un homme que je n'épouse
 point par amour, & sa seule richesse me fait
 résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien,
 vous n'en avez point aussi, & vous sçavez que
 sans cela on passe mal le tems au monde ; &
 qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher
 d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de
 me mettre à mon aise ; & je l'ai fait sur l'espé-
 rance de me voir bien-tôt délivrée du barbon
 que je prends. C'est un homme qui mourra
 avant qu'il soit peu, & qui n'a, tout au plus,
 que six mois dans le ventre. Je vous le garan-

tis défunt dans le tems que je dis; & je n'aurai pas longuement à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve.

[à Sganarelle qu'elle apperçoit.].

Ah! Nous parlions de vous, & nous en disions tout le bien qu'on en sçauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là Monsieur.....

DORIMENE.

Oui, c'est Monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, Monsieur, que je vous félicite de votre mariage, & vous présente en même tems mes très-humbles services. Je vous assure que vous épousez-là une très-honnête personne; & vous, Mademoiselle, je me réjouis, avec vous aussi, de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, & Monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, & lier ensemble un petit commerce de visites & de divertissemens.

DORIMENE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le tems me presse, & nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCENE XIII.

SGANARELLE seul.

ME voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; & je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà.

[Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.]

SCB-

SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.
AH! Mon gendre, foyez le bien venu.

SGANARELLE.
Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.
Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.
Excusez-moi.

ALCANTOR.
Je vous promets que j'en ai autant d'impatience
ce que vous.

SGANARELLE.
Je viens ici pour un autre sujet.

ALCANTOR.
J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires
pour cette fête.

SGANARELLE.
Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.
Les violons sont retenus, le festin est commandé,
& ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.
Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.
Enfin, vous allez être satisfait; & rien ne peut
retarder votre contentement.

SGANARELLE.
Mon Dieu! C'est autre chose.

ALCANTOR.
Allons. Entrez-donc, mon gendre.

H 2

SGANARELLE

S G A N A R E L L E.

J'ai un petit mot à vous dire.

A L C A N T O R.

Ah, mon Dieu! Ne faisons point de cérémonie. Entrez vite, s'il vous plaît.

S G A N A R E L L E.

Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

A L C A N T O R.

Vous voulez me dire quelque chose?

S G A N A R E L L E.

Oui.

A L C A N T O R.

Et quoi?

S G A N A R E L L E.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, & vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, & je considère que je ne suis point du tout son fait.

A L C A N T O R.

Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien comme vous êtes; & je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

S G A N A R E L L E.

Point. J'ai par fois des bizarreries épouvantables, & elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

A L C A N T O R.

Ma fille a de la complaisance, & vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

S G A N A R E L L E.

J'ai quelques infirmités sur mon corps, qui pourroient la dégoûter.

A L C A N T O R.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari,

S G A N A R E L L E.

Enfin, voulez-vous que je vous dise ? Je ne vous conseille point de me la donner.

A L C A N T O R.

Vous moquez-vous ? J'aimerois mieux mourir, que d'avoir manqué à ma parole.

S G A N A R E L L E.

Mon Dieu ! Je vous en dispense ; & je....

A L C A N T O R.

Point du tout. Je vous l'ai promise ; & vous l'aurez, en dépit de tous ceux qui y prétendent.

S G A N A R E L L E *à part.*

Que diable !

A L C A N T O R.

Voyez-vous ? J'ai une estime , & une amitié pour vous toute particulière ; & je refuserois ma fille à un Prince, pour vous la donner.

S G A N A R E L L E.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

A L C A N T O R.

Qui ? Vous ?

S G A N A R E L L E.

Oui, moi.

A L C A N T O R.

Et la raison ?

S G A N A R E L L E.

La raison ? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage ; & que je veux imiter mon pere, & tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

A L C A N T O R.

Ecoutez. Les volontés sont libres ; & je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi, pour épouser ma fille, & tout est préparé pour cela ; mais, puisque vous voulez retirer votre parole ; je vais voir ce qu'il y a à faire ; & vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

S C E N E X V.

S G A N A R E L L E *seul.*

ENCORE est-il plus raisonnable que je ne pensois, & je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; & j'allois faire un pas, dont je me serois peut-être long-tems repentir. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse,

S C E N E X V I.

A L C I D A S , S G A N A R E L L E.

ALCIDAS parlant d'un ton-doucereux.
Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

S G A N A R E L L E.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS toujours avec la même ton.

Mon pere m'a dit, Monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

S G A N A R E L L E.

Oui, Monsieur. C'est avec regret; mais....

A L C I D A S.

Oh! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

S G A N A R E L L E.

J'en suis fâché, je vous assure; & je souhaiterois

A L C I D A S.

Cela n'est rien, vous dis-je.

[*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*]

Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez,

S G A N A R E L L E.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monfieur, comme vous réfuliez d'époufer ma
fœur après la parole donnée, je crois que vous
ne trouverez pas mauvais le petit compliment
que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient plus de bruit, & s'em-
porteroient contre vous; mais nous fommes
perfonnes à traiter les chofes dans la douceur,
& je viens vous dire civilement qu'il faut, fi
vous le trouvez bon, que nous nous coupions la
gorge enfemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, Monfieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je fuis votre valet, je n'ai point de gorge à couper.

[à part.]

La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monfieur, il faut que cela foit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé, Monfieur, rengainez ce compliment, je
vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vite, Monfieur. J'ai une petite af-
faire qui m'attend.

H +

SGA-

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre ?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon ?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton, tout cela est dans les formes ; & vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce-ci !

ALCIDAS *lui présente encore les deux épées.*
Allons, Monsieur, faites les choses galamment, & sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore ?

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assûrement ?

SGA-

COMEDIE.

1771

SGANARELLE.

Affûrement.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc. . .

[*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*]

SGANARELLE.

Ah! Ah! Ah!

ALCIDAS.

Monfieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainfi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouser ma fœur.

[*Il lève le bâton.*]

SGANARELLE.

Hé bien, j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS.

Ah! Monfieur, je fuis ravi que vous vous mettiez à la raifon, & que les chofes fe paflent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; & j'aurois été au défefpoir, que vous m'euffiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeller mon pere, pour lui dire que tout est d'accord.

[*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*]

SCENE DERNIERE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS,

SGANARELLE.

ALCIDAS.

Mon pere; voilà Monfieur qui est tout-à-fait raifonnable. Il a voulu faire les chofes de bonne grace, & vous pouvez lui donner ma fœur.

H. S.

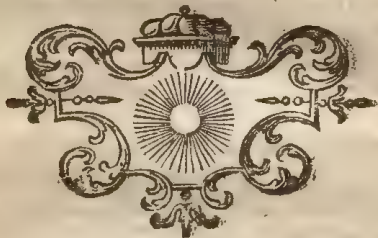
AL.

178 LE MARIAGE FORCE.

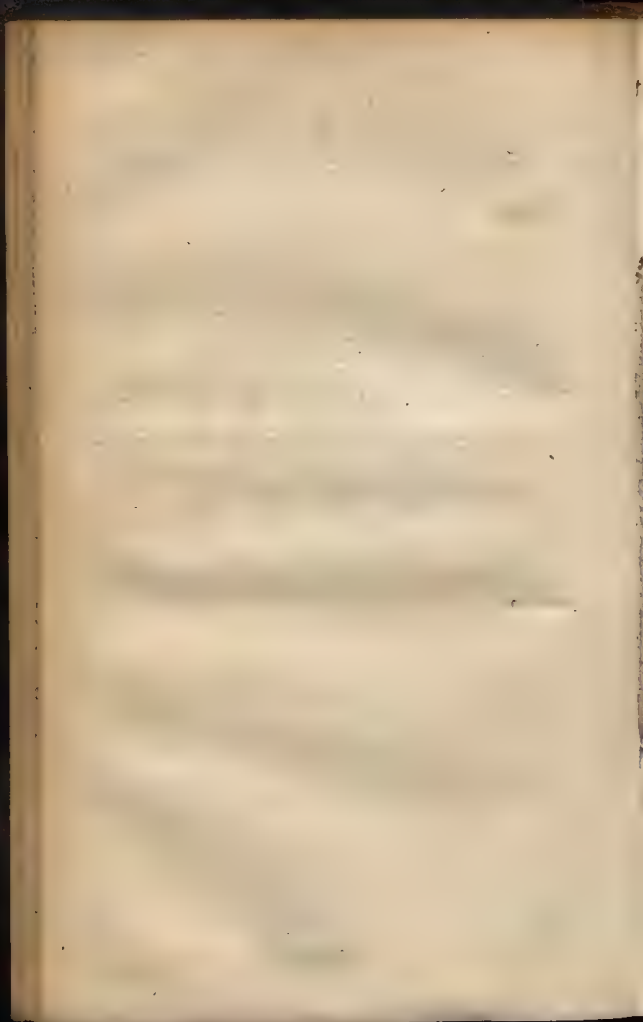
A L C A N T O R.

Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le Ciel! M'en voilà déchargé, & c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, & célébrer cet heureux mariage.

E I N.



LE
MARIAGE
FORCE,
BALLET DU ROI.



A V E R T I S S E M E N T.

LA Comédie du Mariage forcé parut pour la première fois au Louvre le 29. Janvier 1664. en trois Actes, avec des récits de Musique & des entrées de Ballet, sous le titre de Ballet du Roi. Le Roi y dansoit une entrée.

Quand l'Auteur fit représenter cette Comédie sur le Théâtre du Palais Royal, au mois de Novembre de la même année il supprima les récits & les entrées de Ballet, & réduisit sa pièce en un Acte, en y faisant quelques changemens. Le plus considérable est la Scene entre Lyciste & Dorimène, Scène ajoutée pour suppléer à celle du Magicien chantant, & à l'entrée des démons, qui déterminoient Sganarelle à rompre son mariage. Dans le Ballet qui fut imprimé dans le tems (in 4. par Robert Ballard) il ne nous reste des demandes de Sganarelle au Magicien, que ce qu'on appelle en termes de Théâtre, *les repliques*; on a ajouté deux ou trois mots pour y donner un sens.

En faisant imprimer les récits, les entrées de Ballet, & la distribution des Scenes de la Comédie du Mariage forcé en trois Actes, on a supprimé les Argumens de la Comédie & des Scenes, comme étant inutiles, peu exacts & assez mal faits.

NOMS DES ACTEURS DE LA COMEDIE.

Sganarelle , le *Sieur Moliere.*

Géronimo , le *Sieur la Thorilliere.*

Doriméne, *Mademoiselle du Parc.*

Alcantor, le *Sieur Béjart.*

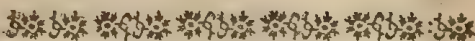
Lycaste, le *Sieur la Grange.*

La I. Bohémienne, *Mademoiselle Béjart.*

La II. Bohémienne, *Mademoiselle de Brie.*

Le I. Docteur, le *Sieur Brécourt.*

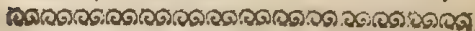
Le II. Docteur, le *Sieur du Croisy.*



LE MARIAGE FORCÉ,

BALLET DU ROI.

Dansé par Sa Majesté le 29 Janvier 1664.



ACTE PREMIER.

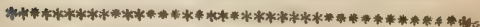
SCENE PREMIERE.

SGANARELLE.



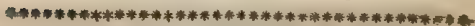
SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.



SCENE III.

SGANARELLE *seul.*



SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.



SCENE V.

SGANARELLE *seul.*

Il se plaignoit d'une pesanteur de tête insupportable, & se mettoit dans un coin du Théâtre pour dormir. Pendant son sommeil, il voyoit en songe ce qui forme les deux premières entrées du Ballet.

LA BEAUTE' [*Mademoiselle Hilaire*] *chanée.*

*Si l'amour vous soumet à les loix inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas;*

Rou

184 LE MARIAGE FORCÉ,

Portez, au moins, de belles chaînes,
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

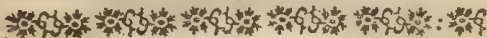
Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'Empire d'amour ne vous engagez pas;
Portez, au moins, d'aimables chaînes,
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIERE ENTRE'E.

La Jalousie, les Chagrins, les Soupçons.
La jalousie, le Sieur Dolivet
Les chagrins, les Sieurs Saint André, & Desbrosses.
Les soupçons, les Sieurs de Lorge, & le Chantre.

II. ENTRE'E.

Quatre plaisans ou goguenards, Le Comte d'Armagnac, les Sieurs d'Heureux, Beauchamp, & des-Airs le jeune.



ACTE SECOND.

Au commencement de cet Acte, Geronimo venoit éveiller Sganarelle.

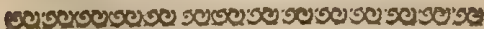
SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GERONIMO.



SCENE II.

SGANARELLE *seul.*



SCENE III.

SGANARELLE, PANCRACE.

SCÈ

BALLET DU ROI. 185

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

SCENE V.

SGANARELLE, MARPHURUS.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

SCENE VII.

SGANARELLE, DEUX BOHEMIENNES.

III. ENTRE'E.

Egyptiens & Egyptiennes dansans.

Egyptiens, le Marquis de Villeroy.

Egyptiennes, le Marquis de Raffen, les Sieurs Reynal, Noblet, la Pierre.

SCENE VIII.

SGANARELLE *seul.*

Il alloit frapper à la porte du Magicien.

SCENE IX.

SGANARELLE, UN MAGICIEN
[*le Sieur d'Esival.*]

LE MAGICIEN *chante.*

Holà.

Qui va là ?

186 LE MARIAGE FORCE,

Di-moi vite quel fouci
Te peut amener ici.

SGANARELLE.

Il consultoit le Magicien sur son mariage.

LE MAGICIEN.

Ce sont de grands mystères
Que ces fortes d'affaires.

SGANARELLE.

Il demandoit quelle seroit sa destinée.

LE MAGICIEN.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

SGANARELLE.

Il marquoit la peur qu'il auroit de voir des démons.

LE MAGICIEN.

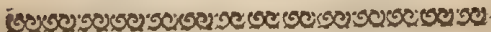
Non, non, n'ayez aucune peur,
Je leur ôterai la laideur.

SGANARELLE.

Il consentoit à les voir.

LE MAGICIEN.

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtems tous les démons muets;
Mais, par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.



SCENE X.

SGANARELLE, LE MAGICIEN.

IV. ENTRE'E.

Magicien & Démons.

Magicien, le Sieur Beauchamp.

*Démons, les Sieurs d'Heureux, de Lorge, des
Airs l'ainé, le Mercier,*

Sga-

BALLET DU ROI. 187

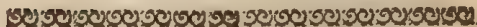
Sganarelle interroge les démons. Ils répondant par signes, Et sortent en lui faisant les cornes.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE *seul.*



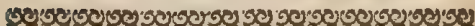
SCENE II.

SGANARELLE, ALCANTOR.



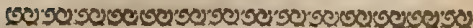
SCENE III.

SGANARELLE *seul.*



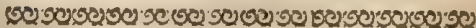
SCENE IV.

SGANARELLE, ALCIDAS.



SCENE V.

SGANARELLE, ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS.

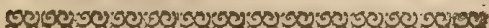


SCENE VI.

V. ENTRE'E.

Un maitre à danser [le Sieur Dolivet] vendiz enseigner une courante à Sganarelle.

SCE-



S C E N E VII.

SGANARELLE, GERONIMO.

Géronimo venoit se réjouir avec Sganarelle, & lui disoit que les jeunes gens de la ville avoient préparé une mascarade pour honorer ses nocces.

CONCERT ESPAGNOL chanté par

SENORA ANA BERGEROTE,

BORDIGONI.

CHIARINI,

JUAN AUGUSTIN,

TALLAVACA,

ANGEL-MIGUEL,

Ciego me tienes Belisa,
Mas bien tus rigores veo;
Porque es tu desden tan clavo,
Que pueden verlos los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande
Como mi dolor no es menos
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro despierto.

Favores tuyos Belisa
Tu viera los yo secretos
Mas ya de dolores míos
No puedo hazer lo que quiero.

VI. ENTRE'E.

Deux Espagnols, Messieurs Dupile & Tartas.

Deux Espagnoles, Messieurs de Lanne & de Saint-André.

VII. ENTRE'E.

Un charivari grotesque.

Les Sieurs Lully, Baltazard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, des Côteaux, & les trois Hotteterre, freres.

DERNIERE ENTRE'E.

*Quatre galans cajollans la femme de Sganarelle.
Monsieur le Duc, Monsieur le Duc de Saint-Aignan, les Sieurs Beauchamp & Raynal.*

F I N.

LE.

LE FESTIN
DE PIERRE,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

DOM JUAN, fils de Dom Louis.

ELVIRE, femme de Dom Juan.

DOM CARLOS,) freres d'Elvire.

DOM ALONSE,)

DOM LOUIS, pere de Dom Juan.

FRANCISQUE, pauvre.

CHARLOTTE,) payannes.

MATHURINE,)

PIERROT, paysan.

LA STATUE DU COMMANDEUR

GUSMAN, écuyer d'Elvire.

SGANARELLE,

LA VIOLETTE,) valets de Dom Juan.

RAGOTIN,

MONSIEUR DIMANCHE, marchand.

LA RAMEE, spadassin.

UN SPECTRE.

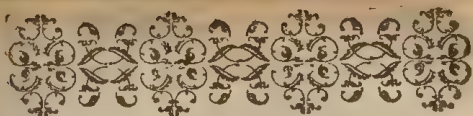
La scène est en Sicile.

BIBLIOTHECA
V. XIX. FACELL,
CRACOV. LNCIS.



LE FESTIN DE PIERRE.

J. de Troy delin. et fecit, 1739.



LE FESTIN DE PIERRE; COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une tabatière.*

QUOI que puisse dire Aristote, & toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac; c'est la passion des honnêtes gens, & qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit, & purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les ames à la vertu, & l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, & comme on est ravi d'en donner à droit & à gauche, par tout où l'on se trouve? On n'attend pas même que l'on en demande, & l'on court au devant du souhait des gens; tant il est vrai que le tabac inspire des sentimens d'honneur & de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière, reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done

192 LE FESTIN DE PIERRE,

Elvire ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, & son cœur, que mon maître a si-tôt touché trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette Ville ne produise peu de fruit, & que vous n'eussiez autant gagné à ne bouger de là.

G U S M A N.

Et la raison encore? Di-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure. Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, & t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

S G A N A R E L L E.

Non pas; mais, à vûe de pays, je connois à peu près le train des choses, &, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

G U S M A N.

Quoi! Ce départ si peu prévu seroit une infidélité de Dom Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

S G A N A R E L L E.

Non; c'est qu'il est jeune encore, & qu'il n'a pas le courage....

G U S M A N.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche?

S G A N A R E L L E.

Mé, oui, sa qualité! La raison en est belle, & c'est par là qu'il s'empêcheroit des choses....

G U S M A N.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGA-

SGANARELLE.

Hé! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sçais pas encore, croi moi, quel homme est Dom Juan.

GUSMAN.

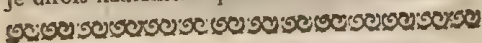
Je ne sçais pas, de vray, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; & je ne comprends point comme, après tant d'amour & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressans, de vœux, de soupirs & de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes, & de sermens réitérés, tant de transports enfin, & tant d'emportemens qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer dans sa passion l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance, je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, & si tu connoissois le pèlerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentimens pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sçais que, par son ordre, je partis avant lui, & depuis son arrivée il ne m'a point entretenu; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois, en Dom Juan mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté; un enragé, un chien, un démon, un turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni enfer, ni diable, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vray Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, & traite de billeveezées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse; croi qu'il auroit plus fait pour sa passion, & qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien, & son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sent point

Tom. II. d'an-

d'autres pièges pour attraper les belles, & c'est un époux à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui; &, si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris, & changes de couleur à ce discours; ce n'est-là qu'une ébauche du personnage; &, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable, que d'être à lui, & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterois qu'il fût déjà je ne sçais où; mais un grand seigneur, méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle en dépit que j'en aye, la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentimens, & me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon ame déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce Palais, séparons-nous. Ecoute au moins; je t'ai fait cette confidence avec franchise, & cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais, s'il falloit qu'il en vint quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.



S C E N E II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel homme te parloit là? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gufman de Done Elvire.

SGANARELLE.

C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

D. JUAN.

Quoi! C'est lui?

SGANARELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

D. JUAN.

Et depuis quand est-il en cette ville?

SGANARELLE.

D'hier au soir.

D. JUAN.

Et quel sujet l'amène?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut i
quiéter.

D. JUAN.

Notre départ, sans doute?

SGANARELLE.

Le bon-homme en est tout mortifié, & m'en
demandoit le sujet.

D. JUAN.

Et quelle réponse as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en avez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus?
Que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moi? Je crois, sans vous faire tort, que vous
avez quelque nouvel amour en tête.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, & je dois t'avouer
qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu! Je sçais mon Dom Juan sur
le bout du doigt, & connois votre cœur pour
le plus grand coureur du monde; il se plaît à
se promener de liens en liens, & n'aime guères
à demeurer en place.

12 D. JUAN.

196 LE FESTIN DE PIERRE,

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, di-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

S G A N A R E L L E.

Hé, Monsieur.

D. JUAN.

Quoi ? Parle.

S G A N A R E L L E.

Assurément que vous avez raison, si vous le voulez. On ne peut pas aller là contre ; mais, si vous ne le vouliez pas, ce seroit peut-être une autre affaire.

D. JUAN.

Hé bien, je te donne la liberté de parler, & de me dire tes sentimens.

S G A N A R E L L E.

En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode ; & que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

D. JUAN.

Quoi ? Tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, & qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, & d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, & l'avantage d'être rencontrée la première, ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, & je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle, n'engage point mon amé à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de

LOUIS,

toutes, & rends à chacune les hommages, & les tributs où la nature nous oblige. Quoiqu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, & dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donneroïs tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, & tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes, & des soupirs l'innocente pudeur d'une ame qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, & la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, & nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs, & présenter à notre cœur les charmes attrayans d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux, que de triompher de la résistance d'une belle personne, & j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérans, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, & ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes desirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre, & comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

S G A N A R E L L E.

Vertu de ma vie, comme vous débitez! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, & vous parlez tout comme un livre.

D. J U A N.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

398 LE FESTIN DE PIERRE,

S G A N A R E L L E.

Ma foi, j'ai à dire.... Je ne sçais que dire; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous ayez raison; & cependant il est vray que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, & vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire; une autre fois, je mettrai mes raisonnemens par écrit, pour disputer avec vous.

D. J U A N.

Tu seras bien.

S G A N A R E L L E.

Mais, Monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez?

D. J U A N.

Comment? Quelle vie est-ce que je mène?

S G A N A R E L L E.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites?

D. J U A N.

Y a-t-il rien de plus agréable?

S G A N A R E L L E.

Il est vray. Je conçois que cela est fort agréable, & fort divertissant, & je m'en accommoderois assez moi, s'il n'y avoit point de mal; mais, Monsieur, se jouer ainsi du mariage qui.

D. J U A N.

Va, va, c'est une affaire que je sçaurai bien démêler, sans que tu t'en mettes en peine.

S G A N A R E L L E.

Ma foi, Monsieur, vous faites une méchante raillerie.

D. J U A N.

Holà, maître sot. Vous sçavez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGA.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous sçavez ce que vous faites, vous; &, si vous êtes libertin, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde, qui le sont, sans sçavoir pourquoi, qui sont les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien; &, si j'avois un maître comme cela, je lui dirois nettement, le regardant en face: C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes, (je parle au maître que j'ai dit,) c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie, ce que tous les hommes révérent. Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde & bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, & des rubans couleur de feu, ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre;) pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, & qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que les libertins ne font jamais une bonne fin, & que....

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoi est-il question?

D. JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, & qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et ne craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

D. JUAN.

Et pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de se plaindre.

14

D. JUAN.

200 LE FESTIN DE PIERRE,

D. JUAN.

J'ai eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui ; mais cette grace n'éteint pas peut-être le ressentiment des parens & des amis, &c. . .

D. JUAN.

Ah ! N'allons point songer au mal qui nous peut arriver, & songeons seulement à ce qui peut donner du plaisir. La personne dont je te parle, est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, & le hasard me fit voir ce couple d'amans, trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contentes l'une de l'autre, & faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au cœur, & mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alluma mes desirs, & je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cet attachement dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée ; mais, jusques ici, tous mes efforts ont été inutiles ; & j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, & j'ai une petite barque, & des gens, avec quoi, fort facilement, je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur. . .

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

D. JUAN.

D. JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, & prends soin
[il aperçoit *Donc Elvire*].

toi-même d'apporter toutes mes armes ; afin
que... Ah ! Rencontre fâcheuse ! Traître, tu
ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, &
de venir en ce lieu-ci, avec son équipage de
campagne ?

S C E N E III

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

ME ferez-vous la grace, Dom Juan, de vou-
loir bien me reconnoître, & puis-je au moins
espérer que vous daigniez tourner le visage de
ce côté ?

D. JUAN.

Madame, je vous avoue que je suis surpris, &
que je ne vous attendois pas ici.

D. ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas ;
& vous êtes surpris à la vérité, mais tout autre-
ment que je ne l'espérois, & la manière dont
vous le paroissez, me persuade pleinement ce
que je refusois de croire. J'admire ma simpli-
cité, & la foiblesse de mon cœur, à douter
d'une trahison que tant d'apparences me con-
firmoient. J'ai été assez bonne, je le con-
fesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir
tromper moi-même, & travailler à dementir
mes yeux & mon jugement. J'ai cherché des
raisons, pour excuser à ma tendresse le relâche-

ment d'amitié qu'elle voyoit en vous ; je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité , pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler , j'en rejettois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux , & j'écoutois avec plaisir mille chimères ridicules , qui vous peignoient innocent à mon cœur ; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter , & le coup d'œil qui m'a resté , m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en sçavoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie , & voyons de quel air vous sçavez vous justifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui sçait pourquoi je m'en suis parti.

S GANARELLE *bas à Dom Juan.*

Moi, Monsieur ? Je n'en sçais rien, s'il vous plaît,

D. ELVIRE.

Mé bien, Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ses raisons.

D. JUAN *faisant signe à Sganarelle d'approcher.*

Allons, parle donc à Madame.

S GANARELLE *bas à Dom Juan.*

Que voulez-vous que je dise ?

D. ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi ; & me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas ?

S GANARELLE *bas à Dom Juan.*

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

D. JUAN.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je ?

S G A N A R E L L E.

Madame....

D. E L V I R E.

Quoi ?

S G A N A R E L L E *se retournant vers son maître.*

Monsieur.

D. J U A N *en le menaçant.*

Si...

S G A N A R E L L E.

Madame, les conquérans, Alexandre, & les autres mondes font cause de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

D. E L V I R E.

Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

D. J U A N.

Madame, à vous dire la vérité...

D. E L V I R E.

Ah ! Que vous sçavez mal vous défendre pour un homme de cour, & qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentimens pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, & que rien n'est capable de vous détacher de moi, que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis ; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque tems, & que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plutôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, & qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son ame ? Voilà comme il faut vous défendre, & non pas être interdit comme vous êtes.

I 6. D. JUAN.

D. JUAN.

Je vous avouë, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, & que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentimens pour vous, & que je brûle de vous rejoindre, puisqu'enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, & pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, Madame, & j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisois. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, & que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, & j'ai craint le courroux céleste. J'ai crû que notre mariage n'étoit qu'un adultère déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrâce d'en haut, & qu'enfin je devois tâcher de vous oublier, & vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, & que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras? Que par...

D. ELVIRE.

Ah! Scélérat, c'est maintenant que je te connois tout entier, & pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus tems, & qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer; mais sçache que ton crime ne demeurera pas impuni, & que le même Ciel dont tu te jouës, me sçaura venger de ta perfidie.

D. JUAN.

Madame....

D. ELVIRE.

Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, & je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte.

Honte; &, sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches & en injures; non, non, je n'ai point un courroux à s'exhaler en paroles vaines, & toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais; &, si le Ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

S C E N E I V.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE à part.

SI le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN après un moment de réflexion.
Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE seul.

Ah! Quel abominable maître, me vois-je obligé de servir!

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

VOTRE dinse, Pierrot, tu t'es trouvé
là bien à point.

PIERROT.

Parguienne, il ne s'en est pas fallu l'époisseur
d'une éplingue, qu'ils ne se sayant nayés tous
deux.

CHARLOTTE.

C'est donc le coup de vent d'à matin qui les
avoit renvarsés dans la mar?

PIERROT.

Aga, quien, Charlotte, je m'en vas te conter
tout fin drait comme cela est venu; car, comme
dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le
premier je les ai. Enfin donc, j'étions sur le
bord de la mar, moi & le gros Lucas, & je
nous amusions à batifoler avec des mottes de
tarre que je nous jesquions à la tête; car, com-
me tu sçais bian, le gros Lucas aime à batifoler,
& moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant
donc, pisque batifoler y a, j'ai appercû de tout
loin queuque chose qui grouilloit dans gliau, &
qui venoit comme envars nous par secousse. Je
voyois cela fixiblement, pis tout d'un coup je
voyois que je ne voyois plus rian. Hé, Lucas,
ç'ai je fait, je pense que vlà des hommes qui
nagiant la-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été
au trépassement d'un chat, t'as la vûë trouble.
Par sanguienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vûë
trouble, ce sont des hommes. Point du tout,
ce m'a-t-il fait, t'as la barluë. Veux-tu gager,
ç'ai-je fait, que je n'ai point la barluë, ç'ai-je
fait,

fait, & que ce sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nagiant droit ici, ç'ai-je fait? Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh ça, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sols que si? Je le veux bien, ce m'a-t-il fait, & pour te montrer, voilà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi, j'ai bravement bouté à terre quatre pièces tapées, & cinq sols en doubles, jerniguienne aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hazardeux moi, & je vas à la débandade. Je sçavois bien ce que je faisois pourtant. Queu-que gniais! Enfin, donc, je n'avons pas putôt eu gagé que j'avons vû les deux hommes tout à plain, qui nous faisaient signe de les aller querir, & moi de tirer les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je-dit, tu vois bien qu'ils nous appellont; allons vite à leur secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait perdre. Oh, donc, tant qu'à la par fin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, & pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirés de gliau, & pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, & pis ils se sont dépouillés tout nuds pour se sécher, & pis il y en est venu encore deux de la même bande qui s'équiant sauvés tout seuls, & pis Mathurine est arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux. Voilà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

C H A R L O T T E.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu-mieux fait que les autres?

P I E R R O T.

Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit quelque gros Monsieur, car il a du dor à son habit tout de pis le haut jusqu'en bas, & ceux qui le servent sont des monsieux eux-mêmes, & stupendants, tout gros monsieur qu'il est, il seroit par ma lique naye si je n'aviomme été là.

C H A R.

208. LE FESTIN DE PIERRE.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh! Parquienne, sans nous, il en avoit pour sa maine de fèves.

CHARLOTTE.

Est-il encore cheux toi tout nud, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon guieu, je n'en avois jamais vû s'habiller. Que d'histoires & dengingorniaux boutont ces messieux-là les courtisans! Je me pardrois là-dedans, pour moi, & j'étois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête; & ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toi & moi. En glieu d'haut-de-chauffe, ils portent un garde-robe aussi large que d'ici à pâque; en glieu de pourpoint, de petites brassières, qui ne leu venont pas jusqu'au brichet, & en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, avec quatre grosses houpes de linge qui leu pendent sur l'estomac. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, & de grands entonnois de pisse-ment aux jambes, &, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraye piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soient farcis tout de pis un bout jusqu'à l'autre; & ils sont faits d'eune façon que je me romprois le cou avec.

CHARLOTTE.

Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aïlle voir un peu ça.

PIERROT.

Oh! Aconte un peu auparavant, Charlotte. J'ai quenque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE.

Hé bian, di, qu'est-ce que c'est?

PIER.

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je déboude mon cœur. Je t'aime, tu le sçais bien, & je sommes pour être mariés ensemble, mais marguienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE.

Quement ? Qu'est-ce que c'est donc qu'ilia ?

PIERROT.

Ilia que tu me chagraines l'esprit franchement.

CHARLOTTE.

Et quement donc ?

PIERROT.

Téguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

Ah, ah ! N'est-ce que ça ?

PIERROT.

Oui, ce n'est que ça, & c'est bien assez.

CHARLOTTE.

Mon guieu, Pierrot, tu me viens toujours dire la même chose.

PIERROT.

Je te dis toujours la même chose, parce c'est toujours la même chose, & si ce n'étoit pas toujours la même chose, je ne te dirais pas toujours la même chose.

CHARLOTTE.

Mais, qu'est-ce qu'il te faut ? Que veux-tu ?

PIERROT.

Jerniguienne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

Est-ce que je ne t'aime pas ?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas, & si je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achette, sans reproche, des rubans à tous les marciars qui passent ; je me romps le cou à t'aller dénicher des mar-

les ;

MO. LE FESTIN DE PIERRE,

les; je fais jouer pour toi les vieilleux quand ce vient ta fête, & tout ça comme si je me frap-
pois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est
ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui
nous aiment.

CHARLOTTE.

Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle dégaïne?

CHARLOTTE.

Queument veux-tu donc qu'on fasse?

PIERROT.

Je veux que l'on fasse comme l'en fait, quand
l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE.

Ne t'aimai-je pas aussi comme il faut?

PIERROT.

Non. Quand ça est, ça se voit, & l'en fait
mille petites singeries aux personnes quand on
les aime du bon du cœur. Regarde la grosse
Thomasse comme elle est assottée du jeune Ro-
bain, elle est toujou autour de li à l'agacer, &
ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait
queuque niche, ou li baille queuque taloche en-
passant; & l'autre jour qu'il étoit assis sur un
escabiau, al fut le tirer de dessous li, & le fir
cheoir tout de son long par terre. Jarni vlà où
l'en voit les gens qui aiment; mais toi, tu ne
me dis jamais mot, t'est toujou là comme eune
vraye souche de bois, & je passerois vingt fois
devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour
me briller le moindre coup, ou me dire la
moindre chose. Ventreguienne, ça n'est pas
bian, après tout; & t'es froide pour les gens.

CHARLOTTE.

Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur,
& je ne me pis refondre.

PIERROT.

Tenia himeur qui tienne. Quand en a de l'ami-
té pour les personnes, l'en en baille toujou
queuque petite signifiante.

Enfin.

CHARLOTTE.

Enfin, je t'aime tout autant que je pis, & si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer quelque autre.

PIERROT.

Hé bien ! Vlà pas mon compte ? Têtigué, si tu m'aimois, me dirois-tu ça ?

CHARLOTTE.

Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit ?

PIERROT.

Morgué, queu mal te fais-je ? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

Hé bian, laisse faire aussi, & ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE. *donnant sa main.*

Hé bian, qu'en.

PIERROT.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ce Monsieur ?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Ah ! Mon guieu qu'il est genti, & que ç'auroie été dommage qu'il eût été nayé.

PIERROT.

Je reviens tout à l'heure ; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ai eue.

SCÈ

S C E N E II.

*DOM JUAN, SGANARELLE,
CHARLOTTE dans le fond du théâtre.*

D. J U A N.

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, & cette bourasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vray, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, & je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, & j'y ai déjà jetté des dispositions à ne pas me souffrir long-tems pousser des soupirs.

S G A N A R E L L E.

Monsieur, j'avouë que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grace au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées, & vos amours cr...

[*Dom Juan prend un air menaçant.*]

Paix, coquin que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites, & Monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

D. J U A N *apercevant Charlotte.*

Ah, ah! D'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli, & ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

S G A N A R E L L E.

[*à part.*]

Assûrement. Autre pièce nouvelle.

D. J U A N *à Charlotte.*

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi! Dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres & ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes?

CHAR-

C H A R L O T T E.

Vous voyez, Monsieur.

D. J U A N.

Etes-vous de ce village?

C H A R L O T T E.

Oui, Monsieur.

D. J U A N.

Et vous y demeurez?

C H A R L O T T E.

Oui, Monsieur.

D. J U A N.

Vous vous appelez?

C H A R L O T T E.

Charlotte, pour vous servir.

D. J U A N.

Ah! La belle personne, & que ses yeux sont pénétrants!

C H A R L O T T E.

Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

D. J U A N.

Ah! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah! Que cette taille est jolie! Haussiez un peu la tête, de grace. Ah! Que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah! Qu'ils sont beaux! Que je voye un peu vos dents, je vous prie. Ah! Quelles sont amoureuses, & ces lèvres appétissantes. Pour moi, je suis ravi, & je n'ai jamais vu une si charmante personne.

C H A R L O T T E.

Monsieur, cela vous plaît à dire, & je ne sçai pas si c'est pour vous railler de moi.

D. J U A N.

Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde! Je vous aime trop pour cela, & c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHAR.

214 LE FESTIN DE PIERRE,

CHARLOTTE.

Je vous suis bien obligée, si ça est.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis; & ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE.

Monfieu, tout ça est trop bian dit pour moi, & je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Signanarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE.

Ei, Monfieu, elles sont noires comme je ne ſçai quoi.

D. JUAN.

Ah! Que dites-vous là? Elles sont les plus blanches du monde, souffrez que je les baïse, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monfieu, c'est trop d'honneur que vous me faites, &, si j'avois ſçu ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du ſon.

D. JUAN.

Hé, dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée ſans doute?

CHARLOTTE.

Non, Monfieu; mais je dois bien-tôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

D. JUAN.

Quoi! Une personne comme vous ſeroit la femme d'un ſimple payſan! Non, non, c'est profaner tant de beautés, & vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez ſans doute une meilleure fortune, & le Ciel qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, & rendre justice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte,
je

Je vous aime de tout mon cœur, & il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, & que je vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute; mais quoi, c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, & l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Aussi vray, Monsieur, je ne sçai comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, & j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, & que vous autres courtisans êtes des enoleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.

D. JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE *à part.*

Il n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, Monsieur? Il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, & j'aime-rois mieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

D. JUAN.

Moi, j'aurois l'ame assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serois assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien & en tout honneur; &, pour vous montrer que je dis vray, sçachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt, quand vous voudrez; & je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point. Il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN,

D. J U A N.

Ah ! Charlotte, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres, &, s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi ; & puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes ; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse ; &, pour moi, je l'avouë, je me percerois le cœur de mille coups, si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

C H A R L O T T E.

Mon Dieu ! Je ne sçais si vous dites vray, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit.

D. J U A N.

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, & je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, & ne voulez-vous pas consentir à être ma femme ?

C H A R L O T T E.

Oui, pourvû que ma tante le veuille.

D. J U A N.

Touchez donc-là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

C H A R L O T T E.

Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie ; il y auroit de la conscience à vous, & vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

D. J U A N.

Comment ? Il semble que vous doutiez encore de ma sincérité. Voulez-vous que je fasse des sermens épouvantables ? Que le Ciel. . .

CHAR.

CHARLOTTE.

Mon-Dieu! Ne jurez point, je vous crois.

D. JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh, Monsieur, attendez que je soys mariée, je vous prie. Après ça, je vous baisera tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Hé bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, & souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis.

SCENE III.

DOM JUAN, SGANARELLE,
PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT poussant D. Juan qui baise la main de Charlotte.

Tout doucement, Monsieur, tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, & vous pourriez gagner la purésie.

D. JUAN repoussant rudement Pierrot.

Qui m'amène cet impertinent?

PIERROT se mettant entre D. Juan & Charlotte.

Je vous dis qu'ou vous tégnez, & qu'ou ne carressais point nos accordées.

D. JUAN repoussant encore Pierrot.

Ah! Que de bruit!

PIERROT.

Jerniguienne, ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE prenant Pierrot par le bras.

Et laisse-le faire aussi, Pierrot.

Fin de II.

K

PIER-

PIERROT.

Quement, que je le laisse faire ? Je ne veux pas moi.

D. JUAN.

Ah !

PIERROT.

Tétiguenne, par ce qu'ous êtes Monfieu, vous viendrez caresser nos femmes à notre barbe ! Allez vs-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Hé ?

PIERROT.

Hé ? [*D. Juan lui donne un soufflet.*] Tétigué, ne me frappez pas. [*autre soufflet.*] Oh, jernigué. [*autre soufflet.*] Ventregué. [*autre soufflet.*] Palsangué, morguienne, ça n'est pas bian de battre les gens, & ce n'est pas-là la récompense de vs-avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'es une vilaine, toi, à endurer qu'on te caïole.

CHARLOTTE.

Oh ! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce Monfieu veut m'épouser, & tu ne dois pas te bouter en colère.

PIERROT.

Quement ? Jerni, tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ca ni fait rien Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne Madame ?

PIERROT.

Jennigué, non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine.

Si

si je fis Madame, je te ferai gagner qu'enque chose, & tu apporteras du beurre & du fromage'cheux nous.

P I E R R O T.

Ventreguenne, je gni en porterai jamais, quand tu m'en paieras deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit? Morguenne, si j'avois sçu ça tantôt, je me serois bien gardé de le tirer de gliau, & je gli aurois baille un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN *s'approchant de Pierrot pour le frapper.*
Qu'est-ce que vous dites?

P I E R R O T *se mettant derrière Charlotte.*
Jerniguenne, je ne crains parsonne.

D. JUAN *passant du côté où est Pierrot.*
Attendez-moi un peu.

P I E R R O T *repassant de l'autre côté.*
Je me moque de tout, moi.

D. JUAN *courant après Pierrot.*
Voyons cela.

P I E R R O T *se sauvant encore derrière Charlotte.*
J'en avons bien vû d'autres.

D. JUAN.
Quais.

S G A N A R E L L E.
Hé, Monsieur, laissez-là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre.

[*à Pierrot, en se mettant entre lui & D. Juan.*]
Ecoute, mon pauvre garçon, retire toi, & ne lui di rien.

P I E R R O T *passant devant Sganarelle, & regardant fièrement D. Juan.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN *levant la main pour donner un soufflet à Pierrot.*

Ah! Je vous apprendrai....

[*Pierrot baisse la tête, & Sganarelle reçoit le soufflet.*]

SGANARELLE regardant Pierrot..
Peste soit du marouffe!

D. JUAN à Sganarelle.
Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.
Jarni. je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

SCENE IV.

DOM JUAN, CHARLOTTE,
SGANARELLE.

D. JUAN à Charlotte.
ENfin, je m'en vais être le plus heureux de
tous les hommes, & je ne changerois pas mon
bonheur contre toutes les choses du monde. Que
de plaisirs quand vous serez ma femme, & que...

SCENE V.

DOM JUAN, MATHURINE, CHAR-
LOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE appercivant Mathurine.
AH, ah!

MATHURINE à D. Juan.
Monfieu, que faites-vous donc là avec Charlot-
te? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

D. JUAN bas à Mathurine.
Non. Au contraire, c'est elle qui me témoi-
gnoit une envie d'être ma femme, & je lui ré-
pondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE à D. Juan.
Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine?
D. JUAN.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, & voudroit bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE.

Quement donc, Mathurine...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ôterez pas cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE.

Je voudrois...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vramant...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE.

Jé pense...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoi...

K. 2

D. JUAN

222 LE FESTIN DE PIERRE,

D. J U A N *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle vi vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

C H A R L O T T E.

Je....

D. J U A N *bas à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

M A T H U R I N E.

Holà, Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

C H A R L O T T E.

Ca n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieu me parle.

M A T H U R I N E.

C'est moi que monsieu a vû la première.

C H A R L O T T E.

S'il vous a vû la première, il m'a vû la seconde, & m'a promis de m'épouser.

D. J U A N *bas à Mathurine.*

Hé bien, que vous ai-je dit ?

M A T H U R I N E *à Charlotte.*

Je vous baise les mains; c'est moi, & non pas vous qu'il a promis d'épouser.

D. J U A N *bas à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné ?

C H A R L O T T E.

A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je,

M A T H U R I N E.

Vous vous moquez des gens; c'est moi, encore un coup.

C H A R L O T T E.

Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

M A T H U R I N E.

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

C H A R.

CHARLOTTE.

Est-ce, Monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser?

D. JUAN *bas à Charlotte.*
Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Est-il vrai, Monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari?

D. JUAN *bas à Mathurine.*
Pouvez-vous avoir cette pensée?

CHARLOTTE.

Vous voyez qu'al le soutient.

D. JUAN *bas à Charlotte.*
Laissez-la faire.

MATHURINE.

Vous êtes témoin comme al l'affûre.

D. JUAN *bas à Mathurine.*
Laissez-la dire.

CHARLOTTE.

Non, non, il faut sçavoir la vérité.

MATHURINE.

Il est question de juger ça.

CHARLOTTE.

Où, Mathurine, je veux que Monsieur vous montre votre bec jaune.

MATHURINE.

Oui, Charlotte, je veux que Monsieur vous rende un peu camuse.

CHARLOTTE.

Monsieur, vaidez la querelle s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, Monsieur.

CHARLOTTE *à Mathurine.*
Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlotte.*
Vous allez voir vous-même.

K. 4. CHAR.

CHARLOTTE à D. Juan.

Dites.

MATHURINE à Dom Juan.

Parlez.

D. JUAN.

Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sçait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pour quoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement, n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi se moquer des discours de l'autre, & doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ? Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire & non pas dire, & les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce que par là que je vous veux mettre d'accord, & l'on verra quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. [*bas à Mathurine.*] Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. [*bas à Charlotte.*] Laissez-la se flatter dans son imagination. [*bas à Mathurine.*] Je vous adore. [*bas à Charlotte.*] Je suis tout à vous [*bas à Mathurine.*] Tous les visages sont laids auprès du vôtre. [*bas à Charlotte.*] On ne peut plus souffrir les autres, quand on

[*haut.*]

vous a vûë. J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

S C E N E VI.

CHARLOTTE, MATHURINE,
SGANARELLE.

CHARLOTTE à Mathurine.

JE suis celle qu'il aime au moins.

MATHURINE à Charlotte.

C'est moi qu'il épousera.

SGA.

SGANARELLE *arrétant Charlotte & Mathurine.*

Ah! Pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, & je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une & l'autre, ne vous amutez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans votre village.

SCENE VII.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *dans le fond du Théâtre, à part.*

Je voudrois bien sçavoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE.

Mon maître est un fourbe, il n'a dessein que de vous abuser; & en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre

[*Il aperçoit Dom Juan.*]

humain, &... Cela est faux, &, quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe; il n'a pas dessein de vous tromper, & n'en a point abusé d'autres. Ah! Tenez, le voilà. Demandez-le plutôt à lui-même.

D. JUAN *regardant Sganarelle, & le soupçonnant d'avoir parlé.*

Oui?

SGANARELLE.

Monsieur, comme le monde est plein de médisans, je vais audevant des choses; & je leur disois que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, & ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

K 5

D. JUAN.

226 LE FESTIN DE PIERRE,

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE à Charlotte & à Mathurine:
Oui, Monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce sont des impertinens.

SCENE VIII.

D. JUAN, LARAME'E, CHARLOTTE,
MATHURINE, SGANARELLE.

LARAME'E bas à Dom Juan.

Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

D. JUAN.
Comment ?

LARAME'E.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment ; je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi ; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse, & le plutôt que vous pourrez sortir d'ici, sera le meilleur.

SCENE IX.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE,
SGANARELLE.

D. JUAN à Charlotte & à Mathurine.

Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici ;
mais je vous prie de vous souvenir de la
para-

parole que je vous ai donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir.

S C E N E X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème, & éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, & moi. . .

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, & . .

D. JUAN.

Allons vite, c'est trop d'honneur que je vous fais; & bienheureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGANARELLE. *seul.*

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel! Puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grace de n'être point pris pour un autre.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DOM JUAN en habit de campagne,

SGANARELLE en médecin.

SGANARELLE.

MA foi, Monsieur, avouez que j'ai eu raison, & que nous voilà l'un & l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, & ceci nous cache mieux que tout ce que vous vouliez faire,

D. JUAN.

Il est vray que te voilà bien ; & je ne sçais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui ? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, & il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais sçavez-vous, Monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, & que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme ?

D. JUAN.

Comment donc ?

SGANARELLE.

Cinq ou six paysans ou paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien.

SGANARELLE.

Moi ? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit, j'ai raisonné sur le mal, & leur ai fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

D. JUAN.

Et quels remèdes encore leur-as-tu ordonnés ?

S G A N A R E L L E.

Ma foi, Monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper ; j'ai fait mes ordonnances à l'avanture, & ce seroit une chose plaisante, si les malades guérissent, & qu'on m'en vint remercier.

D. JUAN.

Et pourquoi non ? Par quelle raison. n'aurois-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, & tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès ; & tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, & voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

S G A N A R E L L E.

Comment, Monsieur ? Vous êtes aussi impie en Médecine ?

D. JUAN.

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

S G A N A R E L L E.

Quoi ! Vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique ?

D. JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croye ?

S G A N A R E L L E.

Vous avez l'ame bien mécréante. Cependant, vous voyez depuis un tems, que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits, & il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel ?

S G A N A R E L L E.

Il y avoit un homme qui, depuis six jours, étoit à l'agonie, on ne sçavoit plus que lui ordonner, & tous les remèdes ne faisoient rien; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

D. J U A N.

Il réchapa, n'est-ce pas?

S G A N A R E L L E.

Non, il mourut.

D. J U A N.

L'effet est admirable.

S G A N A R E L L E.

Comment? Il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, & cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

D. J U A N.

Tu as raison.

S G A N A R E L L E.

Mais laissons-là la Médecine où vous ne croyez point, & parlons des autres choses; car cet habit me donne de l'esprit, & je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous sçavez bien que vous me permettez les disputes, & que vous ne me défendez que les remontrances.

D. J U A N.

Hé bien?

S G A N A R E L L E.

Je veux sçavoir vos pensées à fonds, & vous connoître un peu mieux que je ne fais. Ca, quand voulez-vous mettre fin à vos débauches, & mériter la vie d'un honnête homme?

D. JUAN lève la main pour lui donner un soufflet.

Ah, maître sot! Vous allez d'abord aux remontrances.

S G A N A R E L L E en se reculant.

Morbleu, je suis bien sot en effet de vouloir m'amuser à raisonner avec vous; faites tout ce que vous

vous voudrez, il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, & que...

D. J U A N.

Tai-toi. Songeons à notre affaire. Ne serions-nous point égarés? Appelle cet homme que voilà là bas, pour lui demander le chemin.

S C E N E II.

DOM JUAN, SGANARELLE,
FRANCISQUE.

SGANARELLE.

Voilà ho, l'homme Ho, mon compere. Ho, l'ami. Un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

FRANCISQUE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, & détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, & que, depuis quelque tems, il y a des voleurs ici autour.

D. J U A N.

Je te suis bien obligé, mon ami, & je te rends grâces de tout mon cœur de ton bon avis.

S C E N E III.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH! Monsieur, quel bruit, quel cliquetis!

D. JUAN *regardant dans la forêt.*

Que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres! La partie est trop inégale, & je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

[Il met l'épée à la main, & court au lieu du combat.]

SCE-

232 LE FESTIN DE PIERRE;

S C E N E . I V .

S G A N A R E L L E . *seul.*

M On maître est un vray enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas ; mais, ma foi, le secours a servi, & les deux ont fait fuir les trois.

S C E N E . V .

D O M J U A N , D O M C A R L O S , S G A N A R E L L E *au fond du Théâtre.*

D. C A R L O S *remettant son épée.*

O N voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, Monsieur ; que je vous rende grâces d'une action si généreuse, & que. . .

D. J U A N :

Je n'ai rien fait, Monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, & l'action de ces coquins étoit si lâche, que ç'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains ?

D. C A R L O S .

Je m'étois, par hazard, égaré d'un frere, & de sous ceux de notre suite ; &, comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs qui d'abord ont tué mon cheval, & qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

D. J U A N :

Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville ?

D. C A R L O S .

Qui, mais sans y vouloir entrer ; & nous nous voyons obligés, mon frere & moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui

ré-

réduisent les Gentilshommes à se sacrifier eux & leur famille à la sévérité de leur honneur, puisqu'enfin le plus doux succès en est toujours funeste, & que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le Royaume; & c'est en quoi je trouve la condition d'un Gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence & toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les loix de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, & de voir sa vie, son repos & ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire, qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

D. JUAN.

On a cet avantage qu'on fait courir le même risque, & passer aussi mal le tems à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gayeté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscretion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

D. CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret; &, lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, & à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger, est une sœur séduite & enlevée d'un couvent, & que l'auteur de cette offense est un Dom Juan Tenorio, fils de Dom Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, & nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il sortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, & qu'il avoit pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, & nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

D. JUAN.

Le connoissez vous, Monsieur, ce Dom Juan dont vous parlez?

D. CARLOS.

D. CARLOS.

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu, & je l'ai seulement oui dépeindre à mon frere; mais la renommée n'en dit pas force bien, & c'est un homme dont la vie...

D. JUAN.

Arrêtez, Monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, & ce seroit à moi une espèce de lâcheté, que d'en oûr dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, Monsieur, je n'en dirai rien du tout. C'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoîsez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, & ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre vengeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux servir & vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de Dom Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, & je m'engage à vous faire faire raison par lui.

D. CARLOS.

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

D. JUAN.

Toute celle que votre honneur peut souhaiter; &, sans vous donner la peine de chercher Dom Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet espoir est bien doux, Monsieur, à des cœurs offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur, que vous fussiez de la partie.

D. JUAN.

D. JUAN.

Je suis si attaché à Dom Juan, qu'il ne sçanroit se battre que je ne me batte aussi; mais enfin, j'en réponds comme de moi-même, & vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse, & vous donne satisfaction.

D. CARLOS.

Que ma destinée est cruelle! Faut-il que je vous doive la vie, & que Dom Juan soit de vos amis!

SCENE VI.

DOM ALONSE, DOM CARLOS,
DOM JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE *parlant à ceux de sa suite,
sans voir Dom Carlos ni Dom Juan.*

FAITES boire là mes chevaux, & qu'on les amène après

[*les appercevant tous deux.*]

nous, je veux un peu marcher à pied. O Ciel! Que vois-je ici? Quoi, mon frere, vous voilà avec notre ennemi mortel?

D. CARLOS.

Notre ennemi mortel?

D. JUAN *mettant la main sur la garde de son épée.*
Oui, je suis Dom Juan, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

D. ALONSE *mettant l'épée à la main.*
Ah! Traître, il faut que tu périsses, &c. . .

[*Sganarelle court se cacher.*]

D. CARLOS.

Ah! Mon frere, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie; & sans le secours de son bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

D. A.

D. A L O N S E.

Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance ? Tous les services que nous rend une main ennemie, ne sont d'aucun mérite pour engager notre ame ; &, s'il faut mesurer, l'obligation à l'injure, votre reconnoissance, mon frere, est ici ridicule ; &, comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

D. C A R L O S.

Je sçais la différence, mon frere, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure ; mais souffriez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur le champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, & lui laisse la liberté de jouir durant quelques jours du fruit de son bienfait.

D. A L O N S E.

Non, non, c'est hazarder notre vengeance que de la reculer, & l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures ; &, si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

D. C A R L O S.

De grace, mon frere.

D. A L O N S E.

Tous ces discours sont superflus ; il faut qu'il meure.

D. C A R L O S.

Arrêtez-vous, vous dis-je, mon frere. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours ; & je jure le Ciel que je le défendrai ici contre
qui

qui que ce soit, & je sçaurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; &, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. A L O N S E.

Quoi! Vous prenez le parti de notre ennemi contre moi, &, loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentimens pleins de douceur?

D. C A R L O S.

Mon frere, montrons de la modération dans une action légitime, & ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, & qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, & non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frere, demeurer redevable à mon ennemi, & je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte, avant toutes choses. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, & cette occasion de l'avoir pû prendre, la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

D. A L O N S E.

O l'étrange foiblesse, & l'aveuglement effroyable, d'hazarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique!

D. C A R L O S.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je sçaurai bien la réparer, & je me charge de tout le soin de notre honneur; je sçais à quoi il nous oblige, & cette suspension d'un jour que ma reconnaissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, & vous devez par là juger du reste, croi-

que

238 LE FESTIN DE PIERRE,

que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, & que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentimens, & je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connoissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, & je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire; il en est de violens & de sanglans; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par Dom Juan. Songez à me la faire, je vous prie, & vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, & vous tiendrai ce que j'ai promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Hola, hé, Sganarelle.

SGANARELLE *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Plait-il?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, & que c'est prendre médecine que de le porter.

D. JUAN.

D. JUAN.

Peste soit l'insolent ! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sçais-tu bien qui est celui a qui j'ai sauvé la vie ?

SGANARELLE.

Moi ? Non.

D. JUAN.

C'est un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

D. JUAN.

Il est assez honnête homme, il en a bien usé, & j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE.

Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

D. JUAN.

Oui ; mais ma passion est usée pour Done Elvire, & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sçais, & je ne sçaurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles ; & c'est à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres ?

SGANARELLE.

Vous ne le sçavez pas ?

D. JUAN.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Bon, c'est le tombeau que le Commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.

D. JUAN.

Ah ! Tu as raison. Je ne sçavois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des nouvelles de cet ouvrage, aussi bien

240 LE FESTIN DE PIERRE,

bien que de la statuë du Commandeur, & j'ai envie de l'aller voir.

S G A N A R E L L E.

Monsieur, n'allez point là.

D. J U A N.

Pourquoi?

S G A N A R E L L E.

Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. J U A N.

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

[*Le tombeau s'ouvre, & l'on voit la statuë du Commandeur.*]

S G A N A R E L L E.

Ah! Que cela est beau! Les belles statuës! Le beau marbre! Les beaux piliers! Ah! Que cela est beau! Qu'en dites-vous, Monsieur?

D. J U A N.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; & ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si magnifique, pour quand il n'en a plus que faire.

S G A N A R E L L E.

Voici la statuë du Commandeur.

D. J U A N.

Parbleu, le voilà bon avec son habit d'Empereur Romain.

S G A N A R E L L E.

Ma foi, Monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feroient peur si j'étois tout seul, & je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir,

D. JUAN.

D. JUAN.

Il auroit tort ; & ce seroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE.

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

D. JUAN.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous ? Ce seroit être fou que d'aller parler à une statuë.

D. JUAN.

Fai ce que je te dis.

SGANARELLE.

[à part.]

Quelle bizarrerie ! Seigneur Commandeur... Je ris de ma sottise ; mais c'est mon maître qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon maître Don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui.

[La statuë baisse la tête.]

Ah !

D. JUAN.

Qu'est-ce ? Qu'as-tu ? Di donc. Veux-tu parler ?

SGANARELLE *baissant la tête comme la statuë.*
La statuë...

D. JUAN.

Hé bien, que veux-tu dire, traître ?

SGANARELLE.

Je vous dis que la statuë...

D. JUAN.

Hé bien, la statuë ? Je t'affomme, si tu ne parles.

SGANARELLE.

La statuë m'a fait signe.

Tom II.

L

D. JUAN.

D. JUAN.

La peste le coquin !

S G A N A R E L L E.

Elle m'a fait signe, vous dis-je, il n'est rien de plus viay. Allez-vous en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

D. JUAN.

Vien, maraud, vien. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, pren garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir souper avec moi ? *[La statue baisse encore la tête.]*

S G A N A R E L L E.

Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Hé bien, Monsieur ?

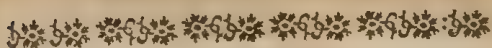
D. JUAN.

Allons, sortons d'ici.

S G A N A R E L L E *seul.*

Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

D. JUAN à Sganarelle.

QUOI qu'il en soit, laissons cela. C'est une bagatelle, & nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vûe.

SGANARELLE.

Hé, Monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vû des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête, & je ne doute point que le Ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de...

D. JUAN.

Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottises moralités, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeller quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement, c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choses avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me fasse souper le plutôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

S C E N E II.

*DOM JUAN, SGANARELLE, LA
VIOLETTE, RAGOTIN.*

L A V I O L E T T E.

Monsieur, voilà votre marchand, Monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

S G A N A R E L L E.

Bon. Voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, & que ne lui disois-tu que Monsieur n'y est pas?

L A V I O L E T T E.

Il y trois quarts d'heure que je lui dis; mais il ne veut pas le croire, & s'est assis là-dedans pour attendre.

S G A N A R E L L E.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. J U A N.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique, que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, & j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double.

S C E N E III.

DOM JUAN, Mr. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. J U A N.

AH! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, & que je veux de
mil

mal à mes gens, de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fit parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, & vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

D. JUAN *parlant à la Violette, & à Ragotin.*
Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser Monsieur Dimanche dans une antichambre, & je vous ferai connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

D. JUAN *à Mr. Dimanche.*

Comment? Vous dire que je n'y suis pas, à Monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu....

D. JUAN.

Allons vite, un siège pour Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous soyez assis comme moi.

M. DIMANCHE.

Cela n'est point nécessaire.

D. JUAN.

Otez ce pliant, & apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, &...

D. JUAN.

Non, non, je sçais ce que je vous dois; & je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

246 LE FESTIN DE PIERRE,

M. DIMANCHE.

Monsieur...

D. JUAN.

Allons, afféyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, Monsieur, & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu, Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Où, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu....

D. JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien....

D. JUAN.

Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse?

M. DIMANCHE.

Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

D. JUAN.

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante, Monsieur. Je venois...

D. JUAN.

D. JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

D. JUAN.

Et le petit Colin fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, Monsieur. Je...

D. JUAN.

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, & mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monsieur, & nous ne sçaurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille ; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE.

Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

D. JUAN *lui tendant la main.*

Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je suis à vous de tout mon cœur.

L. A. 4.

M. D. 5.

248 LE FÊTEIN. DE PIERRE,

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

D. JUAN.

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace assurément ; mais, Monsieur...

D. JUAN.

Oh ça, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

D. JUAN *se levant.*

Allons, vite un flambeau, pour conduire Monsieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIMANCHE *se levant aussi.*

Monsieur, il n'est pas nécessaire, & je m'en irai bien tout seul. Mais...

[*Sganarelle ôte les sièges promptement.*]

D. JUAN.

Comment ? Je veux qu'on vous escorte, & je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, & de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur...

D. JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

D. JUAN.

250 LE FESTIN DE PIERRE,

SGANARELLE.

Fi, ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment? Je...

SGANARELLE.

Ne sçais-je pas bien que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Oui. Mais...

SGANARELLE.

Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent...

SGANARELLE, *prenant Monsieur Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous?

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE *le tirant.*

Hé.

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE *le poussant vers la porte.*
Bagatelles.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le poussant encore.*

Fi.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE *le poussant tout à fait hors du Théâtre.*

Fi, vous dis-je.

SCENE V.

DOM JUAN, LA VIOLETTE,
SGANARELLE.

Monsieur, LA VIOLETTE à Dom Juan.
voilà monsieur votre pere.

D. JUAN.

D. JUAN.

Ah! Me voici bien. Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

SCENE VI.

DOM LOUIS, DOM JUAN,
SGANARELLE.

D. LOUIS.

J'E vois bien que je vous embarrasse, & que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vray, nous nous incommodons étrangement l'un & l'autre, & si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportemens. Hélas! Que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, & que nous venons l'importuner par nos souhaits aveugles, & nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ai demandé sans ralâche avec des transports incroyables; & ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin & le suplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joye & la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais visage, cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du Souverain, & qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services, & le crédit de mes amis? Ah! Quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Etes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité, & qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom & les armes, & que ce nous soit

une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infames? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler, & cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendans. Ainsi vous descendez en vain des ayeux dont vous êtes né, ils vous désavouent pour leur sang, & tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre deshonneur, & leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin, qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, & que je serois plus d'état du fils d'un crocheteur, qui seroit honnête homme, que du fils d'un Monarque, qui vivroit comme vous.

D. J U A N.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

D. L O U I S.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, & je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame; mais sçache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je sçaurai, plutôt que tu ne penses, mettre une borne à tes déréglemens, prévenir sur toi le courroux du Ciel, & laver, par ta punition, la honte de l'avois fait naître.

SCENE VII.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN *adressant encore la parole à son pere, quoiqu'il soit sorti.*

HE, mourez le plutôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, & j'enrage de voir des peres qui vivent autant que leurs fils.

[*Il se met dans un fauteuil.*]

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, vous avez tort.

D. JUAN *se levant.*

J'ai tort?

SGANARELLE *tremblant.*

Monsieur. . . .

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, Monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? Un pere venir faire des remontrances à son fils, & lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, & cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui sçavez comme il faut vivre? J'admire votre patience; & si j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener.

[*bas à part.*]

O complaisance maudite, à quoi me réduis-tu?

D. JUAN.

Me fera-t-on souper bientôt?

SCENE VIII.

DOM JUAN, SGANARELLE,
RAGOTIN.

RAGOTIN.

M Onieur, voici une Dame voilée qui vient
vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce être ?

SGANARELLE.

Il faut voir.

SCENE IX.

DONE ELVIRE voilée, DOM JUAN,
SGANARELLE.

D. ELVIRE.

NE soyez point surpris, Dom Juan, de me voir
à cette heure & dans cet équipage. C'est un
motif pressant qui m'oblige à cette visite, & ce
que j'ai à vous dire ne veut point du tout de re-
tardement. Je ne viens point ici pleine de ce
courroux que j'ai tantôt fait éclater, & vous me
voyez bien changée de ce que j'étois ce matin.
Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisoit des
vœux contre vous, & dont l'ame irritée ne jet-
toit que menaces, & ne respiroit que vangean-
ce. Le Ciel a banni de mon ame toutes ces in-
dignes ardeurs que je sentoís pour vous, tous
ces transports tumultueux d'un attachement cri-
minel, tous ces honteux emportemens d'un a-
mour terrestre & grossier; & il n'a laissé, dans
mon cœur pour vous, qu'une âme épuisée de
tout le commerce des sens, une tendresse toute
sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit
point pour soi, & ne se met en peine que de
votre intérêt.

D. JUAN.

D. JUAN *bas à Sganarelle.*

Tu pleures, je pense ?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

D. ELVIRE.

C'est ce parfait & pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, & tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je sçais tous les dérèglemens de votre vie; & ce même Ciel qui m'a touché le cœur, & fait jetter les yeux sur les égaremens de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, & de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir; & que, peut-être, vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenuë, grâces au Ciel, de toutes mes folles pensées, ma retraite est résoluë; & je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, & mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devint un exemple funeste de la justice du Ciel; & ce me sera une joye incroyable, si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête, l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, Dom Juan, accordez-moi pour dernière faveur cette douce consolation, ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; & si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, & m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGA-

256 LE FESTIN DE PIERRE.

SGANARELLE à part.

Pauvre femme!

D. ELVIRE.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous, j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; & toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, & de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Dom Juan, je vous le demande avec larmes; & si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE à part, regardant Dom Juan.
Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais après ce discours; & voilà tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, Dom Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de tems en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, & songez seulement à profiter de mon avis.

SCENE X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de

Pagrées

l'agrément dans cette nouveauté bizarre, & que son habit négligé, son air languissant, & ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

S G A N A R E L L E.

C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

D. J U A N.

Vite à souper.

S G A N A R E L L E.

Fort bien.

S C E N E X I.

DOM JUAN, SGANARELLE, LA
VIOLETTE, RAGOTIN.

D. J U A N *se mettant à table.*

S Ganarelle, il faut songer à s'amender pour-
tant.

S G A N A R E L L E.

Oui-dà.

D. J U A N.

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, & puis nous songerons à nous.

S G A N A R E L L E.

Oh!

D. J U A N.

Qu'en-dis-tu?

S G A N A R E L L E.

Rien. Voilà le soupé.

[*Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, & le met dans sa bouche.*]

D. J U A N.

Il me semble que tu as la joue enflée, qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là?

SGA-

258 LE FESTIN DE PIERRE,

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montre un peu. Parbleu, c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cet abcès le pourroit étouffer. Attends, voyez comme il étoit mâr. Ah! Coquin-que vous êtes...

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, je voulois voir si votre cuisinier n'avoit point mis trop de sel, ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toi là, & mange. J'ai affaire de toi, quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE *se mettant à table.*

Je le crois bien, Monsieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde.

[à Ragotin qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte, dès que Sganarelle tourne la tête.]

Mon assiette, mon assiette. Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu, petit compere, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes. Et vous, petit la Violette, que vous sçavez présenter à boire à propos!

[Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.]

D. JUAN.

Qui peut frapper de cette sorte?

SGANARELLE.

Qui, diable, nous vient troubler dans notre repas?

D. JUAN.

Je veux souper en repos au moins, & qu'on ne laisse entrer personne.

SGA-

SGANARELLE.

Laissez-moi, je m'y en vais moi-même.

D. JUAN *voyant revenir Sganarelle effrayé.*
Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

SGANARELLE.

[baissant la tête comme la statue.]

Le... qui est-là.

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me scau-
roit ébranler.

SGANARELLE.

Ah! Pauvre Sganarelle! Où te cacheras-tu?

~~~~~

## SCENE XII.

D. JUAN, LA STATUE du Commandeur,  
SGANARELLE, LAVIOLETT  
TE, RAGOTIN.D. JUAN *à ses gens.*  
Une chaise & un couvert. Vite donc.*[Dom Juan & la statue se mettent à table.]**[à Sganarelle.]*

Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai plus faim.

D. JUAN.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du  
Commandeur. Je te la porte, Sganarelle. Qu'on-  
lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai pas soif.

D. JUAN.

Bois, & chante ta chanson, pour régaler le  
Commandeur.

SGA-

260 LE FESTIN DE PIERRE,

S G A N A R E L L E.

Je suis enrhûmé, Monsieur.

D. J U A N.

[à ses gens.]

Il n'importe. Allons. Vous autres, venez, accompagnez sa voix.

L A S T A T U E.

Dom Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage?

D. J U A N.

Oui. J'irai accompagné du seul Sganarelle.

S G A N A R E L L E.

Je vous rends grâces, il est demain jeûne pour moi.

D. J U A N à Sganarelle.

Prends ce flambeau.

L A S T A T U E.

On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le Ciel.

*Fin du quatrième Acte.*



ACTE



## ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

*DOM LOUIS, DOM JUAN,  
SGANARELLE.*

*D. LOUIS.*

**Q**UOI! Mon fils, seroit-il possible que la bonté du Ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites, est-il bien vrai? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, & puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

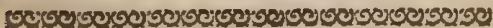
*D. JUAN.*

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne suis plus le même d'hier au soir; & le Ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & dessillé mes yeux; & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, & les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, & m'étonne comme le Ciel les a pu souffrir si long tems, & n'a pas vingt fois, sur ma tête, laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les graces que la bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes; & je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, & m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler; & je vous prie, Monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, & de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide, & sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

*D. LOUIS.*

D. L O U I S.

Ah! Mon fils, que la tendresse d'un pere est aisément rappelée, & que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, & tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avouë; je jette des larmes de joye, tous mes vœux sont satisfaits, & je n'ai plus rien désormais à demander au Ciel. Embrassez-moi, mon fils; & persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mere, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, & rendre grâces au Ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.



## S C E N E II.

D O M J U A N, S G A N A R E L L E.

S G A N A R E L L E.

AH! Monsieur, que j'ai de joye de vous voir converti? Il y a long-tems que j'attendois cela; & voilà, grâce au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

D. J U A N.

La peste, le benêt!

S G A N A R E L L E.

Comment, le benêt?

D. J U A N.

Quoi! Tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur?

S G A N A R E L L E.

Quoi! Ce n'est pas..... Vous ne..... Votre.....  
[à part.]

O quel homme! Quel homme! Quel homme!

D. J U A N.

D. J U A N.

Non, non, je ne suis point changé, & mes sentimens sont toujours les mêmes.

S G A N A R E L L E.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statuë mouvante & parlante ?

D. J U A N.

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon ame ; & , si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, & me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un pere dont j'ai besoin, & me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, & je suis bien aise d'avoir un témoin des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

S G A N A R E L L E.

Quoy ! Toujours libertin & débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien ?

D. J U A N.

Et pourquoy non ? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, & qui se servent du même masque pour abuser le monde.

S G A N A R E L L E *à part.*

Ah ! Quel homme ! Quel homme !

D. J U A N.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'hypocrisie est un vice à la mode, & tous les vices à la mode passent pour vertus. La profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée ; & , quoi qu'on la découvre, on n'ose rien dire  
con-

contr'elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, & jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras; & ceux que l'on sçait même agir de bonne foi là-dessus, & que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont le plus souvent les duppes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuient aveuglément les finges de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse, qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, & sous un dehors respecté, ont la permission d'être les plus méchans hommes du monde? On a beau sçavoir leurs intrigues, & les connoître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens; & quelque baïssement de tête, un soupir mortifié, & deux roulemens d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitteray point mes douces habitudes, mais j'aurai soin de me cacher, & me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute ma cabale, & je serai défendu par elle envers & contre tous. Enfin c'est-là le vray moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, & n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, & garderai, tout doucement, une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur de la vertu opprimée; & sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété,



piété, & sçaurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connoissance de cause, crieront contr'eux, qui les accableront d'injures, & les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes, & qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

## SGANARELLE.

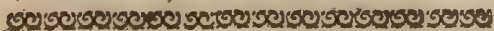
O Ciel ! Qu'entends-je ici ? Il ne vous manquoit plus que d'être Hypocrite pour vous achever de tout point, & voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte, & je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi, si vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, & qu'en vallet fidèle, je vous dise ce que je dois. Sçachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise ; & , comme dit fort bien cet Auteur que je ne connois pas, l'homme est en ce monde, ainsi que l'oiseau sur la branche, la branche est attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes, les bons préceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles se trouvent à la cour, à la cour sont les courtisans, les courtisans suivent la mode, la mode vient de la fantaisie, la fantaisie est une faculté de l'ame, l'ame est ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort... &... songez à ce que vous deviendrez.

D. JUAN.

O le beau raisonnement !

## SGANARELLE.

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.



## S C E N E III.

DOM CARLOS, DOM JUAN, SGA-  
NARELLE.

D. CARLOS.

Dom Juan, je vous trouve à propos, & suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous pour vous demander vos résolutions. Vous sçavez que ce soin me regarde, & que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; & il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voye, & pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

D. JUAN *d'un ton Hypocrite.*

Hélas! Je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le Ciel s'y oppose directement, il a inspiré à mon ame le dessein de changer de vie, & je n'ai point d'autres pensées maintenant, que de quitter entièrement tous les attachemens du monde, de me dépouiller au plutôt de toutes sortes de vanités, & de corriger désormais, par une austère conduite, tous les déreglemens criminels, où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

D. CARLOS.

Ce dessein, Dom Juan, ne choque point ce que je dis; & la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le Ciel vous inspire.

D. JUAN.

Hélas! Point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris; elle a résolu sa retraite, & nous avons été touchés tous deux en même tems.

D. CAR.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle & de notre famille; & notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous assure que cela ne se peut. J'en avois pour moi toutes les envies du monde, & je ne me suis même encore aujourd'hui conseillé au Ciel pour cela; mais, lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à votre sœur, & qu'avec elle assurément je ne ferois point mon salut.

D. GARLOS.

Croyez-vous, Dom Juan, nous éblouir par ces belles excuses.

D. JUAN.

J'obéis à la voix du Ciel.

D. CARLOS.

Quoi? Vous voulez que je me paye d'un semblable discours?

D. JUAN.

C'est le Ciel qui le veut ainsi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite?

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la sorte.

D. CARLOS.

Nous souffrirons cette tache en notre famille?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

D. CARLOS.

Hé quoi! Toujours le Ciel?

D. JUAN.

Le Ciel le souhaite comme cela.

M 2

D. CAR-

D. CARLOS.

Il suffit, Dom Juan, je vous entends Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, & le lieu ne le souffre pas; mais, avant qu'il soit peu, je sçaurai vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous sçavez que je ne manque point de cœur, & que je sçais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout-à-l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre, le Ciel m'en défend la pensée; &, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vrai, nous verrons.



## S C E N E I V.

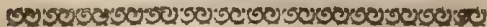
DOM JUAN, SGANARELLE,

SGANARELLE.

MONSIEUR, quel diable de stile prenez-vous là? Ceci est bien pis que le reste, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérois toujours de votre salut; mais c'est maintenant que j'en désespère, & je erois que le Ciel, qui vous a souffert jusqu'ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses; &, si toutes les fois que les hommes...



## S C E N E V.

D. JUAN, SGANARELLE, UN  
SPECTRE en femme voilée.SGANARELLE *appercevant le spectre.*

AH! Monsieur; c'est le Ciel qui vous parle, & c'est un avis qu'il vous donne.

111.2

D. JUAN.

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE.

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel; &, s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monsieur?

D. JUAN.

Qui ose tenir ces paroles? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, c'est un spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

[*Le spectre change de figure, & représente le Temps avec sa faux à la main.*]

SGANARELLE.

O Ciel! Voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure?

D. JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; & je veux éprouver, avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit.

[*Le spectre s'envole dans le tems que Dom Juan le veut frapper.*]

SGANARELLE.

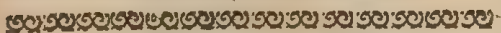
Ah! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, & jetez-vous vite dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, sui-moi.

M.

SCÈ.



## S C E N E VI.

LA STATUE du Commandeur, D. JUAN,  
SGANARELLE.

LA STATUE.

Arrêtez, Dom Juan. Vous m'avez hier donné  
parole de venir manger avec moi.

D. JUAN.

Où faut-il aller ?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

D. JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne  
une mort funeste ; & les grâces du Ciel que l'on  
renvoie, ouvrent un chemin à la foudre.

D. JUAN.

O Ciel ! Que sens-je ? Un feu invisible me brûle  
je n'en puis plus, & tout mon corps devient un  
brasier ardent. Ah !

[Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands  
éclairs sur Dom Juan. La terre s'ouvre & l'a-  
byme ; & il sort de grands feux de l'endroit où  
il est tombé.]



## SCENE DERNIERE.

SGANARELLE seul.

Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel  
offensé, loix violées, filles séduites, famil-  
les déshonorées, parens outragés, femmes mi-  
ses à mal, maris poussés à bout, tout le mon-  
de est content. Il n'y a que moi seul de mal-  
heureux, qui, après tant d'années de service,  
n'ai point d'autre récompense que de voir à mes  
yeux l'impiété de mon maître punie par le plus  
épouvantable châtimement du monde.

F I N.

L'A.

L'AMOUR  
MEDECIN,  
*COMÉDIE-BALLET.*





## A U L E C T E U R.

**C**E n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le Roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandés; & lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris, & représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vray. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sçait bien que les Comédies ne sont faites que pour être jouées; & je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du Théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'Ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable; & les airs, & les symphonies de l'incomparable Monsieur Lully, mêlés à la beauté des voix, & à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des graces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

### ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMEDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALLET.

### ACTEURS DE LA COMEDIE.

SGANARELLE, pere de Lucinde.

LUCINDE, fille de Sganarelle.

CLITANDRE, amant de Lucinde.

AMINTE, voisine de Sganarelle.

LUCRESE, nièce de Sganarelle.

LISETTE, suivante de Lucinde.

M. GUILLAUME, marchand de tapissieries.

M. JOSSE, orfèvre.

M. TOME'S,

M. DES FONANDRE'S,

M. MACROTON,

M. BAHIS,

M. FILLERIN,

UN NOTAIRE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

} Médecins.  
}

### ACTEURS DU BALLET.

#### PREMIERE ENTRE'E.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant.

QUATRE MEDECINS, dansans.

#### DEUXIEME ENTRE'E.

UN OPERATEUR, chantant.

TRIVELINS ET SCARAMOUCHES,  
dansans, de la suite de l'Operateur.

#### TROISIEME ENTRE'E.

LA COMEDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALLET.

JEUX, RIS, PLAISIRS, dansans.

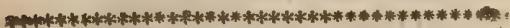
*La scène est à Paris.*

M 2

L'A



L' A M O U R  
M E D E C I N,  
C O M E D I E - B A L L E T.



P R O L O G U E.  
L A C O M E D I E, L A M U S I Q U E,  
L E B A L L E T.

Q U I T T O N S, q u i t t o n s n o t r e v a i n e q u e r e l l e,  
N e n o u s d i s p u t o n s p o i n t n o s t a l e n s t o u r à t o u r;  
E t, d' u n e g l o i r e p l u s b e l l e,  
P i q u o n s - n o u s e n c e j o u r.

U n i s s o n s - n o u s, t o u s t r o i s, d' u n e a r d e u r s a n s  
s e c o n d e,  
P o u r d o n n e r d u p l a i s i r a u p l u s g r a n d R o i d u  
m o n d e.

T O U S T R O I S E N S E M B L E.  
U n i s s o n s - n o u s, t o u s t r o i s, d' u n e a r d e u r s a n s  
s e c o n d e,  
P o u r d o n n e r d u p l a i s i r a u p l u s g r a n d R o i d u  
m o n d e.

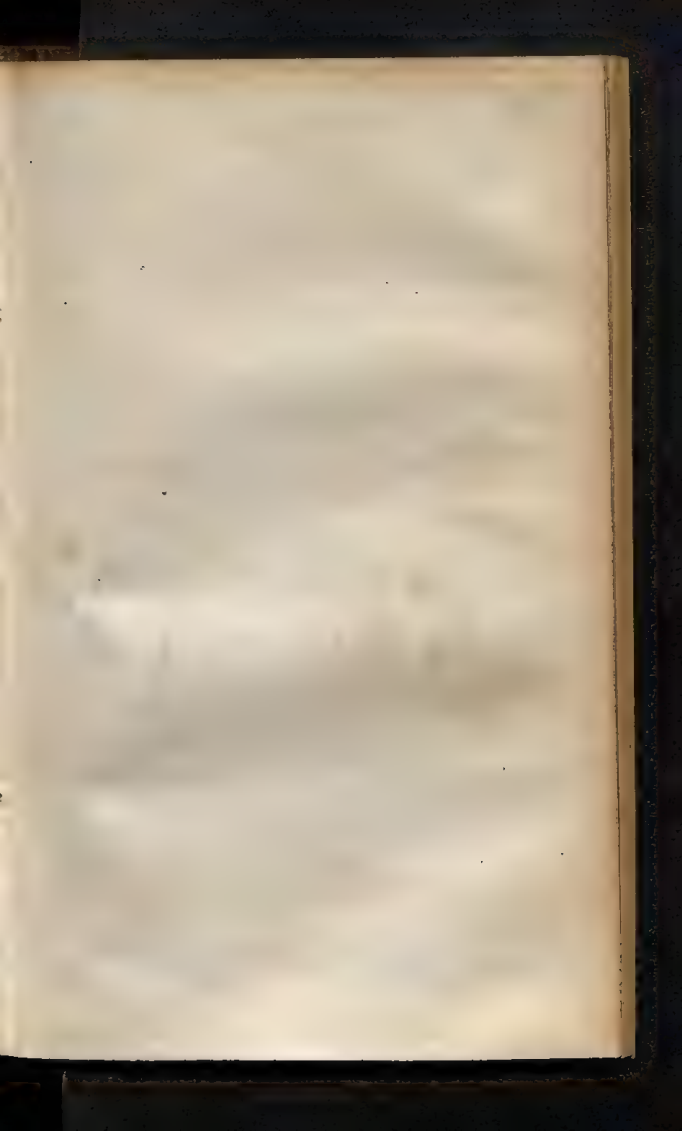
L A M U S I Q U E.  
D e s e s t r a v a u x, p l u s g r a n d s q u' o n n e p e u t c r o i r e,  
I l s e v i e n t q u e l q u e f o i s d é t a s s e r p a r m i n o u s.

L E B A L L E T.  
E s t - i l d e p l u s g r a n d e g l o i r e!  
E s t - i l d e b o n h e u r p l u s d o u x!

T O U S T R O I S E N S E M B L E.  
U n i s s o n s - n o u s, t o u s t r o i s, d' u n e a r d e u r s a n s  
s e c o n d e,  
P o u r d o n n e r d u p l a i s i r a u p l u s g r a n d R o i d u  
m o n d e.

*Fin du Prologue.*

L' A





L'AMOUR MEDECIN.

*J. Ponce delin. et fecit, 1739*



# L' A M O U R

M E D E C I N,

COMEDIE-BALLET.

\*\*\*\*\*

A C T E P R E M I E R.

SCENE PREMIERE.

S G A N A R E L L E, A M I N T E,

L U C R E C E, M. G U I L L A U-

M E, M. J O S S E.

S G A N A R E L L E.

**A** H! L'étrange chose que la vie, & que je puis bien dire, avec ce grand Philosophe de l'antiquité, que qui terre a, guerre a, & qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre! Je n'avois qu'une femme qui est morte.

M. G U I L L A U M E.

Et combien donc en vouliez-vous avoir?

S G A N A R E L L E.

Elle est morte, Monsieur Guillaume mon ami. Cette perte m'est très sensible, & je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa conduite, & nous avions le plus souvent dispute ensemble; mais enfin, la mort rajusté toutes choses. Elle est morte; je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'a-

M. G.

voit

voit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, & cette fille est toute ma peine. Car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable dont il n'y a pas moyen de la retirer, & dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, & j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière.

[à *Lucrece*] [à *Amince*]

[à *M. Guillaume* & à *M. Josse.*]

Vous êtes ma nièce; vous, ma voisine; & vous, mes comperes & mes amis; je vous prie de me conteiller tout ce que je dois faire.

M. J O S S E.

Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; & si j'étois que de vous, je lui acheterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. G U I L L A U M E.

Et moi, si j'étois en votre place, j'acheterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre dans la chambre pour lui réjouir l'esprit & la vûe.

A M I N T E.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façon. Je la marierois fort bien, & le plutôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque tems.

L U C R E C E.

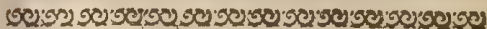
Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate & trop peu saine; & c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait; & je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGA.



## SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables assurément ; mais je les trouve un peu intéressés, & trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse, & votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, Monsieur Guillaume, & vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, & vous ne seriez pas fâchée de la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sçait, de marier ma fille avec qui que ce soit, & j'ai mes raisons pour cela ; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse, est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, Messieurs & Mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. [seul] Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.



## SCÈNE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH ! Voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire. Elle lève les yeux au Ciel.

[à Lucinde:]

Dieu vous garde. Bon jour, ma mie. Hé bien, Qu'est-ce ? Comme vous en va ? Hé quoi ? Toujours triste. & mélancolique comme cela, & tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, di, di, di tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage. Veux-tu que je te baise ? Vieu,

M 7

[à part]

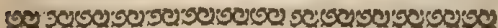
# 278. L'AMOUR MEDECIN,

[à part]

[à Lucinde]

J'enrage de la voir de cette humeur-là. Mais, di-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir, & ne puis-je sçavoir d'où vient cette grande langueur? Découvre-m'en la cause, & je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse; je t'assure ici, & te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu voyes plus brave que toi, & seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, & que tu souhaiterois quelque cabinet de la foire Saint-Laurent? Ce n'est pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque chose, & veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du claveffin? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, & souhaiterois-tu d'être mariée?

[Lucinde fait signe qu'oui.]



## S C E N E III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

HE bien, Monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous sçu la cause de sa mélancolie?

SGANARELLE.

Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire; & puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LI-

## L I S E T T E.

Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi, Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, & vous voulez affliger ainsi tout le monde ? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites ; & que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un pere, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui ? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez, & les promenades & les cadeaux ne tenteroient-ils point votre ame ? Hé ? Avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un ? Hé ? N'auriez-vous point quelque secrette inclination, avec qui vous souhaiteriez que votre pere vous mariât ? Ah ! Je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable ! Pourquoi tant de façons ? Monsieur, le mystère est découvert ; &c...

## S G A N A R E L L E.

Va, fille ingraté, je ne te veux plus parler, &c. je te laisse dans ton obstination.

## L U C I N D E.

Mon pere, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

## S G A N A R E L L E.

Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

## L I S E T T E.

Monsieur, sa tristesse...

## S G A N A R E L L E.

C'est une coquine qui me veut faire mourir.

## L U C I N D E.

Mon pere, je veux bien...

## S G A N A R E L L E.

Ce n'est pas là la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

## L I S E T T E.

Mais, Monsieur...

S G A

280 L'AMOUR MEDECIN;

SGANARELLE.

Non, je suis, contr'elle, dans une colère épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon pere...

SGANARELLE.

Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est une friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une ingrate.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE.

C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Je la déteste.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

S G A N A R E L L E.

Ne m'en parlez point.

L I S E T T E.

Un mari.

S G A N A R E L L E.

Ne m'en parlez point.

L I S E T T E.

Un mari, un mari, un mari.

~~~~~

S C E N E IV.

L U C I N D E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

ON dit bien vray, qu'il n'y a point de pires
sourds, que ceux qui ne veulent pas enten-
dre.

L U C I N D E.

Hé bien, Lisette, j'avois tort de cacher mon
déplaisir, & je n'avois qu'à parler, pour avoir
tout ce que je souhaitois de mon pere. Tu le
vois.

L I S E T T E.

Par ma foi, voilà un vilain homme; & je vous
avoué que j'aurois un plaisir extrême à lui jouer
quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame,
que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

L U C I N D E.

Hélas! De quoi m'auroit servi de te le décou-
vrir plutôt, & n'aurois-je pas autant gagné à le
tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aye
pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant,
que je ne scûsse pas à fond tous les sentimens
de mon pere, & que le refus qu'il a fait porter
à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas
étouffé dans mon ame toute sorte d'espoir.

L I S E T T E.

Quoi! C'est cet inconnu qui vous a fait deman-
der, pour qui vous...

LU

LUCINDE.

Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement ; mais enfin, je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, & sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi ; mais, dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards & ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, & la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs ; & , cependant, tu vois où la dureté de mon pere réduit toute cette tendresse.

LISETTE.

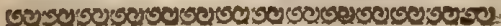
Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aye de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour, & pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un pere ? Et, s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE.

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison ; & , pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on se peut libérer un peu de la tyrannie d'un pere. Que prétend-il que vous faissiez ? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée, & croit-il que vous soyez de marbre ? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion, je prends dès-à-présent sur moi tout le soin de ses intérêts, & vous verrez que je sçais des détours. . . Mais je vois votre pere. Rentrons, & me laissez agir.



SCENE V.

SGANARELLE *seul.*

IL est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que

COMEDIE-BALLET. 283

que trop bien; & j'ai fait sagement, de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique, que cette coutume où l'on veut assujettir les peres? Rien de plus impertinent & de plus ridicule, que d'amasser du bien avec de grands travaux, & élever une fille avec beaucoup de soin & de tendresse, pour se dépouiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me moque de cet usage; & je veux garder mon bien & ma fille pour moi.

S C E N E VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *courant sur le Théâtre, & feignant de ne pas voir Sganarelle.*

AH, malheur! Ah, disgrâce! Ah, pauvre seigneur Sganarelle! Où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE *à part.*

Que dit-elle là?

LISETTE *courant toujours.*

Ah! Misérable pere, que feras-tu, quand tu sauras cette nouvelle?

SGANARELLE *à part.*

Que sera-ce?

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse!

SGANARELLE *à part.*

Je suis perdu.

LISETTE.

Ah!

SGANARELLE *courant après Lisette.*
Lisette.

LISETTE.

Quelle infortune!

SGA-

284 L'AMOUR MEDECIN,

SGANARELLE.

Lisette.

L I S E T T E.

Quel accident !

SGANARELLE.

Lisette.

L I S E T T E.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Lisette.

L I S E T T E s'arrêtant..

Ah ! Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

L I S E T T E.

Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

L I S E T T E.

Votre fille...

SGANARELLE.

Ah ! Ah !

L I S E T T E.

Monsieur, ne p'eurez donc point comme cela ,
car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Di donc vite.

L I S E T T E.

Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui
avez dites, & de la colère effroyable où elle vous
a vû contr' elle, est montée vite dans sa cham-
bre, & , pleine de désespoir, a ouvert la fenê-
tre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE.

Hé bien ?

L I S E T T E.

Alors, levant les yeux au Ciel, non, a-t-ellé
dit, il m'est impossible de vivre avec le cou-
roux

COMEDIE-BALLET. 285

roux de mon pere ; & , puisqu'il me renonce
pour sa fille , je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'est jettée ?

LISETTE.

Non , Monsieur. Elle a fermé tout doucement
la fenêtre , & s'est allée mettre sur le lit. Là ,
elle s'est prise à pleurer amèrement ; & tout
d'un coup , son visage a pâli , ses yeux se sont
tournés , le cœur lui a manqué , & elle est de-
meurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah , ma fille ! elle est morte ?

LISETTE.

Non , Monsieur. A force de la tourmenter , je
l'ai fait revenir ; mais cela lui reprend de mo-
ment en moment , & je crois qu'elle ne passera
pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne , Champagne , Champagne.

SCENE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE.

Vite , qu'on m'aille quérir des Médecins , & en
quantité. On n'en peut trop avoir dans une
pareille aventure. Ah , ma fille ! Ma pauvre fille !

SCENE VIII.

PREMIERE ENTREE.

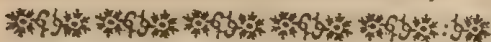
Champagne valet de Sganarelle , frappe , en
dansant , aux portes de quatre Médecins.

SCENE IX.

Les quatre Médecins dansent. & entrent avec
cérémonie chez Sganarelle.

Fin du premier Acte.

AC-



ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUE voulez-vous donc faire , Monsieur, de quatre Médecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir dans le secours de ces messieurs-là ?

SGANARELLE.

Est-ce que les Médecins font mourir ?

LISETTE.

Sans doute ; & j'ai connu un homme qui prouvoit par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire, une telle personne est morte d'une fièvre & d'une fluxion sur la poitrine, mais elle est morte de quatre Médecins, & de deux apothicaires.

SGANARELLE.

Chut. N'offensez pas ces messieurs là.

LISETTE.

Ma foi , Monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue, & il fut trois jours sans manger, & sans pouvoir remuer ni pied ni patte ; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats Médecins, car ses affaires étoient faites, & ils n'autoient pas manqué de le purger & de le saigner,

SGA-

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je ? Mais voyez quelle impertinence ! Les voici.

L I S E T T E.

Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

S C E N E II.

*Mrs. TOMES, DESFONANDRES;
MACROTON, BAHYS, SGANA-
RELLE, LISETTE.*

SGANARELLE.

HE' bien Messieurs ?

M. T O M E S.

Nous avons vû suffisamment la maladie, & sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure ?

M. T O M E S.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE.

Ah ! Je vous entends !

M. T O M E S.

Mais. . . Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des sièges.

L I S E T T E à Monsieur Tomes.

Ah ! Monsieur, vous en êtes ?

SGANARELLE à Lisette.

De quoi donc connoissez-vous Monsieur ?

L I S E T T E.

De l'avoir vû l'autre jour chez la bonne amie de Madame votre nièce.

M. TO.

M. T O M E S.

Comment se porte son cocher ?

L I S E T T E.

Fort bien. Il est mort.

M. T O M E S.

Mort ?

L I S E T T E.

Oui.

M. T O M E S.

Cela ne se peut.

L I S E T T E.

Je ne sçais pas si cela se peut ; mais je sçais bien que cela est.

M. T O M E S.

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

L I S E T T E.

Et moi, je vous dis qu'il est mort & enterré.

M. T O M E S.

Vous vous trompez.

L I S E T T E.

Je l'ai vu.

M. T O M E S.

Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un ; & il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

L I S E T T E.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira ; mais le cocher est mort.

S G A N A R E L L E.

Paix, discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, &, afin que ce soit une affaire faite, voici...

[Il leur donne de l'argent, & chacun, en le recevant, fait un geste différent.]

SCE.

S C E N E I I I.

MESSIEURS DES FONANDRES,
TOMES, MACROTON, BAHYS.

[Ils s'asséyent & touffent.]

M. DES FONANDRES.

P Aris est étrangement grand, & il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. T O M E S.

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, & qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRES.

J'ai un cheval merveilleux, & c'est un animal infatigable.

M. T O M E S.

Sçavez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été premièrement tout contre l'arsenal, de l'arsenal au bout du fauxbourg Saint Germain, du fauxbourg Saint Germain au fond du marais, du fond du marais à la porte Saint-Honoré, de la porte Saint Honoré au fauxbourg Saint Jacques, du fauxbourg Saint Jacques à la porte de Richelieu, de la porte de Richelieu ici, d'ici je dois aller encore à la place royale.

M. DES FONANDRES.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; & de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. T O M E S.

Mais à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux Médecins, Théophraste & Artémus? Car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DES FONANDRES.

Moi, je suis pour Artémus.

Tome II.

N

M. TO-

M. T O M E S.

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, & que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément; mais enfin, il a tort dans les circonstances, & il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. D E S F O N A N D R E S.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. T O M E S.

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce ne soit entre amis; & l'on nous assemble, un jour, trois de nous autres, avec un Médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêterai toute l'affaire, & ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, & la maladie pressoit; mais je n'en voulus point démordre, & la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. D E S F O N A N D R E S.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, & de leur montrer leur béjaune.

M. T O M E S.

Un homme mort, n'est qu'un homme mort, & ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des Médecins.

S C E N E I V.

*SGANARELLE, Mrs. T O M E S,
D E S F O N A N D R E S, M A -
C R O T O N, B A H T S.*

S G A N A R E L L E.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. T O.

M. T O M E S à *Monsieur des Fonandres.*

Allons, Monsieur.

M. D E S F O N A N D R E S.

Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. T O M E S.

Vous vous moquez.

M. D E S F O N A N D R E S.

Je ne parlerai pas le premier.

M. T O M E S.

Monsieur.

M. D E S F O N A N D R E S.

Monsieur.

S G A N A R E L L E.

Hé, de grace, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies, & songez que les choses pressent.

M. T O M E S.

La maladie de votre fille. . . .

M. D E S F O N A N D R E S.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble. . . .

M. M A C R O T O N.

A-près a-voir bien con-sul-té. . . .

M. B A H Y S.

Pour raisonner. . . ,

[*Ils parlent tous quatre à la fois.*]

S G A N A R E L L E,

Hé, Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grace.

M. T O M E S.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, & mon avis, à moi, est que ce-la procède d'une grande chaleur de sang; ainsi je conclus à la saigner le plutôt que vous pourrez.

M. D E S F O N A N D R E S.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

N 2

M. T O

292 L'AMOUR MEDECIN;

M. T O M E S.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. D E S F O N A N D R E S.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. T O M E S.

C'est bien à vous de faire l'habile homme ?

M. D E S F O N A N D R E S.

Oui, c'est à moi ; & je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. T O M E S.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. D E S F O N A N D R E S.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. T O M E S à Sganarelle.

Je vous ai dit mon avis.

M. D E S F O N A N D R E S à Sganarelle.

Je vous ai dit ma pensée.

M. T O M E S.

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. [*Il sort.*]

M. D E S F O N A N D R E S.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. [*Il sort.*]

S C E N E V.

SGANARELLE, Mrs. MACROTON,
BAHTS.

SGANARELLE.

A Qui croire des deux, & quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, & de
me

me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-si-eur-, dans-ces-mati-é-res-là-, il-faut-pro-cé-der-a-vec-que-cir-conf-pec-ti-on-, &-ne-ri-en-fai-re-, comme-on-dit-, à-la-volé-e-; d'au-tant-que-les-fau-tes-qu'on-y-peut-fai-re-sont-, se-lon-notre-mai-trè-Hip-po-cra-te-, d'u ne-dan-ge-reux-se-con-sé-quen-ce.

M. BAHYS bredouillant.

Il est vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant; &, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, & de rétablir ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum.* C'est pour-quoi, il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, & de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

S GANARELLÉ à part.

L'un va en tortuë, & l'autre court la poste.

M. MACROTON.

Or-, Mon-si-eur-, pour-ve-nir-au-fait-, je-trou-ve-que-vo-tre-fil-le-à-u-ne-ma-la-di-e-chro-ni-que-, &-qu'el-le-peut-pé-ri-cli-ter-, si-on-ne-lui-don-ne-du-se-cours-; d'au-tant-que-les-symp-tô-mes-qu'el-le-a-sont-in-di-ca-tifs-d'u-ne-va-peut-fu-li-gi-neu-se-&-mor-di-can-te-qui-lui-pi-co-te-les-mem-bra-nes-du-cer-veau. Or-cet-te-va-peur-, que-nous-nom-mons-en-grec-*At-mos*-, est-cau-sé-e-par-des-hu-meurs-pu-tri-des-, te-na-ces-, con-glu-ti-neu-ses-, qui-sont-con-te-nuës-dans-le-bas-ven-tre.

M. BAHYS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de tems, elles s'y sont recuites, & ont acquis cette malignité qui fuine vers la région du cerveau.

N 3

M. MA-

294 L'AMOUR MEDECIN,

M. M A C R O T O N.

Si-bien-donc-que-, pour-ti-rer-, dé-ta-cher-, ar-ra-cher-, ex-pul-ser-, é-va-cu-er-, les-di-tes-hu-meurs-, il-fau-dra-u-ne-pur-ga-ti-on-vi-gou-reu-se-. Mais-, au-pré-a-la-ble-, je-trou-ve-à-pro-pos-, &-il-n'y-a-pas-d'in-con-vé-ni-ent-, d'u-ser-de-pe-tits-re-mé-des-a-no-dins-, c'est-à-di-re-, de-pe-tits-la-ve-mens-ré-mol-li-ans-&-dé-ter-fifs-, de-ju-lets-&-de-fi-rops-ra-fraî-chif-fans- qu'on-mê-le-ra-dans-sa-pi-sa-ne.

M. B A H Y S.

Après, nous en viendrons à la purgation, & à la saignée, que nous réitérerons, s'il en est besoin.

M. M A C R O T O N.

Ce-n'est-pas-qu'a-vec-que-tout-ce-la-vo-tre-fille-ne-puif-se-mou-rir-; mais-, au-moins-, vous-au-rez-fait-quel-que-cho-se-, &-vous-au-rez-la-so-la-ti-on-qu'el-le-se-ra-mor-te-dans-les-mes.

M. B A H Y S.

Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchaper contre les règles.

M. M A C R O T O N.

Nous-vous-di-sons-sin-cé-re-ment-no-tre-pen-sée.

M. B A H Y S.

Et vous avons parlé, comme nous parlerions à notre propre frere.

S G A N A R E L L E.

[à M. Macroton, en allongeant ses mots.]

Je-vous-rends-très-hum-bles-gra-ces.

[à M. Babys, en bredouillant.]

Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

S C E N E VI.

S G A N A R E L L E *seul.*

M E voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu ! il me vient une

une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, & que je lui en fasse prendre. L'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà.

S C E N E VII.

DEUXIEME ENTRE'E.

SGANARELLE, UN OPERATEUR.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous prie de me donner une boëte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPERATEUR *chante.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan,
Peut-il jamais payer ce secret d'importance?
Mon remède guérit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans
tout un an;

La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descence,
Rougeole.

O grande puissance
De l'orviétan!

SGANARELLE.

Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais, pour- tant, voici une pièce de trente sols que vous prendrez, s'il vous plaît.

296 L'AMOUR MEDECIN,

L'OPÉRATEUR *chante.*

Admirez mes bontés, & le peu qu'on vous vend
Ce trésor me veilleux que ma main vous dispense,
Vous pouvez avec lui, braver en assurance
Tous les maux que, sur nous, l'ire du Ciel répand;

La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rongeole.

O grande puissance
De l'orviétan!

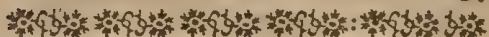
S C E N E VIII.

*Plusieurs trivelins, & plusieurs Scaramouches,
valets de l'Opérateur, se réjouissent en dansant.*

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MESSIEURS FILLERIN, TOMES,
DES FONANDRES.

M. FILLERIN.

N' Avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence pour des gens de votre âge, & de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde, & n'est-ce pas assez que les sçavans voyent les contrariétés & les dissensions qui sont entre nos auteurs, & nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats & nos querelles, la forfanterie de notre art? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, & il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange manière; & que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts, sont morts, & j'ai de quoi me passer des vivans; mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la Médecine. Puisque le Ciel nous fait la grace que, depuis tant de siècles on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, & profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous sçavez, qui tâchons à nous prevaloir de la foiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, &

N. 5. *Enfin cha-*

chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent, & c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchymistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; & les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité & de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; & nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, & sçavons prendre nos avantages, de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, & soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, & rejeter sur la nature toutes les bévûes de notre art. N'allons point, d.s-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, & de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.

• M. T O M E S.

Vous avez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang, dont par fois on n'est pas le maître.

M. F I L E R I N.

Allons donc, Messieurs, mettez bas toute rancune, & faisons ici votre accommodement.

M. D E S F O N A N D R E S.

J'y consens. Qu'il me passe mon émérique pour la malade dont il s'agit, & je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il fera question,

M. F I L-

M. FILLERIN.

On ne peut pas mieux dire ; & voilà se mettre à la raison.

M. DES FONANDRES.

Cela est fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

S C È N E II.

M. T O M E S, M. DES FONANDRES,
L I S E T T E.

L I S E T T E.

Q Uoi, Messieurs, vous voilà, & vous ne songez pas à reparer le tort qu'on vient de faire à la Médecine ?

M. T O M E S.

Comment ? Qu'est-ce ?

L I S E T T E.

Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier ; &, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. T O M E S.

Ecoutez, vous faites la railleuse, mais vous passerez par nos mains quelque jour.

L I S E T T E.

Je vous permets de me tuer, lorsque j'aurai recours à vous.

S C È N E III.

CLITANDRE en habit de Médecin, L I S E T T E.

C L I T A N D R E.

H E' bien, Lisette, que dis-tu de mon équipage ? Crois-tu qu'avec cet habit, je puisse

300 L'AMOUR MEDECIN.

duper le bon homme ? Me trouves-tu bien ainsi ?

L I S E T T E.

Le mieux du monde, & je vous attendois avec impatience. Enfin le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, & je ne puis voir deux amans soupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable, & un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, & la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord ; je me connois en gens ; & elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, & nous avons concerté ensemble une manière de stratagème, qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises, l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde ; & si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voyes, pour arriver à notre but. Attendez-moi-là seulement, je reviens vous querir.

[Clitandre se retire dans le fond du théâtre.]

S C E N E IV.

S G A N A R E L L E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

Monsieur, allégresse ! Allégresse !

S G A N A R E L L E.

Qu'est-ce ?

L I S E T T E.

Réjouissez-vous.

S G A N A R E L L E.

De quoi ?

L I S E T T E.

Réjouissez-vous, vous dis-je.

S G A N A R E L L E.

Di-moi donc ce que c'est ; & puis, je me réjouirai peut-être.

L I S E T T E.

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

S G A N A R E L L E.

Sur quoi?

L I S E T T E.

Sur ma parole.

S G A N A R E L L E.

[*Il chante & danse.*]

Allons donc. La lera lala, la lera la. Que diable?

L I S E T T E.

Monsieur, votre fille est guérie.

S G A N A R E L L E.

Ma fille est guérie!

L I S E T T E.

Oui. Je vous amène un Médecin; mais un Médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, & qui se moque des autres Médecins.

S G A N A R E L L E.

Où est-il?

L I S E T T E.

Je vais le faire entrer.

S G A N A R E L L E *seul.*

Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

~~~~~

S C E N E V.

CLITANDRE *en habit de Médecin*, S G A N A R E L L E, L I S E T T E.

L I S E T T E *amenant Clitandre:*

LE voici.

S G A N A R E L L E.

Voilà un Médecin qui a la barbe bien jeune.

L I S E T T E.

La science ne se mesure pas à la barbe, & ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE.

Monfieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monfieur, mes remèdes font différens de ceux des autres. Ils ont l'émetique, les faignées, les médecines, & les lavemens; mais moi, je guéris par des paroles, par des fons, par des lettres, par des talifmans, & par des anneaux conftellés.

L I S E T T E.

Que vous ai-je dit?

SGANARELLE.

Voilà un grand homme!

L I S E T T E.

Monfieur, comme votre fille eft-là toute habillée dans une chaise, je vais la faire paffer ici.

SGANARELLE.

Oui. Fais.

CLITANDRE *tâtant le pouls à Sganarelle.*

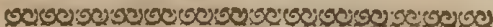
Votre fille eft bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoiffez cela ici?

CLITANDRE.

Oui, par la sympathie qu'il y a entre le pere & la fille.



## S C E N E VI.

SGANARELLE, LUCINDE.

CLITANDRE, LISETTE.

L I S E T T E à Clitandre.

Tenez, Monfieur, voilà une chaise auprès d'elle.

[à Sganarelle.]

Allons, laissez-les-là tous deux.

SGA.

SGANARELLE.

Pourquoi ? Je veux demeurer-là.

LISSETTE.

Vous moquez-vous ? Il faut s'éloigner. Un Médecin a cent choses à demander, qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

[*Sganarelle & Lisette s'éloignent.*]

CLITANDRE *bas à Lucinde.*

Ah ! Madame, que le ravissement où je me trouve est grand, & que je sçais peu par où vous commencer mon discours ! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire ; &, maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitois, je demeure interdit, & la grande joye où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la même chose ; & je sens, comme vous, des mouvemens de joye qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE

Ah ! Madame ; que je serois heureux, s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, & qu'il me fût permis de juger de votre ame par la mienne ! Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence ?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joye.

SGANARELLE *à Lisette.*

Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISSETTE *à Sganarelle.*

C'est qu'il observe sa physionomie, & tous les traits de son visage.

# 304 L'AMOUR MEDECIN,

CLITANDRE à *Lucinde*.

Serez-vous constante, Madame, dans ces bontés que vous me témoignez?

LUCINDE.

Mais vous, ferez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE.

Ah! Madame, jusqu'à la mort. Je n'ay point de plus forte envie que d'être à vous, & je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

S GANARELLE à *Clitandre*.

Hé bien, notre malade? Elle me semble un peu plus gaye.

CLITANDRE

C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, & que c'est de lui, bien souvent que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits, avant que de venir au corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage, & les lignes de ses deux mains; &, par la science que le Ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, & que tout son mal ne venoit que d'une imagination déréglée, & d'un désir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant & de plus ridicule, que cette envie qu'on a du mariage.

S GANARELLE à *part*.

Voilà un habile homme!

CLITANDRE.

Et j'ai eu, & aurai, pour lui, toute ma vie, une aversion effroyable.

S GANARELLE à *part*.

Voilà un grand Médecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des ma-



lades, & que j'ai vû en elle de l'aliénation d'esprit, & même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, & lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain, son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; & si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Oui-dà, je le veux bien.

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien, ma fille, voilà Monsieur qui a envie de t'épouser, & je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Hélas! Est il possible?

SGANARELLE.

Oui.

LUCINDE.

Mais, tout de bon?

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE à Clitandre.

Quoi! Vous êtes dans les sentimens d'être mon mari?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Et mon pere y consent?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah! Que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame. Ce n'est pas d'au-

306 L'AMOUR MEDECIN,

d'aujourd'hui que je vous aime, & que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; &, si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, & je n'ai fait le Médecin que pour m'approcher de vous, & obtenir plus facilement ce que je souhaite.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, & j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE.

O la folle! O la folle! O la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon pere, me donner Monsieur pour époux?

SGANARELLE.

Oui. Cà, donne-moi ta main. Donnez-moi aussi un peu la vôtre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monsieur...

SGANARELLE.

[étouffant de rire.]

Non, non, c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez-là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne.

[bas à Sganarelle.]

C'est un anneau constellé, qui guérit les égaremens d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

[bas à Sganarelle.]

Hélas! Je le veux bien, Madame. Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, & lui faire croire que c'est un Notaire.

SGA.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Hofà. Faites monter le Notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE.

Quoi ! Vous aviez amené un Notaire ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

J'en fuis ravie.

SGANARELLE.

O la folle ! O la folle !



SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE,

SGANARELLE, LUCINDE,

LISETTE.

[*Clitandre parle bas au Notaire.*]

SGANARELLE *au Notaire.*

Oui, Monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là.

[*à Lucinde.*]

Ecrivez. Voilà le contrat qu'on fait.

[*au Notaire.*]

Je lui donne vingt mille écus en mariage.  
Ecrivez.

LUCINDE.

Je vous fuis bien obligée, mon pere.

LE NOTAIRE.

Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voilà un contrat bien-tôt bâti.

CLITANDRE *à Sganarelle.*

Mais, au moins, Monsieur...

SGA-

308 L'AMOUR MEDECIN.

S G A N A R E L L E.

[au Notaire.]

Hé, non, vous dis-je. Sçait-on pas b'en...  
Allons, donnez-lui la plume pour signer.

[à Lucinde.]

Aïlons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt moi.

L U C I N D E.

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

S G A N A R E L L E.

[après avoir signé.]

Hé bien, tien. Es-tu contente?

L U C I N D E.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

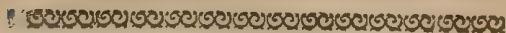
S G A N A R E L L E.

Voilà. qui est bien, voilà qui est bien.

C L I T A N D R E.

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un Notaire, j'ai eu celle encore de faire venir des voix, des instrumens, & des danseurs pour célébrer la fête, & pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, & dont je me fers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie & leurs danses, les troubles de l'esprit.





S C E N E V I I I.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

TROISIEME ENTRE'E.

LA COMEDIE, LE-BALLET, LA  
MUSIQUE, JEUX, RIS,  
PLAISIRS.

LA COMEDIE, LE BALLET, LA  
MUSIQUE *ensemble.*

SAns nous tous les hommes,  
Deviendroient mal sains;  
Et c'est nous qui sommes  
Leurs grands Médecins.

LA COMEDIE,

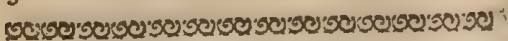
Veut-on qu'on rabatte,  
Par des moyens doux,  
Les vapeurs de rate  
Qui vous minent tous?  
Qu'on laisse Hippocrate,  
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes,  
Deviendroient mal sains;  
Et c'est nous qui sommes  
Leurs grands Médecins.

[ Pendant que les Jeux, les Ris, & les Plaisirs  
dansent, Clitandre emmène Lucinde. ]





SCÈNE DERNIÈRE.

SGANARELLE, LISETTE,  
LA COMÉDIE, LA MUSI-  
QUE, LE BALLET, JEUX,  
RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE.

Voilà une plaisante façon de guérir ! Où est  
donc ma fille & le Médecin ?

LISETTE.

Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE.

Comment le mariage ?

LISETTE.

Ma foi, Monsieur, la becasse est bridée, & vous  
avez crû faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE.

Comment diable ! *[Il veut aller après Clitandre  
& Lucinde, les danseurs le retiennent.]* Laissez-  
moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. *[les dan-  
seurs le retiennent toujours.]* Encore ? *[ils veulent  
faire danser Sganarelle de force.]* Peste des gens !

F I N.



LE  
MISANTROPE,  
*COMEDIE.*



\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

ALCESTE, amant de Célimène.

PHILINTE, ami d'Alceste.

ORONTE, amant de Célimène.

CE LIMENE.

ELIANTE, cousine de Célimène.

ARSINOE, amie de Célimène.

ACASTE,

GLITANDRE, } Marquis.

BASQUE, valet de Célimène.

UN GARDE de la Mairéchaussée de France.

DU BOIS, valet d'Alceste.

*La scene est à Paris dans la maison de Célimène.*

BIBLIOTHECA  
V. MIV.  FACELL.  
CRACOVENSIS



LE MISANTROPE.

*J. Ponce delin. et fecit, 1739.*



L E

# MISANTROPE,

C O M E D I E.

\*\*\*\*\*

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

P H I L I N T E , A L C E S T E .

P H I L I N T E .

Q U'EST-CE donc ? Qu'avez-vous ?

A L C E S T E *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

P H I L I N T E .

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie. . . .

A L C E S T E .

Laissez-moi là, vous dis-je, & courez vous ca-  
cher.

P H I L I N T E .

Mais on entend les-gens au moins sans se fâcher.

A L C E S T E .

Moi, je veux me fâcher, & ne veux point en-  
tendre.

P H I L I N T E .

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous com-  
prendre ;

Et, quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers. . .

Tome II.

O

AL.

**A L C E S T E** *se levant brusquement.*

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.  
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;  
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir pa-

roître,  
Je vous déclare net que je ne le suis plus,  
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

**P H I L I N T E.**

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre  
compte ?

**A L C E S T E.**

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;  
Une telle action ne sçauroit s'excuser ;  
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.  
Je vous vois accabler un homme de caresses,  
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;  
De protestations, d'offres, & de sermens,  
Vous chargez la fureur de vos embrassemens ;  
Et, quand je vous demande après, quel est cet  
homme,

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme,  
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,  
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.  
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infame,  
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son ame ;  
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,  
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

**P H I L I N T E.**

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;  
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,  
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,  
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

**A L C E S T E.**

Que la plaisanterie est de mauvaise grace !

**P H I L I N T E.**

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

**A L C E S T E.**

Je veux qu'on soit sincère, & qu'en homme  
d'honneur,

On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

**PHI-**

## PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joye,  
Il faut bien le payer de la même monnoye,  
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,  
Et rendre offre pour offre, & sermens pour sermens.

## ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode  
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;  
Et je ne hais rien tant, que les contorsions  
De tous ces grands faiseurs de protestations,  
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,  
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,  
Qui de civilités, avec tous, font combat;  
Et traitent du même air l'honnête homme & le fat.  
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,  
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,  
Et vous fasse de vous un éloge éloquent,  
Lorsqu'au premier saquin, il court en faire autant?  
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située,  
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;  
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,  
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;

Sur quelque préférence une estime se fonde,  
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.  
Puisque vous y donnez, dans ces vices du tems,  
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;  
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance  
Qui ne fait de mérite aucune différence,  
Je veux qu'on me distingue; &, pour le trancher net,

L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

## PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien  
que l'on rende  
Quelques dehors civils que l'usage demande.

## ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devoit châtier, sans pitié,  
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.

Je veux que l'on soit homme, & qu'en toute  
rencontre,

Le fond de notre cœur dans nos discours se mon-  
tre,

Que ce soit lui qui parle; & que nos sentimens  
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits, où la pleine franchise  
Deviendrait ridicule, & seroit peu permise;  
Et par fois, n'en déplaît à votre austère honneur,  
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.  
Seroit-il à propos, & de la bienséance,  
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?  
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui dé-  
plaît,

Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

A L C E S T E.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! Vous iriez dire à la vieille Emilie,  
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,  
Et que le blanc qu'elle a, scandalise chacun?

A L C E S T E.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun;  
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse  
A conter sa bravoure, & l'éclat de sa race?

A L C E S T E.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

A L C E S T E.

Je ne me moque point;

Et je vais n'épargner personne sur ce point.

Mes yeux sont trop blessés, & la cour & la ville,  
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;  
J'entre en une humeur noire, en un chagrin pro-  
fond,

Quand je vois vivre, entre eux, les hommes  
comme ils font;



Je ne trouve, par tout, que lâche flatterie,  
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie,  
Je n'y puis plus tenir, j'entage; & mon dessein  
Est de rompre en vièrre à tout le genre humain.

P H I L I N T E.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.  
Je ris des noirs accès où je vous envisage;  
Et crois voir, en nous deux, sous mêmes soins  
nourris,  
Ces deux freres que peint l'école des maris,  
Dont...

A L C E S T E.

Mon Dieu! Laissons-là vos comparaisons fades;

P H I L I N T E.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,  
Le monde par vos soins ne se changera pas;  
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,  
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,  
Par tout où vous allez, donne la comédie;  
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs  
du tems,  
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

A L C E S T E.

Tant mieux, morbleu! tant mieux. C'est ce que  
je demande;  
Cè m'est un fort bon signe, & ma joye en est  
grande.  
Tous les hommes me sont à tel point odieux,  
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

P H I L I N T E.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

A L C E S T E.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

P H I L I N T E.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,  
Seront enveloppés dans cette aversion?  
Encore, en est-il bien dans le siècle où nous  
sommés.

O 3. AL-

## A L C E S T E.

Non, elle est générale, & je hais tous les hommes ;  
 Les uns, parce qu'ils sont méchans & mal faisans ,  
 Et les autres, pour être aux méchans complaisans ,  
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses ,  
 Que doit donner le vice aux ames vertueuses.  
 De cette complaisance on voit l'injuste excès ,  
 Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.  
 Au travers de son masque, on voit à plein le traître ,  
 Par tout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;  
 Et ses roulemens d'yeux, & son ton radouci ,  
 N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.  
 On sçait que ce pied plat, digne qu'on le confonde ,  
 Par de sales emplois, s'est poussé dans le monde ,  
 Et que, par eux, son sort, de splendeur revêtu ,  
 Fait gronder le mérite, & rougir la vertu ;  
 Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui  
 donne ,

Son misérable honneur ne voit pour lui personne ,  
 Nommez-le fourbe, infame, & scélérat maudit ,  
 Tout le monde en convient, & nul n'y contredit ;  
 Cependant sa grimace est par tout bien venue ,  
 On l'accueille, on lui rit, par tout il s'insinue ,  
 Et, s'il est, par la brigue, un rang à disputer ,  
 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.  
 Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures ,  
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;  
 Et, par fois, il me prend des mouvemens soudains ,  
 De fuir dans un désert l'approche des humains.

## P H I L I N T E.

Mon Dieu ! Des mœurs du tems, mettons-nous  
 moins en peine ,

Et faisons un peu grace à la nature humaine ;  
 Ne l'examinons point dans la grande rigueur ,  
 Et voyons ses défauts, avec quelque douceur.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;  
 A force de sagesse, on peut être blâmable ,  
 La parfaite raison fuit toute extrémité ,  
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Cette grande roideur des vertus des vieux âges ,  
 Heurte trop notre siècle, & les communs usages ;

Elle.

Elle veut aux mortels trop de perfection,  
 Il faut fléchir au tems, sans obstination,  
 Et c'est une folie, à nulle autre seconde,  
 De vouloir se mêler de corriger le monde.  
 J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,  
 Qui pourroient mieux aller, prenant un autre  
 cours;  
 Mais, quoiqu'à chaque pas je puisse voir paroître,  
 En courroux, comme vous, on ne me voit  
 point être.  
 Je prends tout doucement les hommes comme  
 ils sont,  
 J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font,  
 Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,  
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

A L C E S T E.

Mais ce flegme, Monsieur qui raisonnez si bien,  
 Ce flegme, pourra-t-il ne s'échauffer de rien?  
 Et s'il faut, par hazard, qu'un ami vous trahisse,  
 Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,  
 Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,  
 Verrez-vous tout cela, sans vous mettre en cour-  
 roux?

P H I L I N T E.

Oui, je vois ces défauts, dont votre ame murmure,  
 Comme vices unis à l'humaine nature;  
 Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé  
 De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,  
 Que de voir des vautours affamés de carnage,  
 Des singes mal faisans, & des loups pleins de rage.

A L C E S T E.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,  
 Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point  
 parler,  
 Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

P H I L I N T E.

Ma foi, vous feriez bien de garder le silence.  
 Contre votre partie éclatez un peu moins,  
 Et donnez au procès une part de vos soins.

A L C E S T E.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite,

P H I L I N T E.

Mais qui voulez-vous donc, qui pour vous sollicite ?

A L C E S T E.

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

P H I L I N T E.

Aucun juge par vous ne sera visité ?

A L C E S T E.

Non. Est-ce que ma cause est injuste, ou douteuse ?

P H I L I N T E.

J'en demeure d'accord, mais la brigue est fâcheuse, Et...

A L C E S T E.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas. J'ai tort, ou j'ai raison.

P H I L I N T E.

Ne vous y fiez pas.

A L C E S T E.

Je ne remuerai point.

P H I L I N T E.

Votre partie est forte,

Et peut par sa cabale entraîner...

A L C E S T E.

Il n'importe.

P H I L I N T E.

Vous vous tromperez.

A L C E S T E.

Soit. J'en veux voir le succès.

P H I L I N T E.

Mais...

A L C E S T E.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

P H I L I N T E.

Mais-en fin...

A L C E S T E.

Je verrai dans cette plaiderie,

si

Si les hommes auront assez d'effronterie,  
Seront assez méchans, icélérats & pervers,  
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Jé voudrois, m'en coûtât-il grand' chose,  
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,  
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude

Que vous voulez en tout avec exactitude,  
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,  
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?

Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il se  
semble,

Vous, & le genre humain, si fort broüillés en-  
semble,

Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,

Vous ayez pris chez lui ce qui chaine vos yeux ;

Et, ce qui me surprend encore davantage,

C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.

La sincère Eliante a du panchant pour vous,

La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux ;

Cependant, à leurs vœux, votre ame se refuse,

Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse ;

De qui l'humeur coquette, & l'esprit médifant,

Semble si fort donner dans les mœurs d'à présent.

D'où vient que, leur portant une haine mortelle,

Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette  
belle ?

Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?

Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous ?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens, pour cette jeune veuve,

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui  
treuve ;

322 LE MISANTROPE;

Et je suis, quel que ardeur qu'elle m'ait pû donner,  
Le premier à les voir, comme à les condamner.  
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,  
Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire.  
J'ai beau voir ses défauts, & j'ai beau l'en blâmer,  
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer,  
Sa grace est la plus forte; &, sans doute, ma âme  
De ces vices du tems pourra purger son ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.  
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!

Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,  
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit  
tout à lui;

Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire  
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,  
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs;  
Son cœur, qui vous estime, est solide & sincère,  
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai, mais si on me le dit chaque jour;  
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, & l'espoir où vous êtes.  
Pourroit.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE à Alceste.

J'ai su là bas que, pour quelques  
emplettes,

Elian-

Eliante est sortie, & Céliméne aussi.  
 Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,  
 J'ai monté pour vous dire, & d'un cœur véritable,  
 Que j'ai conçu pour vous une estime-incroyable,  
 Et que, depuis long tems, cette estime m'a mis  
 Dans un ardent desir d'être de vos amis.  
 Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,  
 Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.  
 Je crois qu'un ami chaud, & de ma qualité,  
 N'est pas assurément pour être rejeté.

[ Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur ;  
 sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, &  
 ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit. ]

[ à Alceste. ]

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours  
 s'adresse.

A L C E S T E .

A moi, Monsieur?

O R O N T E .

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

A L C E S T E .

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,  
 Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.

O R O N T E .

L'estime où je vous tiens ne doit point vous  
 surprendre,  
 Et, de tout l'univers, vous la pouvez prétendre.

A L C E S T E .

Monsieur. . .

O R O N T E .

L'Etat n'a rien qui ne soit au dessous  
 Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

A L C E S T E .

Monsieur. . .

O R O N T E .

Oui, de ma part, je vous tiens préférable  
 A tout ce que j'y vois de plus considérable.

A L C E S T E .

Monsieur. . .

O R O N T E .



O R O N T E.

Sois-je du Ciel écrasé, si je mens;  
 Et, pour vous confirmer ici mes sentimens,  
 Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous  
 embrasse,  
 Et qu'en votre amitié je vous demande place.  
 Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez  
 Votre amitié?

A L C E S T E.

Monsieur...

O R O N T E.

Quoi! Vous y résistez?

A L C E S T E.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me  
 voulez faire;

Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,  
 Et c'est, assurément, en profaner le nom,  
 Que de vouloir le mettre à toute occasion.

Avec lumière & choix cette union veut naître;  
 Avant que nous lier, il faut nous mieux con-  
 noître,

Et nous pourrions avoir telles complexions,

Que tous deux, du marché, nous nous repen-  
 tirions.

O R O N T E.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,  
 Et je vous en estime encore davantage.

Souffrons donc que le tems forme des nœuds  
 si doux,

Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.  
 S'il faut faire à la cour pour vous quelque ou-  
 verture,

On sçait qu'auprès du Roi je fais quelque figure,  
 Il m'écoute; & dans tout, il en use, ma foi,  
 Le plus honnêtement du monde avecque moi.  
 Enfin je suis à vous de toutes les manières;

Et, comme votre esprit a de grandes lumières,  
 Je viens, pour commencer entre nous ce beau  
 nœud,

Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,  
 Et sçavoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

AL-

## A L C E S T E.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose,  
Veuillez m'en dispenser.

## O R O N T E.

Pourquoi ?

## A L C E S T E.

J'ai le défaut

D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

## O R O N T E.

C'est ce que je demande, & j'aurois lieu de  
plainte,

Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,  
Vous alliez me trahir, & me déguiser rien.

## A L C E S T E.

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux  
bien.

## O R O N T E.

*Sonnet.* C'est un sonnet. *L'espoir...* C'est une dame,  
Qui de quelque espérance avoit flaté ma flâme.  
*L'espoir...* Ce ne sont point de ces grands vers  
pompeux,

Mais de petits vers doux, tendres, & langoureux.

## A L C E S T E.

Nous verrons bien.

## O R O N T E.

*L'espoir...* Je ne sçais si le stîle  
Pourra vous en paroître assez net, & facile,  
Et si, du choix des mots, vous vous contenterez.

## A L C E S T E.

Nous allons voir, Monsieur.

## O R O N T E.

Au reste, vous sçauvez-  
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le  
faire.

## A L C E S T E.

Voyons, Monsieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

O R O N T E *lit.*

*L'Espoir, il est vray, nous soulage,  
Et nous berce un tems notre ennui;  
Mais, Philis, le triste avantage,  
Lorsque rien ne marche après lui!*

P H I L I N T E.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

A L C E S T E *bas à Philinte.*

Quoi! Vous avez le front de trouver cela beau?

O R O N T E.

*Vous êtes de la complaisance;  
Mais vous en deviez moins avoir,  
Et ne pas vous mettre en dépense,  
Pour ne me donner que l'espoir.*

P H I L I N T E.

Ah! Qu'en termes galans ces choses-là sont  
mises!A L C E S T E *bas à Philinte.*Hé quoi! Vil complaisant, vous louez des for-  
tunes?

O R O N T E.

*S'il faut qu'une attente éternelle  
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,  
Le trépas sera mon recours.*

*Vos soins ne m'en peuvent distraire;  
Belle Philis, on désespère,  
Alors qu'on espère toujours.*

P H I L I N T E.

La châte en est jolie, amoureuse, admirable.

A L C E S T E *bas à part.*La peste de ta châte! Empoisonneur au diable,  
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

P H I L I N T E.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

A L C E S T E *bas à part.*

Morbleu....

C R O N -

O R O N T E à *Philinte.*

Vous me flattez, &amp; vous croyez peut-être.

P H I L I N T E.

Non, je ne flatte point.

A L C E S T E *has à part.*

Hé! Que fais-tu donc, traître?

O R O N T E à *Alceste.*Mais, pour vous, vous sçavez quel est notre traité.  
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

A L C E S T E.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,  
Et, sur le bel esprit, nous aimons qu'on nous si te.  
Mais, un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,  
Je disois, en voyant des vers de sa façon,  
Qu'il faut qu'un galant-homme ait toujours  
grand empireSur les demangeaisons qui nous prennent d'écrire;  
Qu'il doit tenir la bride aux grands empresser;  
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens;  
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,  
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

O R O N T E.

Est-ce que vous voulez me déclarer, par là,  
Que j'ai tort de vouloir...

A L C E S T E.

Je ne dis pas cela.

Mais je lui disois, moi, qu'un poëte écrit comme,  
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme;  
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,  
On regarde les gens par leurs méchans côtés.

O R O N T E.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

A L C E S T E.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,  
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre tems,  
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

O R O N T E.

Est-ce que j'écris mal, &amp; leur ressemblerois-je?

A L.

## ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je,  
 Quel besoin si pressant avez-vous de rimer,  
 Et qu', diantre ! vous pousse à vous faire imprimer ?  
 Si l'on peut pardonner l'eslor d'un mauvais livre,  
 Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour  
 vivre.

Croyez-moi, résistez à vos tentations,  
 Dérobez au public ces occupations,  
 Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous  
 somme,

Le nom que, dans la cour, vous avez d'hon-  
 nête homme,

Pour prendre, de la main d'un avidé imprimeur,  
 Celui de ridicule & misérable auteur.

C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

## ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre.  
 Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

## ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet ;  
 Vous vous êtes réglé sur de méchans modèles ;  
 Et vos expressions ne sont point naturelles.

*Qu'est-ce que, nous berce un tems notre ennui ?*

*Et que, rien ne marche après lui ?*

*Que, ne vous pas mettre en dépense,*

*Pour ne me donner que l'espoir ?*

*Et que, Philis, on désespère,*

*Alors qu'on espère toujours ?*

Ce stile figuré, dont on fait vanité,  
 Sort du bon caractère, & de la vérité.

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,  
 Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur ;  
 Nos peres, tout grossiers, l'avoient beaucoup  
 meilleur ;

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,  
 Qu'une vieille chanson, que je m'en vais vous  
 dire.

*Si le Roi m'avoit donné  
Paris sa grand' ville,  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie;  
Je dirois au Roi Henri,  
Reprenez votre Paris,  
J'aime mieux ma mie, oh gay!  
J'aime mieux ma mie.*

La rime n'est pas riche, & le stile en est vieux.  
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux.  
Que ces colifichets, dont le bon sens murmure,  
Et que la passion parle là toute pure?

*Si le Roi m'avoit donné  
Paris sa grand' ville,  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie;  
Je dirois au Roi Henri,  
Reprenez votre Paris,  
J'aime mieux ma mie, oh gay!  
J'aime mieux ma mie.*

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

[à Philinte qui rit.]

Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,  
J'estime plus cela que la pompe fleurie  
De tous ces faux brillans, où chacun se recrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort  
bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons.  
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir  
d'autres.

Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, & moi, je ne  
l'ai pas.

ORON-

330 LE MISANTROPE,

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Jé voudrois bien, pour voir, que, de votre manière,

Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans ;  
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette suffisance.

ALCESTE.

Autre part que chez moi, cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *se mettant entre deux.*

Hé ! Messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah ! J'ai tort, je l'avoué, & je quitte la place.  
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCE.



\*\*\*\*\*

## SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

HE bien, vous le voyez. Pour être trop sincère  
 Vous voilà, sur les bras, une fâcheuse affaire,  
 Et j'ai bien vû qu'Oronte, afin d'être flaté.

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

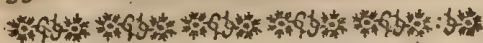
Ah! Parbleu, c'en est trop! Ne suivez point  
 mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

*Fin du premier Acte.*

ACTE



## ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CELIMENE.

ALCESTE.

MADAME, voulez-vous que je vous parle net ?

De vos façons d'agir je suis mal satisfait, Contr'elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,

Et je sens qu'il faudra que nous rompons ensemble.

Oui, je vous tromperois de parler autrement, Tôt ou tard, nous romprons indubitablement ; Et je vous promettrai mille fois le contraire, Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CE LIMENE.

C'est, pour me quereller, donc, à ce que je voi, Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, Madame,

Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame ;

Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder ; Et mon cœur, de cela, ne peut s'accommoder.

CE LIMENE.

Des amans que je fais, me rendez-vous coupable ? Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ? Et lorsque, pour me voir, ils font de doux efforts, Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre ;

Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile & moins rendre.

Je sçais que vos appas vous suivent en tous lieux ;

Mais

Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,

Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,  
Achéve sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.

Le trop riant espoir que vous leur présentez,

Attache autour de vous leurs assiduités;

Et votre complaisance, un peu moins étendue,

De tant de soupirans chasseroit la cohue.

Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel sort,

Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort;

Sur quel fonds de mérite & de vertu sublime,

Appuyez-vous, en lui, l'honneur de votre estime?

Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,

Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?

Vous êtes-vous renduë, avec tout le beau monde,

Au mérite éclatant de sa perruque blonde?

Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?

L'amas de ses rubans a-t-il sçu vous charmer?

Est-ce par les appas de sa vaste reingrave,

Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave;

Ou la façon de rire, & son ton de fausset,

Ont-ils de vous toucher sçu trouver le secret?

## C E L I M E N E.

Qu'injustement, de lui, vous prenez de l'ombrage!

Ne sçavez-vous pas bien, pourquoi je le ménage?

Et que, dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,

Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

## A L C E S T E.

Perdez votre procès, Madame, avec constance;

Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

## C E L I M E N E.

Mais, de tout l'univers, vous devenez jaloux.

## A L C E S T E.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

## C E L I M E N E.

C'est ce qui doit rassoir votre ame effarouchée,

Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;

Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,

Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

AL.

334 LE MISANTROPE,

A L C E S T E.

Mais, moi, que vous blâmez de trop de jalousie,  
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous  
prie?

C E L I M E N E.

Le bonheur de sçavoir que vous êtes aimé.

A L C E S T E.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflammé?

C E L I M E N E.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,  
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

A L C E S T E.

Mais qui m'assûrera que, dans le même instant,  
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant.

C E L I M E N E.

Certes, pour un amant, la fleuriste est mignonne,  
Et vous me traitez-là de gentille personne.  
Hé bien, pour vous ôter d'un semblable souci,  
De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici;  
Et rien ne sçauroit plus vous tromper que vous-  
même.  
Soyez content.

A L C E S T E.

Morbleu ! Faut-il que je vous aime !  
Ah ! Que, si de vos mains je rattrape mon cœur,  
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur !  
Je ne le céle pas, je fais tout mon possible  
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;  
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jus-  
qu'ici,  
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi,

C E L I M E N E.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

A L C E S T E.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.  
Mon amour ne se peut concevoir, & jamais  
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CE-

## CELIMENE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,  
 Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;  
 Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,  
 Et l'on n'a vû jamais un amant si grondeur.

## ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.  
 A tous nos démêlés coupons chemin, de grace,  
 Parlons à cœur ouvert, & voyons d'arrêter. ....

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

CELIMENE, ALCESTE, BASQUE.

## CELIMENE.

Qu'est-ce ?

## BASQUE.

Acaste est là-bas.

## CELIMENE.

Hé bien, faites monter ;

\*\*\*\*\*

## SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

## ALCESTE.

Quoi ! L'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?  
 A recevoir le monde, on vous voit toujours  
 prête ?

Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,  
 Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous ?

## CELIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

## ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sçauroient me plaire.

## CELIMENE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,  
 S'il sçavoit que sa vûë eût pû m'importuner.

AL-

A L C E S T E.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte....

C E L I M E N E.

Mon Dieu! De ses pareils la bienveillance importe,  
 Et ce sont de ces gens, qui, je ne sçais comment,  
 Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.  
 Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,  
 Ils ne sçauroient servir, mais ils peuvent vous  
 nuire;

Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir  
 d'ailleurs,

On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

A L C E S T E.

Enfin, quoi qu'il en soit, & sur quoi qu'on se  
fonde,

Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le  
 monde;

Et les précautions de votre jugement....

\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

B A S Q U E.

Voici Clitandre, encor, Madame.

A L C E S T E.

Justement.

C E L I M E N E.

Où courez-vous?

A L C E S T E.

Je fors.

C E L I M E N E.

Demeurez.

A L C E S T E.

Pourquoi faire?

C E L I M E N E.

Demeurez.

A L C E S T E.

Je ne puis.

CE-

CELIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,  
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CELIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CELIMENE.

Hé bien, allez, sortez, il vous est tout loisible.

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE,  
CLITANDRE, ALCESTE,  
CELIMENE, BASQUE.

ELIANTE à Célimène.

Voici les deux Marquis, qui montent avec  
nous.

Vous l'est-on venu dire?

CELIMENE.

Oui.

[à Basque.]

Des sièges pour tous.

[Basque donne des sièges, &amp; sort.]

[à Alceste.]

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non ; mais je veux, Madame,

Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer vo-  
tre ame.

CELIMENE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.



C E L I M E N E.

Vous perdez le sens.

A L C E S T E.

Point, vous vous déclarerez.

C E L I M E N E.

Ah !

A L C E S T E.

Vous prendrez parti.

C E L I M E N E.

Vous vous moquez, je pense.

A L C E S T E.

Non. Mais vous choisirez, c'est trop de patience.

C L I T A N D R E.

Parbleu ! je viens du louvre, où Cléonte, au levé,  
Madame, a bien paru ridicule achevé.N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses ma-  
nières,

D'un charitable avis lui prêter les lumières.

C E L I M E N E.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort.  
Par tout, il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;  
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,  
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

A C A S T E.

Parbleu ! s'il faut parler des gens extravagans,  
Je viens d'en essuyer un des plus fatigans.  
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaît,  
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

C E L I M E N E.

C'est un parleur étrange, & qui trouve toujours  
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours.  
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais  
gouté ;

Et ce n'est que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

E L I A N T E à Philinte.

Ce début n'est pas mal ; &, contre le prochain,  
La conversation prend un assez bon train.

CLI-

## CLITANDRE.

Timante, encor, Madame, est un bon caractère.

## CE LIMENE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,

Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,  
Et, sans aucune affaire, est toujours affaire.

Tout ce qu'il vous débire, en grimaces abonde;  
A force de façons, il assomme le monde;

Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,  
Un secret à vous dire, & ce secret n'est rien;

De la moindre vetille il fait une merveille,  
Et, jusques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

## ACASTE.

Et Géralde, Madame?

## CE LIMENE.

O l'ennuyeux conteur!

Jamais on ne le voit sortir du grand Seigneur.

Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,

Et ne cite jamais que Duc, Prince, ou Princesse.

La qualité l'entête, & tous les entretiens

Ne sont que de chevaux, d'équipage, & de chiens;

Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,

Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

## CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise, il est du dernier bien.

## CE LIMENE.

Le pauvre esprit de femme, & le sec entretien!

Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre,

Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;

Et la stérilité de son expression,

Fait mourir à tous coups la conversation.

En vain, pour attaquer son stupide silence,

De tous les lieux communs, vous prenez l'assistance;

Le beau tems, & la pluie, & le froid & le chaud,

Sont des fonds qu'avec elle on épuise bien-tôt.

Cependant, sa visite, assez insupportable,

Traîne en une longueur encore épouvantable;

340 LE MISANTROPE,

Et l'on demande l'heure, & l'on baille vingt fois.  
Qu'elle s'émeut autant qu'une pièce de bois.

A C A S T E.

Que vous semble d'Adrasle?

C E L I M E N E.

Ah! Quel orgueil extrême!  
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même,  
Son mérite jamais n'est content de la cour,  
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;  
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,  
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

C L I T A N D R E.

Mais le jeune Cleon, chez qui vont aujourd'hui  
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

C E L I M E N E.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,  
Et que c'est à sa table, à qui l'on rend visite.

E L I A N T E.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

C E L I M E N E.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servit pas.  
C'est un fort méchant plat, que sa sotte personne;  
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il  
donne.

P H I L I N T E.

On fait assez de cas de son oncle Damis;  
Qu'en dites-vous, Madame?

C E L I M E N E.

Il est de mes amis,

P H I L I N T E.

Je le trouve honnête homme, & d'un air assez  
sage.

C E L I M E N E.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.  
Il est guindé sans cesse; & dans tous ses propos  
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.  
Depuis que, dans la tête, il s'est mis d'être habile,

Rien

Rien ne touche son goût, tant il est difficile.  
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit;  
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,  
Que c'est être sçavant que trouver à redire,  
Qu'il n'appartient qu'aux fols d'admirer, & de  
rire,

Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,  
Il se met au-dessus de tous les autres gens.  
Aux conversations même, il trouve à reprendre,  
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;  
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,  
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

A C A S T E.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE à Céliène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

A L C E S T E.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour,  
Vous n'en épargnez point, & chacun a son tour.  
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,  
Qu'on ne vous voye, en hâte, aller à sa ren-  
contre,

Lui présenter la main, & d'un baiser flatteur  
Appuyer les sermens d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit  
vous blesse,

Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

A L C E S T E.

Non, morbleu! c'est à vous; & vos ris com-  
plaisans

Tirent de son esprit tous ces traits médisans:  
Son humeur satyrique est sans cesse nourrie  
Par le coupable encens de votre flatelie;  
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,  
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.  
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit par tout se  
prendre

Des vices où l'on voit les humains se répandre.

P H I L I N T E.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,  
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

C E L I M E N E.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?  
A la commune voix veut-on qu'il se réduise ?  
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux  
L'esprit contrariant qu'il a reçu des Cieux ?  
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire,  
Il prend toujours en main l'opinion contraire ;  
Et penseroit paroître un homme du commun,  
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.  
L'honneur de contredire a pour lui tant de char-  
mes,

Qu'il prend, contre lui-même, assez souvent  
les armes ;

Et ses vrayes sentimens sont combattus par lui,  
Aussi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

A L C E S T E.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire ;  
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

P H I L I N T E.

Mais il est véritable aussi que votre esprit  
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;  
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,  
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

A L C E S T E.

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont  
raison,

Que le chagrin contr'eux est toujours de saison ;  
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,  
Loueurs impertinens, ou censeurs téméraires.

C E L I M E N E.

Mais....

A L C E S T E.

Non, Madame, non, quand j'en de-  
vrois mourir,  
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;

Et

Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame  
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sçais pas; mais j'avouerai tout  
haut,  
Que j'ai crû jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE.

De graces & d'attraits, je vois qu'elle est pourvûë;  
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma  
vûë.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; &, loin de m'en  
cacher,  
Elle sçait que j'ai soin de les lui reprocher.  
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le  
flâte;

A ne rien pardonner le pur amour éclate;  
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amans  
Que je verrois soumis à tous mes sentimens,  
Et dont, à tous propos, les molles complaisances  
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,  
On doit pour bien aimer renoncer aux douceurs;  
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême,  
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix,  
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.  
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,  
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;  
Ils comptent les défauts pour des perfections,  
Et sçavent y donner de favorables noms.  
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;  
La noire à faire peur, une brune adorable;  
La maigre a de la taille & de la liberté;  
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;  
La malpropre sur foi, de peu d'attraits chargée,  
Est mise sous le nom de beauté négligée;

344 LE MISANTROPE,

La géante paroît une Déesse aux yeux;  
 La naine, un abrégé des merveilles des Cieux;  
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;  
 La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;  
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur;  
 Et la muette garde une honnête pudeur.  
 C'est ainsi qu'un amant, dont l'amour est extrême,  
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi....

CE LIMENE.

Brisons-là ce discours,  
 Et dans la galerie allons faire deux tours.  
 Quoi! Vous vous en allez, Messieurs?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.  
 Sortez, quand vous voudrez, Messieurs; mais  
 j'avertis

Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,  
 Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,  
 Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CE LIMENE à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.  
 Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui  
 sorte.



\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE,  
ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE à *Alceste*.

MONSIEUR, un homme est là, qui voudroit  
vous parler  
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand' basques plissées,  
Avec du d'or dessus.

CE LIMENE à *Alceste*.

Allez voir ce que c'est ;

Ou bien faites le entrer.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE,  
ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE,  
UN GARDE de la Maréchaussée.

ALCESTE allant au devant du garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?

Venez, Monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en  
instruire.

LE GARDE.

Messieurs les Maréchaux, dont j'ai commandé  
ment,

P r .

Vous

346 LE MISANTROPE,

Vous m'ordonne de venir les trouver promptement,  
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? Moi, Monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE à *Alceste*.

C'est d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

CECIMENE à *Philinte*.

Comment?

PHILINTE.

Oronte & lui, se sont tantôt bravés  
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;  
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre, allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?  
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle  
A trouver bons les vers qui font notre querelle?  
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,  
Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

n'en démordrai point, les vers sont exécration.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentimens traitables.  
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir  
De me faire dédire.

PHI-

## PHILINTE.

Allons vous faire voir.

## ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me  
vienne,

De trouver bons les vers dont on se met en peine,  
Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont  
mauvais,

Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

[à Clitandre & Acaste qui rient.]

Par la sangbleu ! Messieurs, je ne croyois pas être  
Si plaissant que je suis.

## CELI MENE.

Allez vite paroître

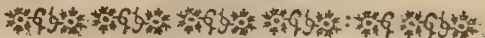
Où vous devez.

## ALCESTE.

J'y vais, Madame ; &, sur mes pas,  
Je reviens en ce lieu pour vuider nos débats.

*Fin du second Acte.*





## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

**C**HER Marquis, je te vois l'ame bien satisfaite,  
Toute chose t'égaye, & rien ne t'inquiète.  
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,  
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pis, lorsque je m'examine,  
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.  
J'ai du bien, je suis jeune; & fors d'une maison  
Qui se peut dire noble avec quelque raison;  
Et je crois, par le rang que me donne ma race,  
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.  
Pour le cœur, dont sur-tout nous devons faire cas,  
On sçait, sans vanité, que je n'en manque pas;  
Et l'on m'a vû pousser, dans le monde, une affaire  
D'une assez vigoureuse & gaillarde manière.  
Pour de l'esprit, j'en ai sans doute; & du bon goût,  
A juger sans étude & raisonner de tout;  
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,  
Figure de sçavant, sur les bancs du théâtre;  
Y décider en Chef, & faire du fracas  
A tous les beaux endroits qui méritent des, Ah!  
Je suis assez adroit, j'ai bon air, bonne mine,  
Les dents belles, sur-tout; & la taille fort fine.  
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flater,  
Qu'on feroit mal venu de me le disputer.  
Je me vois dans l'estime, autant qu'on y puisse être,  
Fort aimé du beau sexe, & bien auprès du maître.  
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi,  
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui; mais, trouvant ailleurs des conquêtes fa-  
ciles,

Pour-

Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles ?

A C A S T E.

Moi ? Parbleu ! je ne suis de taille, ni d'humeur ;  
A pouvoir d'une belle effuyer la froidur.  
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,  
A brûler constamment pour des beautés sévères ;  
A languir à leurs pieds & souffrir leurs rigueurs,  
A chercher le secours des soupirs & des pleurs,  
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,  
D'obten'r ce qu'on nie à leur peu de mérite.  
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont  
pas faits,

Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.  
Quelque rare que soit le mérite des belles,  
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix  
comme elles ;

Que, pour se faire honneur d'un cœur comme  
le mien,

Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;  
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,  
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

C L I T A N D R E.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici ?

A C A S T E.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

C L I T A N D R E.

Croi-moi, détache-toi de cette erreur extrême ;  
Tu te flates, mon cher, & t'aveugles toi-même.

A C A S T E.

Il est vrai, je me flate, & m'aveugle en effet.

C L I T A N D R E.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

A C A S T E.

Je me flate.

C L I T A N D R E.

Sur quoi fonder tes conjectures ?

A C A S T E.

Je m'aveugle.

350 LE MISANTROPE,

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que, de ses vœux,

Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Répon-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,

Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, & toi le fortuné;

On a pour ma personne une aversion grande,

Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me  
pende.

CLITANDRE.

Oh ça, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,  
Que nous tombions d'accord d'une chose tous  
deux?

Que, qui pourra montrer une marque certaine  
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,  
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,  
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! Parbleu! tu me plais avec un tel langage,  
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.  
Mais, chut.

\*\*\*\*\*

S C E N E II

CE LIMENE, ACASTE.

CLITANDRE.

CE LIMENE.

ENCORE, ici?

CL.

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CE LIMENE.

Je viens d'ouïr entrer un carosse là-bas.

Sçavez-vous qui c'est ?

CLITANDRE.

Non.

\*\*\*\*\*

## SCENE III.

CE LIMENE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

ARsinoé, Madame,

Monte ici pour vous voir.

CE LIMENE.

Que me veut cette femme ?

BASQUE.

Eliante là-bas est à l'entretenir.

CE LIMENE.

De quoi s'avise-t-elle, &amp; qui la fait venir ?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;  
Et l'ardeur de son zèle....

CE LIMENE.

Oui, oui, franche grimace.

Dans l'ame, elle est du monde ; & ses soins  
tentent tout

Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.

Elle ne sçauroit voir qu'avec un œil d'envie,

Les amans déclarés, dont une autre est suivie,

Et son triste mérite, abandonné de tous,

Contre le siècle aveugle, est toujours en cour-  
roux.Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,  
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;

Et,



352 LE MISANTROPE,

Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,  
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.  
Cependant un amant plairoit fort à la dame;  
Et même, pour Alceste, elle a tendresse d'ame.  
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,  
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;  
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,  
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.  
Enfin, je n'ai rien vu de si tor à mon gré,  
Elle est impertinente au suprême degré,  
Et....

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

ARSINOË, CELIMENE,  
CLITANDRE, ACASTE.

CE LIMENE.

AH! Quel heureux sort en ce lieu vous  
amène?

Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOË.

Je viens pour quelque avis que j'ai crû vous devoir.

CE LIMENE

Ah, mon Dieu! Que je suis contente de vous voir!

*[Clitandre & Acaste sortent en riant.]*

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

ARSINOË, CELIMENE.

ARSINOË.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CE LIMENE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOË.

Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit sur tout eclater.

Aux choses qui le plus nous peuvent importer.

Et.

Et, comme il n'en est point de plus grande importance

Que celles de l'honneur & de la bienfiance,  
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,  
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.  
Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,  
Où, sur vous, du discours on tourna la matière;  
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,  
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.  
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,  
Votre galanterie, & les bruits qu'elle excite,  
Trouverent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,  
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.  
Vous pouvez bien penser quel parti je scûs prendre;  
Je fis ce que je pûs pour vous pouvoir défendre,  
Je vous excusai fort sur votre intention,  
Et voulus de votre ame être la caution.  
Mais vous sçavez qu'il est des choses dans la vie  
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;  
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord  
Que l'air, dont vous vivez, vous faisoit un peu tort.  
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,  
Qu'il n'est conte fâcheux que par-tout on n'en  
fasse,

Et que, si vous vouliez, tous vos déportemens  
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugemens.

Non que j'y croye au fonds l'honnêteté blessée;  
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée!  
Mais, aux ombres du crime, on prête aisément foi,  
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.  
Madame, je vous crois l'ame trop raisonnable,  
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets  
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

## CELINE

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre.  
Un tel avis m'oblige; &, loin de le mal prendre,  
J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur,  
Par un avis aussi qui touche votre honneur;  
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,  
En

En m'apprennant les bruits que de moi l'on publie,

Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,  
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.

En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,  
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,  
Qui, parlant des vrayes soins d'une ame qui vit bien,  
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.

Là, votre prudence & vos éclats de zèle  
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;  
Cette affectation d'un grave extérieur,

Vos discours éternels de sagesse & d'honneur,  
Vos mines, & vos cris aux ombres d'indécence

Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,  
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,

Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,  
Vos fréquentes leçons & vos aigres censures

Sur des choses qui sont innocentes & pures;

Tout cela, si je puis vous parler franchement,  
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.

A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,  
Et ce sage dehors que dément tout le reste?

Elle est à bien prier exacte au dernier point;

Mais elle bat ses gens, & ne les paye point;

Dans tous les lieux dévots, elle étale un grand zèle;

Mais elle met du blanc, & veut paroître belle.

Elle fait des tableaux couvrir les nudités;

Mais elle a de l'amour pour les réalités.

Pour moi, contre chacun je pris votre défense,

Et leur assurai fort que c'étoit médisance;

Mais tous les sentimens combattirent le mien,

Et leur conclusion fut, que vous seriez bien

De prendre moins de soin des actions des autres,

Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;

Qu'on doit se regarder soi-même un fort long-  
tems,

Avant que de songer à condamner les gens;

Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire,

Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;

Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,

A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.

Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,

Pour

Four ne pas prendre bien cet avis profitable,  
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets  
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOË.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,  
 Je ne m'attendois pas à cette repartie,  
 Madame; & je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,  
 Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CELINE.

Au contraire, Madame; & si l'on étoit sage,  
 Ces avis mutuels seroient mis en usage.  
 On détruiroit par là, traitant de bonne foi,  
 Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.  
 Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle  
 Nous ne continuions cet office fidèle,  
 Et ne prenions grand soin de nous dire, entre  
 nous,  
 Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de  
 vous.

ARSINOË.

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre;  
 C'est en moi que l'on peut trouver fort à re-  
 prendre.

CELINE.

Madame, on peut, je crois, louer & blâmer tout;  
 Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.  
 Il est une saison pour la galanterie,  
 Il en est une aussi propre à la prudence.  
 On peut, par politique, en prendre le parti,  
 Quand, de nos jeunes ans, l'éclat est amorti.  
 Cela sert à couvrir de fâcheuses disgraces.  
 Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces,  
 L'âge amènera tout; & ce n'est pas le tems,  
 Madame, comme on sçait, d'être prude à  
 vingt ans.

ARSINOË.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible a-  
 vantage,  
 Et vous faites sonner terriblement votre âge.  
 Ce que de plus que vous on en pourroit avoir,  
 N'est

N'est pas d'un si grand cas pour s'en tant prévaloir;  
Et je ne sçais pourquoi votre ame ainsi s'emporte,  
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

C E L I M E N E.

Et moi, je ne sçais pas, Madame, aussi pourquoi,  
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.  
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous  
prendre?

Et puis je mais des soins qu'on ne va pas vous  
rendre?

Si ma personne aux gens inspire de l'amour,  
Et si l'on continuë à m'offrir chaque jour  
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on  
m'ôte,

Je n'y sçurois que faire, & ce n'est pas ma faute;  
Vous avez le champ libre, & je n'empêche pas  
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

A R S I N O E.

Hélas! Et croyez-vous que l'on se mette en peine  
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine?  
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger,  
A quel prix, aujourd'hui, l'on peut les engager?  
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,  
Que votre seul mérite attire cette foule?  
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête  
amour,

Et que, pour vos vertus, ils vous ffont tous la  
cour?

On ne s'aveugle point par de vaines défaites,  
Le monde n'est point dupe; & j'en vois qui  
sont faites

A pouvoir inspirer de tendres sentimens,  
Qui, chez elles pourtant, ne fixent point d'amans;  
Et, de-là, nous pouvons tirer des conséquences,  
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de gran-  
des avances;

Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre  
soupirant,

Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.  
Ne vous enfliez donc point d'une si grande gloire,  
Pour les petits brillans d'une foible victoire;

Et

Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,  
 De traiter pour cela les gens de haut en bas.  
 Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,  
 Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,  
 Ne se point ménager; & vous faire bien voir  
 Que l'on a des amans, quand on en veut avoir.

CE LIMENE.

Ayez-en donc, Madame, & voyons cette affaire.  
 Par ce rare secret, efforcez-vous de plaire;  
 Et sans...

ARSINOE.

Brisons, Madame, un pareil entretien.  
 Il pousseroit trop loin votre esprit & le mien;  
 Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,  
 Si mon carosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CE LIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter,  
 Madame; &, là-dessus, rien ne doit vous hâter.  
 Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,  
 Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;  
 Et Monsieur, qu'à propos le hazard fait venir,  
 Remplira mieux ma place à vous entretenir.

## SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ARSINOE.

CE LIMENE.

ALceste, il faut que j'aie écrit un mot de  
 lettre

Que, sans me faire tort, je ne sçaurois remettre.  
 Soyez avec Madame; elle aura la bonté  
 D'excuser aisément mon incivilité.

## SCENE VII.

ALCESTE, ARSINOE.

ARSINOE.

VOus voyez, elle veut que je vous entretienne,  
 Attendant un moment que mon carosse vienne;



Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien,  
 Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.  
 En vérité, les gens d'un mérite sublime  
 Entraînent de chacun & l'amour & l'estime;  
 Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets  
 Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.  
 Je voudrois que la cour, par un regard propice,  
 A ce que vous valez rendit plus de justice,  
 Vous avez à vous plaindre; & je suis en courroux,  
 Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien  
 pour vous.

## A L C E S T E.

Moi, Madame? Et sur quoi pourrois-je en rien  
 prétendre?

Quel service à l'Etat est-ce qu'on m'a vû rendre?  
 Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,  
 Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien  
 pour moi?

## A R S I N O E.

Tous ceux, sur qui la cour jette des yeux propices,  
 N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.  
 Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir;  
 Et le mérite enfin que vous nous faites voir,  
 Devroit...

## A L C E S T E.

Mon Dieu! Laissons mon mérite, de grace.  
 De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?  
 Elle auroit fort à faire, & ses soins seroient grands  
 D'avoir à déterrer le mérite des gens.

## A R S I N O E.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.  
 Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême;  
 Et vous sçavez de moi qu'en deux fort bons  
 endroits,  
 Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

## A L C E S T E.

Hé! Madame, l'on loué aujourd'hui tout le monde,  
 Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.  
 Tout est d'un grand mérite, également doué,  
 Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;  
 D'é



D'éloges on regorge, à la tête on les jette,  
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

## A R S I N O E'.

Pour moi, je voudrois bien que<sup>z</sup>, pour vous  
montrer mieux,  
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.  
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,  
On peut, pour vous servir, remuer des machines;  
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour  
vous,  
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

## A L C E S T E'.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse?  
L'humeur dont je me sens veut que je m'en  
bannisse;  
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,  
Une ame compatible avec l'air de la cour.  
Je ne me trouve point les vertus nécessaires  
Pour y bien réussir, & faire mes affaires.  
Etre franc & sincère est mon plus grand talent,  
Je ne sçais point jouer les hommes en parlant;  
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,  
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.  
Hors de la cour, sans doute on n'a pas cet appui,  
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;  
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,  
Le chagrin de jouer de fort fots personnages.  
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,  
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,  
A donner de l'encens à Madame une telle,  
Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle.

## A R S I N O E'.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour.  
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en vo-  
tre amour;  
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,  
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.  
Vous méritez sans doute un sort beaucoup plus  
doux,  
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

AL.

A L C E S T E.

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,  
Que cette personne est, Madame, votre amie?

A R S I N O E.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet,  
De souffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait.  
L'étrat où je vous vois afflige trop mon ame,  
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flâme.

A L C E S T E.

C'est me montrer, Madame, un tendre mou-  
vement,  
Et de pareils avis obligent un amant.

A R S I N O E.

Oui, toute mon amie, elle est, & je la nomme  
Indigne d'affervir le cœur d'un galant homme;  
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

A L C E S T E.

Cela se peut, Madame, on ne voit pas les cœurs;  
Mais votre charité se seroit bien passée  
De jetter dans le mien une telle pensée.

A R S I N O E.

Si vous ne voulez pas être desabusé,  
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

A L C E S T E.

Non; mais sur ce sujet, quoique l'on nous expose  
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;  
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fit sçavoir  
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

A R S I N O E.

Hé bien, c'est assez dit; &, sur cette matière,  
Vous allez recevoir une pleine lumière.

Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent soi.  
Donnez-moi seulement la main jusques chez moi;  
Là, je vous ferai voir une preuve fidèle  
De l'infidélité du cœur de votre belle;  
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,  
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

*Fin du troisième Acte.*

AC.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

**N**ON, l'on n'a point vû d'ame à manier si dure,  
Ni d'accommodement plus pénible à conclure ;

En vain, de tous côtés, on l'a voulu tourner,  
Hors de son sentiment on n'a pû l'entraîner ;  
Et jamais différend si bizarre, je pense,  
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.  
Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,  
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.  
De quoi s'offense-t-il ? Et que veut-il me dire ?  
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?  
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?  
On peut être honnête homme, & faire mal des vers ;  
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces ma-  
tiérés,

Je le tiens galant homme en toutes les manières,  
Homme de qualité, de mérite & de cœur,  
Tout ce qu'il vous plaira ; mais fort méchant  
auteur.

Je louerai, si l'on veut, son train & sa dépense,  
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;  
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur,  
Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,  
On ne doit, de rimer, avoir aucune envie,  
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.  
Enfin, toute la grace, & l'accommodement,  
On s'est avec effort plié son sentiment,  
C'est de dire, croyant adoucir mieux son stile,  
Monsieur, je suis fâché d'être si difficile ;  
Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de  
bon cœur,

Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur ;  
Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure,  
Fait vite envelopper toute la procédure.

E L I A N T E.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,  
Mais j'en fais, je l'avouë, un cas particulier ;  
Et la sincérité dont son ame se pique,  
A quelque chose en soi de noble & d'héroïque.  
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,  
Et je la voudrois voir par tout, comme chez lui.

P H I L I N T E.

Pour moi, plus je le vois, plus sur-tout je  
m'étonne

De cette passion où son cœur s'abandonne.  
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,  
Je ne sçais pas comment il s'avise d'aimer ;  
Et je sçais moins encor comment votre cousine  
Peut être la personne où son panchant l'incline.

E L I A N T E.

Cela fait assez voir que l'amour dans les cœurs  
N'est pas toujours produit par un rapport d'hu-  
meurs ;

Et toutes ces raisons de douces sympathies,  
Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.

P H I L I N T E.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on  
peut voir ?

E L I A N T E.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de sçavoir.  
Comment pouvoir juger s'il est vray qu'elle  
l'aime ?

Son cœur, de ce qu'il sent, n'est pas bien sûr  
lui-même ;

Il aime quelquefois sans qu'il le sçache bien,  
Et croit aimer aussi par fois qu'il n'en est rien.

P H I L I N T E.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,  
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;  
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,

Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté;  
 Et, par un choix plus juste, on le verroit,  
 Madame,  
 Profiter des bontés que lui montre votre ame.

## ELIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons; & je croi  
 Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.  
 Je ne m'oppose point à toute sa tendresse,  
 Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;  
 Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,  
 Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.  
 Mais, si dans un tel choix, comme tout se peut  
 faire,

Son amour éprouvoit quelque destin contraire,  
 S'il falloit que d'une autre on couronnât les feux,  
 Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;  
 Et le refus, souffert en pareille occurrence,  
 Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

## PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas  
 Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;  
 Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire  
 De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.  
 Mais, si par un hymen, qui les joindroit eux deux,  
 Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,  
 Tous les miens tenteroient la faveur éclatante  
 Qu'avec tant de bonté votre ame lui présente.  
 Heureux! si, quand son cœur s'y pourra dérober,  
 Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber.

## ELIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

## PHILINTE.

Non, Madame;  
 Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.  
 J'attends l'occasion de m'offrir hautement,  
 Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

*ALCESTE, ELIANTE, PHILINTE.*

A L C E S T E.

A H ! Faites-moi raison , Madame , d'une offense  
Qui vient de triompher de toute ma constance.

E L I A N T E.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puisse  
émouvoir ?

A L C E S T E.

J'ai ce que , sans mourir , je ne puis concevoir ;  
Et le déchainement de toute la nature  
Me m'accableroit pas , comme cette aventure.  
C'en est fait. . . Mon amour. . . Je ne sçaurois  
parler.

E L I A N T E.

Que votre esprit , un peu , tâche à se rappeler.

A L C E S T E.

O juste Ciel ! Faut il qu'on joigne à tant de graces  
Les vices odieux des ames les plus basses ?

E L I A N T E.

Mais encor , qui vous peut. . .

A L C E S T E.

Ah ! Tout est ruiné ,  
Je suis , je suis trahi , je suis assassiné.  
Célimène. . . Eut-on pû croire cette nouvelle ?  
Célimène me trompe , & n'est qu'une infidèle.

E L I A N T E.

Avez-vous , pour le croire , un juste fondement ?

P H I L I N T E.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement ;  
Et votre esprit jaloux prend , par fois , des chi-  
mères. . .

A L C E S T E.

Ah ! Morbleu , mêlez-vous , Monsieur , de vos affaires.  
[à Eliante.]

C'est de sa trahison n'être que trop certain ,  
Que

Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.  
 Qui, Madame, une lettre écrite pour Oronte,  
 A produit à mes yeux ma disgrâce & sa honte ;  
 Oronte, dont j'ai dû qu'elle fuyoit les soins,  
 Et que, de mes rivaux, je redoutois le moine.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence ;  
 Et n'est pas, quelque fois, si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monfieur, encore un coup, laissez moi, s'il  
 vous plaît,  
 Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos transports, & l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage ;  
 C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui  
 Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.  
 Vengez-moi d'une ingrate & perfide parente  
 Qui trahit lâchement une aideur si constante ;  
 Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moi, vous venger ! Comment ?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.

Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle,  
 C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle ;  
 Et je la veux punir par les sincères vœux,  
 Par le profond amour, les soins respectueux,  
 Les devoirs empressés, & l'assidu service,  
 Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ELIANTE.

Je compatis sans doute à ce que vous souffrez,  
 Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez,  
 Mais, peut-être, le mal n'est pas si grand qu'on  
 pense,

Et vous pouvez quitter ce désir de vengeance.

Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,

Q.

On



On fait force desseins qu'on n'exécute pas ;  
 On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,  
 Une coupable aimée est bientôt innocente ;  
 Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,  
 Et l'on sçait ce que c'est qu'un courroux d'un  
 amant.

## A L C E S T E.

Non, non, Madame, non. L'offense est trop  
 mortelle,

Il n'est point de retour, & je romps avec elle ;  
 Rien ne sçauroit changer le dessein que j'en fais,  
 Et je me punirois de l'estimer jamais.

La voici. Mon courroux redouble à cette ap-  
 proche.

Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,  
 Pleinement la confondre ; & vous porter après  
 Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attrails.

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

CE LIM E N E, A L C E S T E.

A L C E S T E *à part.*

O Ciel ! De mes transports, puis-je être ici le  
 maître ?

C E L I M E N E.

[*à part.*] [*à Alceste.*]

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois  
 paroître ?

Et que me veulent dire, & ces soupirs pousés,  
 Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

A L C E S T E.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable,  
 A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;  
 Que le sort, les démons, & le Ciel en courroux,  
 N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

C E L I M E N E.

Voilà, certainement, des douceurs que j'admire.

A L C E S T E.

Ah ! Ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire.

Rou-

Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;  
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,  
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme ;  
Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux,  
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes  
yeux ;

Et, malgré tous vos soins & votre adresse à feindre,  
Mon attre me disoit ce que j'avois à craindre ;  
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,  
Je souffre le dépit de me voir outragé.

Je sçais que, sur les vœux, on n'a point de  
puissance ;

Que l'amour veut par tout maître sans dépendance,  
Que jamais, par la force, on n'entra dans un cœur,  
Et que toute ame est libre à nommer son vain-  
queur.

Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,  
Si, pour moi, votre bouche avoit parlé sans  
feinte ;

Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,  
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre  
qu'au sort.

Mais, d'un aveu trompeur, voir ma flâme ap-  
plaudie,

C'est une trahison, c'est une perfidie,  
Qui ne sçauroit trouver de trop grands châtimens ;  
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.

Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage.  
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,  
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés ;

Je cède aux mouvemens d'une juste colère,  
Et je ne répons pas de ce que je puis faire.

CELI MENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel empor-  
tement ?

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vîe  
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue ;

Et que j'ai crû trouver quelque sincérité.  
 Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CE LIMENE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE.

Ah ! Que ce cœur est double , & sçait bien l'art de feindre !

Mais , pour le mettre à bout , j'ai des moyens tout prêts ;

Jetez ici les yeux , & connoissez vos traits ;  
 Ce billet découvert suffit pour vous confondre ,  
 Et , contre ce témoin , on n'a rien à répondre.

CE LIMENE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas , en voyant cet écrit ?

CE LIMENE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

ALCESTE.

Quoi ! Vous joignez ici l'audace à l'artifice ?  
 Le desavouerez vous , pour n'avoir point de feing ?

CE LIMENE.

Pourquoi desavouer un billet de ma main ?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir , sans demeurer confuse  
 Du crime dont , vers moi , son stile vous accuse ?

CE LIMENE.

Vous êtes , sans mentir , un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi ? Vous bravez ainsi ce témoin convainquant ?  
 Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronte ,  
 N'a donc rien qui m'outrage , & qui vous fasse honte ?

CE LIMENE.

Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

AL-

ALCESTE.

Lès gens qui, dans mes mains, l'ont remise  
aujourd'hui.

Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,  
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?  
En ferez-vous, vers moi, moins coupable en effet?

CE LIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,  
En quoi vous blesse-t-il, & qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! Le détour est bon, & l'excuse admirable.  
Je ne m'attendois pas, je l'avouë, à ce trait;  
Et me voilà, par là, convaincu tout-à-fait.  
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?  
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?  
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,  
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;  
Et comment vous pourrez tourner, pour une  
femme,

Tous les mots d'un billet qui montre tant de flâme.  
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,  
Ce que je me n'en vais lire: . . .

CE LIMÈNE.

Il ne me plaît pas, moi.  
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,  
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci  
De me justifier les termes que voici.

CE LIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire; & dans cette oc-  
currence,  
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'import-  
rance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je serai satisfait,  
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CE LIMÈNE.

Non, il est pour Oronte; & je veux qu'on le croye.

Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joye ;  
 J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est ;  
 Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.  
 Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,  
 Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE à part.

Ciel ! Rien de plus cruel peut-il être inventé ?  
 Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?  
 Quoi ! D'un juste courroux je suis ému contr'elle,  
 C'est moi qui me viens plaindre, & c'est moi  
 qu'on querelle !  
 On pousse ma douleur & mes soupçons à bout,  
 On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;  
 Et cependant mon cœur est encore assez lâche,  
 Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,  
 Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris.  
 Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !

[ à Célimène. ]

Ah ! Que vous sçavez bien ici, contre moi-même,  
 Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême ;  
 Et ménager pour vous l'excès prodigieux  
 De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !  
 Défendez-vous au moins d'un crime qui m'ac-

cable,

Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.  
 Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;  
 A vous prêter les mains ma tendresse content,  
 Efforcez-vous ici de paroître fidèle,  
 Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CE LIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,  
 Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.  
 Je voudrois bien sçavoir qui pourroit me con-

traindre.

A descendre pour vous aux bassesses de seindre ;  
 Et pourquoi, si mon cœur panchoit d'autre côté,  
 Je ne le dirois pas avec sincérité.

Quoi ! De mes sentimens l'obligeante assurance,  
 Contre tous vos soupçons, ne prend pas ma dé-

fense ?

Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?  
 N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?  
 Et, puisque notre cœur fait un effort extrême,  
 Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,  
 Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,  
 S'oppose fortement à de pareils aveux;  
 L'aimant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,  
 Doit-il impunément douter de cet oracle?  
 Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas  
 A ce qu'on ne dit point qu'après de grands com-  
 bats?

Allez, de tels soupçons méritent ma colère,  
 Et vous ne valez pas que l'on vous considère.  
 Je suis forte, & veux mal à ma simplicité,  
 De conserver encor peut vous quelque bonté,  
 Je devrois autre part attacher mon estime,  
 Et vous faire un sujet de plainte légitime.

A L C E S T E.

Ah! Traîtresse, mon foible est étrange pour vous,  
 Vous me trompez, sans doute, avec des mots  
 si doux;

Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée,  
 A votre foi mon ame est toute abandonnée,  
 Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,  
 Et si de me trahir il aura la noirceur.

C E L I M E N E.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut  
 que l'on aime.

A L C E S T E.

Ah! Rien n'est comparable à mon amour extrême;  
 Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,  
 Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.

Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât ai-  
 mable;

Que vous fussiez réduite en un sort misérable,  
 Que le Ciel, en naissant, ne vous eût donné rien,  
 Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien  
 Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice  
 Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice;  
 Et que j'eusse la joye & la gloire en ce jour  
 De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière.  
 Me préserve le Ciel que vous ayez matière...  
 Voici Monsieur du Bois plaisamment figuré.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

*C E L I M E N E, A L C E S T E, D U B O I S.*

*A L C E S T E.*

Q U e veut cet équipage & cet air effaré ?  
 Q u'as-tu ?

*D U B O I S.*

Monsieur....

*A L C E S T E.*

Hé bien ?

*D U B O I S.*

Voici bien des mystères.

*A L C E S T E.*

Qu'est-ce ?

*D U B O I S.*

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

*A L C E S T E.*

Quoi ?

*D U B O I S.*

Parlerai-je haut ?

*A L C E S T E.*

Oui, parle, & promptement.

*D U B O I S.*

N'est-il point là quelqu'un ?

*A L C E S T E.*

Ah ! Que d'amusement ?

Veux-tu parler ?

*D U B O I S.*

Monsieur, il faut faire retraite.

*A L C E S T E.*

Comment ?

*D U*



DU BOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DU BOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DU BOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DU BOIS.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! Je te casserai la tête assurément,

Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DU BOIS.

Monsieur, un homme noir & d'habit & de mine,  
 Est venu nous laisser, jusques dans la cuisine,  
 Un papier griffonné d'une telle façon,  
 Qu'il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon.  
 C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;  
 Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien! Quoi? Ce papier qu'a-t-il à démêler,  
 Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DU BOIS.

C'est pour vous dire, ici, Monsieur, qu'une heure ensuite,

Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,  
 Est venu vous chercher avec empressement;  
 Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,  
 Sçachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,  
 De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laisse-là son nom, traître, &amp; dis ce qu'il t'a dit.

D U B O I S.

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.  
 Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,  
 Et que, d'être arrêté, le sort vous y menace.

A L C E S T E.

Mais quoi ! N'a-t-il voulu te rien spécifier ?

D U B O I S.

Non. Il m'a demandé de l'encre & du papier ;  
 Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,  
 Du fond de ce mystère avoir la connoissance.

A L C E S T E.

Donne-le donc.

C E L I M E N E.

Que peut envelopper ceci ?

A L C E S T E.

Je ne sçais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.  
 Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

D U B O I S *après avoir long-tems cherché le billet.*

Ma foi, je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

A L C E S T E.

Je ne sçais qui me tient.

C E L I M E N E.

Ne vous emportez pas ;

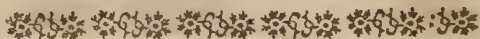
Et courez démêler un pareil embarras.

A L C E S T E.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,  
 Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;

Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour,  
 De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

**L** A résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige....

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire, & beau me raisonner,  
Rien, de ce que je dis, ne me peut détourner;  
Trop de perversité règne au siècle où nous  
sommes,

Et je veux me tirer du commerce des hommes.

Quoi! Contre ma partie, on voit, tout à la fois,

L'honneur, la probité, la pudeur & les loix,

On publie en tous lieux l'équité de ma cause,

Sur la foi de mon droit mon ame le repose;

Cependant je me vois trompé par le succès,

J'ai pour moi la justice; & je perds mon procès!

Un traître, dont on sçait la scandaleuse histoire,

Est sorti triomphant d'une fausseté noire!

Toute la bonne foi cède à sa trahison!

Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!

Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,

Renverse le bon droit & tourne la justice!

Il fait par un arrêt couronner son forfait;

Et, non content encor du tort que l'on me fait,

Il court parmi le monde un livre abominable,

Et de qui la lecture est même condamnable,

Un livre à mériter la dernière rigueur,

Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!

Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,

Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!

Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient

le rang,

376° LE MISANTROPE,

A qui je n'ai rien fait qu'être sincère & franc,  
 Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur em-  
 pressée,  
 Sur des vers qu'il a faits, demander ma pensée;  
 Et, parce que j'en use avec honnêteté,  
 Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,  
 Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!  
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire!  
 Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,  
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!  
 Et les hommes, morbleu, sont faits de cette sorte!  
 C'est à ces actions que la gloire les porte!  
 Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,  
 La justice & l'honneur que l'on trouve chez eux!  
 Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on  
 nous forge,  
 Tirons-nous de ce bois, & de ce coupe-gorge.  
 Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais  
 loups,  
 Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous  
 êtes,  
 Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.  
 Ce que votre partie ose vous imputer,  
 N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;  
 On voit son faux rapport lui-même se détruire,  
 Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? De semblables tours il ne craint point l'éclat,  
 Il a permission d'être franc scélérat;  
 Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,  
 Qu'en en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a pas trop donné  
 Au bruit que, contre vous, sa malice a tourné;  
 De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;  
 Et, pour votre procès dont vous pouvez vous  
 plaindre,  
 Il vous est en justice aisé d'y revenir,  
 Et, contre cet arrêt...

AL-

## ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.

Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,  
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse;  
 On y voit trop à plein le bon droit maltraité,  
 Et je veux qu'il demeure à la postérité  
 Comme une marque insigne, un fameux témoi-  
 gnage

De la méchanceté des hommes de notre âge.  
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra  
 coûter,

Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de  
 pester

Contre l'iniquité de la nature humaine,  
 Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

## PHILINTE.

Mais enfin. . .

## ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus.  
 Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus?  
 Avez-vous bien le front de me vouloir, en face,  
 Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

## PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît,  
 Tout marche par cabale, & par pur intérêt;  
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,  
 Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.  
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité  
 Pour vouloir se tirer de leur société?

Tous ces défauts humains nous donnent, dans  
 la vie,

Des moyens d'exercer notre philosophie.

C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;

Et, si de probité tout étoit revêtu,

Si tous les cœurs étoient francs, justes & dociles,

La plupart des vertus nous seroient inutiles,

Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,

Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;

Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

AL.

## ALCESTE.

Je sçais que vous parlez, Monsieur, le mieux  
du monde.

En beaux raisonnemens vous abondez toujours ;  
Mais vous perdez le tems, & tous vos beaux  
discours.

La raison, pour mon bien, veut que je me retire,  
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire,  
De ce que je dirois, je ne répondrois pas ;  
Et je me jetteroïs cent choses sur les bras.  
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène,  
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;  
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,  
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

## PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant sa venue.

## ALCESTE.

Non. De trop de souci je me sens l'ame émuë.  
Allez-vous-en la voir, & me laissez enfin,  
Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin.

## PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre ;  
Et je vais obliger Eliante à descendre.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

## ORONTE.

Où, c'est à vous de voir si, par des nœuds  
si doux,

Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.  
Il me faut de votre ame une pleine assurance,  
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.  
Si l'ardeur de mes feux a pû vous émouvoir,  
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;  
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,  
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,  
De le sacrifier, Madame, à mon amour,  
Et, de chez vous enfin, le bannir dès ce jour.

CE-

## CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,  
Vous à qui j'ai tant vû parler de son mérite ?

## ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens ;  
Il s'agit de sçavoir quels sont vos sentimens.  
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou  
l'autre ;

Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

A L C E S T E *sortant du coin où il étoit.*

Où, Monsieur a raison, Madame. Il faut choisir,  
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.  
Pareille ardeur me presse, & même soin m'amène,  
Mon amour veut du vôtre une marque certaine ;  
Les chutes ne sont plus pour traîner en longueur ;  
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

## ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur, d'une flâme im-  
portune,  
Troubler aucunement votre bonne fortune.

## A L C E S T E.

Je ne veux point, Monsieur, jaloux, ou non  
jaloux,  
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

## ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

## A L C E S T E.

Si, du moindre panchant, elle est pour vous  
capable...

## ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

## A L C E S T E.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

## ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

## A L C E S T E.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.



O R O N T E.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

A L C E S T E.

Vous n'avez qu'à trancher, & choisir de nous deux.

O R O N T E.

Quoi ! Sur un pareil choix vous semblez être en peine ?

A L C E S T E.

Quoi ! Votre ame balance & paroît incertaine ?

C E L I M E N E.

Mon Dieu ! Que cette instance est là hors de saison,  
Et que vous témo'gnez tous deux peu de raison !  
Je sçais prendre parti sur cette préférence,  
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance ;  
Il n'est point suspendu , sans doute , entre vous deux ,

Et rien n'est si-tôt fait que le choix de nos vœux.  
Mais je souffre , à vrai dire , une gêne trop forte.  
A prononcer en face un aveu de la sorte.  
Je trouve que ces mots , qui sont desobligeans ,  
Ne se doivent point dire en présence des gens ;  
Qu'un cœur , de son penchant , donne assez de lumière ,

Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière ;

Et qu'il suffit , enfin , que de plus doux témoins  
Instruisent un amant du malheur de ses soins .

O R O N T E.

Non , non ; un franc aveu n'a rien que j'appréhende ,

J'y consens pour ma part .

A L C E S T E.

Et moi , je le demande ;

C'est son éclat sur-tout qu'ici j'ose exiger ,  
Et je ne prétends point vous voir rien ménager .  
Conserver tout le monde est votre grande étude ;  
Mais plus d'amusement , & plus d'incertitude .

Il faut vous expliquer nettement là-dessus,  
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus;  
Je sçaurai de ma part expliquer ce silence,  
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en  
pense.

ORONTE.

Je vous sçais fort bon gré, Monsieur, de ce  
courroux,  
Et je lui dis ici même chose que vous.

CE LIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!  
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?  
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?  
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

\*\*\*\*\*

### SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE, CELIMENE,  
ORONTE, ALCESTE.

CE LIMENE.

JE me vois, ma cousine, ici persécutée  
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.  
Ils veulent, l'un & l'autre, avec même chaleur,  
Que je prononce entr'eux le choix qui fait mon  
cœur;

Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,  
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut  
prendre.

Dites-moi si jamais cela se fait ainsi?

ELIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici.  
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée;  
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE

O R O N T E.

Il faut, 'il faut parler, &amp; lâcher la balance.

A L C E S T E.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

O R O N T E.

Je ne veux qu'un seul mot, pour finir nos débats.

A L C E S T E.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

ARSINOE, CELIMENE, ELIANTE', AL-  
CESTE, PHILINTE, ACASTE,  
CLITANDRE, ORONTE.

A C A S T E.

MADAME, nous venons tous deux, sans vous  
déplaire,

Eclaircir, avec vous, une petite affaire.

CLITANDRE à Oronte &amp; à Alceste.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici;  
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

A R S I N O E' à Célimène.

MADAME, vous serez surprise de ma vûë;  
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue.  
Tous deux ils m'ont trouvée, & se sont plaints  
à moi

D'un trait à qui mon cœur ne sçauroit prêter foi.  
J'ai du fond de votre ame une trop haute estime,  
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;  
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,  
Et, l'amitié passant sur de petits discours,  
J'ai bien voulu, chez vous, leur faire compagnie,  
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

A C A S T E.

Oui, MADAME, voyons, d'un esprit adouci,  
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.  
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLI.

## CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

A C A S T E à Oronte & à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,

Et je ne doute pas que sa civilité,

A connoître sa main, n'ait trop sçu vous instruire.

Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

*Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, & de me reprocher que je n'ai jamais tant de joye, que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; & si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte...*

Il devoit être ici.

*Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me revenir; & depuis que je l'ai vu, trois quarts-d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit Marquis...*

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité. Pour le petit Marquis, qui me tint hier long-tems la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne; & ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape & l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

[ à Alceste. ]

A vous le dé Monsieur.

*Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries, & son chagrin bourru; mais il est cent momens, où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au sonnet...*

[ à Oronte. ]

Voici votre paquet.

*Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jeté dans le bel esprit, & veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; & sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; & que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.*

## CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

*Votre Clitandre, dont vous me parlez, & qui fait tant le douxereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, & vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentimens contre les siens; & voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obédée.*

D'un fort beau caractère on voit là le modèle, Madame, & vous sçavez comment cela s'appelle. Il suffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,

Montrer de votre cœur le portrait glorieux..

## A C A S T E.

*J'aurois de quoi vous dire, & belle est la matière, Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère; Et je vous ferai voir que les petits Marquis Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.*

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOË,  
ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

## O R O N T E.

**Q**Uoi! De cette façon je vois qu'on me déchire,  
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!

Et

Et votre cœur, paré de beaux semblans d'amour,  
 A tout le genre humain se promet tour à tour ?  
 Allez, j'étois trop duppe, & je vais ne plus l'être;  
 Vous me faites un bien, me faisant vous connoître,  
 J'y profite d'un cœur, qu'ainsi vous me rendez,  
 Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

[ à *Alceste*. ]

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flâme,  
 Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

*CELIMÈNE, ELIANTE, ARSINOË,  
 ALCESTE, PHILINTE.*

*ARSINOË* à *Célimène*.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,  
 Je ne me sçaurois taire, & me sens emouvoir.  
 Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?  
 Je ne prends point de part aux intérêts des autres;

[ montrant *Alceste*. ]

Mais Monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur;

Un homme, comme lui, de mérite & d'honneur,  
 Et qui vous chérissoit avec idolatrie,  
 Devroit-il...

*A L C E S T E.*

Laissez-moi, Madame, je vous prie,  
 Vuider mes intérêts moi-même là-dessus;  
 Et ne vous chargez point de ces soins superflus.  
 Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,  
 Il n'est point en état de payer ce grand zèle;  
 Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,  
 Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

*A R S I N O Ë.*

Hé! Croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette  
 pensée,

Et que de vous avoir on soit tant empressée?  
 Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,

*Tom II.*

*R.*

*Si,*

Si, de cette créance, il peut s'être flaté.  
 Le rebut de Madame est une marchandise,  
 Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.  
 Détrompez-vous de grace, & portez-le moins  
 hât.

Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous  
 faut.

Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,  
 Et je brûle de voir une union si belle.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE,  
 TE, PHILINTE.

ALCESTE à *Célimène*.

Hé bien, je me suis tû, malgré ce que je voi,  
 Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.  
 Ai-je pris sur moi-même un assez long empire?  
 Et puis-je, maintenant...

CELIMENE.

Où, vous pouvez tout dire;  
 Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plain-  
 drez,

Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.  
 J'ai tort, je le confesse; & mon ame confuse  
 Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.  
 J'ai, des autres ici, méprisé le courroux;  
 Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.  
 Votre ressentiment sans doute est raisonnable,  
 Je sçais combien je dois vous paroître coupable,  
 Que toute chose dit que j'ai pû vous trahir,  
 Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.  
 Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! Le puis-je, traîtresse?  
 Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?  
 Et, quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,  
 Trouvai-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

[à *Eliante* & à *Philinte*.]

Vous



Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,  
 Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.  
 Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,  
 Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,  
 Montier que c'est à tort que sages on nous nomme;  
 Et que, dans tous les cœurs, il est toujours de  
 l'homme. [à Célimène.]

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,  
 J'en sçaurai dans mon ame excuser tous les traits,  
 Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse,  
 Où le vice du tems porte votre jeunesse;  
 Pourvû que votre cœur veuille donner les mains  
 Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,  
 Et que, dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,  
 Vous soyez, sans tarder, résoluë à me suivre.  
 C'est par-là seulement que, dans tous les esprits,  
 Vous pouvez réparer le mal de vos écrits;  
 Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,  
 Il peut m'être permis de vous aimer encore.

C E L I M È N E.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir;  
 Et, dans votre désert, aller m'enfvelir!

A L C E S T E.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre âme réponde,  
 Que vous doit importer tout le reste du monde?  
 Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contens?

C E L I M È N E.

La solitude effraye une ame de vingt ans.  
 Je ne sens point la mienne assez grande, assez  
 forte,

Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.  
 Si le don de ma main peut contenter vos vœux,  
 Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;  
 Et l'hymen....

A L C E S T E.

Non. Mon cœur à présent vous déteste,  
 Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.  
 Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,  
 Pour trouver tout en moi, comme moi tout en  
 vous,

Allez, je vous refuse; & ce sensible outrage,  
 De vos indignes fers, pour jamais me dégage.

R 2

SCE-

\*\*\*\*\*

## SCENE DERNIERE.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE à Eliante.

M'Adame, cent vertus ornent votre beauté,  
 Et je n'ai vû qu'en vous de la sincérité,  
 De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême;  
 Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,  
 Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,  
 Ne se présente point à l'honneur de vos fers.  
 Je m'en sens trop indigne, & commence à  
 connoître

Que le Ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point  
 fait naître;

Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,  
 Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;  
 Et qu'enfin. . . .

ELIANTE.

Vous pouvez suivre votre pensée.  
 Ma main, de se donner, n'est pas embarrassée;  
 Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,  
 Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! Cet honneur, Madame, est toute mon envie,  
 Et j'y sacrifierois & mon sang & ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,  
 L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentimens!  
 Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,  
 Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices;  
 Et chercher, sur la terre, un endroit écarté,  
 Où, d'être homme d'honneur, on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose,  
 Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

LE  
MEDECIN  
MALGRÉ LUI,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

GERONTE, pere de Lucinde.

LUCINDE, fille de Geronte.

LEANDRE, amant de Lucinde.

SGANARELLE, mari de Martine domestique de Geronte.

MARTINE, femme de Sganarelle.

M. ROBERT, voisin de Sganarelle.

VALERE, domestique de Geronte.

LUCAS, mari de Jacqueline.

JACQUELINE, nourrice chez Geronte, & femme de Lucas.

THIBAUT, pere de Perrin, }  
PERRIN, fils de Thibaut, } payfans.

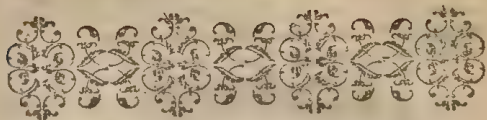
*La scène est à la campagne.*

BIBLIOTHECA  
UNIVERSITATIS  
CRACOVENSIS



LE MEDECIN MALGRÉ LUY.

*J. Punt delin. et fecit, 1739.*



LE MEDECIN  
MALGRE' LUI,  
C O M E D I E.

\*\*\*\*\*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

**N**ON, je te dis que je n'en veux rien faire; & que c'est à moi de parler, & d'être le maître.

MARTINE.

Et je te d's, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie; & que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fadaïnes.

SGANARELLE.

Oh! La grande fatigue que d'avoir une femme, & qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon!

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

SGANARELLE.

Ouï, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache, comme moi, raisonner des choses;



392 LE MEDECIN MALGRE' LUI,  
choses ; qui ait servi six ans un fameux Méde-  
cin, & qui ait scû, dans son jeune âge, son  
rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du son fieffé !

SGANARELLE.

Peste de la carogne !

MARTINE.

Que maudit soit l'heure & le jour, où je m'a-  
visai d'aller dire oui !

SGANARELLE.

Que maudit soit le bec-cornu de Notaire qui me  
fit signer ma ruine !

MARTINE.

C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de  
cette affaire. Devrois-tu être un seul moment  
sans rendre grâces au Ciel de m'avoir pour ta  
femme, & méritois-tu d'épouser une personne  
comme moi ?

SGANARELLE.

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, &  
que j'eus lieu de me louer la première nuit de  
nos noces. Hé, morblen, ne me fais point  
parler là-dessus. Je dirois de certaines choses,...

MARTINE.

Quoi ? Que dirois-tu ?

SGANARELLE.

Baste, laissons-là ce chapitre. Il suffit que nous  
sçavons ce que nous sçavons, & que tu fus bien  
heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un  
homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché,  
un traître qui me mange tout ce que j'ai !

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MAR-

MARTINE.

Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est  
dans le logis!

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois?

SGANARELLE.

Tu t'en léveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute  
la maison!

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

MARTINE.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que  
jouer & que boire!

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse  
avec ma famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits-enfans sur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bû & bien  
mangé, je veux que tout le monde soit saoul  
dans ma maison.

R.

MAR.

MARTINE.

Et tu prétends, yvrogne, que les choses aillent toujours de même ?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences & tes débauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne sçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous sçavez que je n'ai pas l'ame endurante, & que j'ai le bras assez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous demande à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

MARTINE.

Yvrogne que tu es !

SGANARELLE.

Je vous battraï,

MAR-

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Infâme.

SGANARELLE.

Je vous étrillerais.

MARTINE.

Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin,  
pendard, gueux, bellâtre, flacon, malfaiteur, vo-  
leur....

SGANARELLE.

Ah! Vous en voulez donc?

[Sganarelle prend un bâton, &amp; bat sa femme.]

MARTINE criant.

Ah, ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE II.

M. ROBERT, SGANARELLE,

MARTINE.

M. ROBERT.

Hoà, holà, holà. Fi. Qu'est-ce-ci? Quelle  
infamie! Peste soit le coquin, de battre  
ainsi sa femme!

MARTINE à M. Robert.

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.

Ah! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. ROBERT.

J'ai tort.

326 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

MARTINE.

Est-ce là votre affaire?

M. ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes!

M. ROBERT.

Je me retracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un sot, de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

[Elle lui donne un soufflet.]

M. ROBERT à Sganarelle.

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossiez, battez, comme il faut, votre femme; je vous aiderai, si vous le voulez.

SGA.

S G A N A R E L L E.

Il ne me plaît pas, moi.

M. R O B E R T.

Ah! C'est une autre chose.

S G A N A R E L L E.

Je la veux battre, si je le veux; &amp; ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. R O B E R T.

Fort bien.

S G A N A R E L L E.

C'est ma femme, &amp; non pas la vôtre.

M. R O B E R T.

Sans doute.

S G A N A R E L L E.

Vous n'avez rien à me commander.

M. R O B E R T.

D'accord.

S G A N A R E L L E.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. R O B E R T.

Très-volontiers.

S G A N A R E L L E.

Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point mettre l'écorce.

[Il bat M. Robert, & le chasse.]

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

S G A N A R E L L E, M A R T I N E.

S G A N A R E L L E.

O H ça, faisons la paix nous deux. Touche là.

M A R T I N E.

Oui, après m'avoir ainsi battue?

R. 7

SGA.

398 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, je veux être en colère.

SGANARELLE.

Fi, c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moi là

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée

SGANARELLE.

Hé bien, va, je te demande pardon, mets là ta main.

MARTINE.

[*bas à part.*]

Je te pardonne ; mais tu le payeras

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de tems en tems né-



nécessaires dans l'amitié, & cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, & je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE IV.

MARTINE *seule.*

VA, quelque mine que je fasse, je n'oublie-  
rai pas mon ressentiment; & je brûle en  
moi-même de trouver les moyens de te punir  
des coups que tu m'as donnés. Je sçais bien  
qu'une femme a toujours dans les mains de quoi  
se venger d'un mari; mais c'est une punition  
trop delicate pour mon pendard. Je veux une  
vengeance qui se fasse un peu mieux sentir, &  
ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai  
reçûe.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE V.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS à Valere, *sans voir Martine.*

P Arguonne, j'avons pris là tous deux une gué-  
ble de commission, & je ne sçais pas, moi,  
ce que je pensons attraper.

VALERE à Lucas, *sans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? Il faut  
bien obéir à notre maître; & puis, nous avons  
intérêt, l'un & l'autre, à la santé de sa fille,  
notre maîtresse; & sans doute son mariage,  
différé par la maladie, nous vauvra quelque  
récompense. Horace, qui est libéral, a bonne  
part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa  
personne; & quoiqu'elle ait fait voir de l'a-  
mitié pour un certain Léandre, tu sçais bien  
que son pere n'a jamais voulu consentir à le re-  
cevoir pour son gendre.

MAR-

400 LE MEDECIN MALGRE' LUI;

MARTINE *révante à part, se croyant seule.*  
Ne puis-je point trouver quelque invention  
pour me venger?

LUCAS *à Valère.*

Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la  
tête, puisque tous les Médecins y avont perdu  
leur latin?

VALERE *à Lucas.*

On trouve quelquefois à force de chercher, ce  
qu'on ne trouve pas d'abord; & souvent, en  
des simples lieux...

MARTINE *se croyant toujours seule.*

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix  
que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent  
au cœur; je ne sçaurois les digérer, &c...

[*beurtant Valère & Lucas*]

Ah! Messieurs, je vous demande pardon; je ne  
vous voyois pas, & cherchois dans ma tête  
quelque chose qui m'embarrasse.

VALERE.

Chacun a ses soins dans le monde; & nous  
cherchons aussi ce que nous voudrions bien  
trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous pûsse aider?

VALERE.

Cela se pourroit faire; & nous tâchons de ren-  
contrer quelque habile homme, quelque Mé-  
decin particulier, qui pût donner quelque sou-  
lagement à la fille de notre maître, atteinte  
d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup  
l'usage de la langue. Plusieurs Médecins ont  
déjà épuisé toute leur science après elle; mais  
on trouve, par fois, des gens avec des secrets  
admirables, de certains remèdes particuliers,  
qui sont le plus souvent ce que les autres n'ont  
sçu faire, & c'est là ce que nous cherchons.

MAR.

MARTINE *bas à part.*

Ah ! Que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard ! [*haut.*] Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; & nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALERE.

Mé, de grace, où pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCA.

Un Médecin qui coupe du bois ?

VALERE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

MARTINE.

Non. C'est un homme extraordinaire, qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, & ne fuit rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la Médecine.

VALERE.

C'est une chose admirable que tous les grands-hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire ; car elle va par fois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité, & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est Médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, & ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons, quand nous avons besoin de lui.

VALERE.

Voilà une étrange folie.

MAR-

402 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

MARTINE.

Il est vray; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle; mais il est aisé à connaître. C'est un homme qui a une large barbe noire, & qui porte une fraise, avec un habit jaune & vert.

LUCAS.

Un habit jaune & vert! C'est donc le Médecin des perroquets?

VALERE.

Mais est-il bien vray qu'il soit aussi habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment? C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres Médecins, on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, & l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vûë, une petite goutte de je ne sçais quoi dans la bouche; & dans le même instant, elle se leva de son lit, & se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, & se brisa, sur le pavé, la tête, les bras & les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sçait faire, & l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, & courut jouer à la fosse.

LU-

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il faut que cet homme-là ait la Médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Têtegué, voilà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé! Morguenne, laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALERE à Lucas.

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; & j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde,

\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE chantant derrière le théâtre.

La, la, la.

VALERE.

J'entends quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE entrant sur le théâtre avec une bouteille à sa main, sans appercevoir Valere ni Lucas.

La, la, la. ... Ma foi, c'est assez travaillé pour

404 LE MEDECIN MALGRE' LUI,  
pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine,  
[après avoir bû]

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

[Il chante.] Qu'ils sont doux,

Bouteille jolie,

Qu'ils sont doux,

Vos petits glou-gloux!

Mais mon sort feroit bien des jaloux;

Si vous étiez toujours remplie.

Ah! Bouteille ma mie,

Pourquoi vous vuidez-vous?

Allons, morbleu, il ne faut point engendrer  
de mélancolie.

V A L E R E *bas à Lucas.*

Le voilà lui-même.

L U C A S *bas à Valere.*

Je pense que vous dites vray, & que j'avons  
botté le nez dessus.

V A L E R E.

Voyons de près.

S G A N A R E L L E *embrassant sa bouteille.*

Ah! Ma petite friponne, que je t'aime! Mon  
petit bouchon.

[Il chante.] Appercevant Valere Et Lucas qui  
l'examinent, il baisse sa voix.]

Mais mon sort... feroit bien... des jaloux,  
Si...

[Voyant qu'on l'examine de plus près.]

Que diable! A qui en veulent ces gens-là?

V A L E R E *à Lucas.*

C'est lui assurément.

L U C A S *à Valere.*

Le voilà tout craché comme on nous l'a défiguré.  
Sganarelle pose la bouteille à terre; Et Valere se  
baissant pour le saluer, comme il croit que c'est  
à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté;  
Lucas faisant la même chose que Valere, Sgana-  
relle.

# COMEDIE.

405

*elle reprend sa bouteille, & la tient contre son estomach, avec divers gestes, qui font un jeu de théâtre.*

S G A N A R E L L E à part.

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

V A L E R E.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

S G A N A R E L L E.

Hé ? Quoi ?

V A L E R E.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

S G A N A R E L L E *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oui, & non, selon ce que vous lui voulez.

V A L E R E.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrions.

S G A N A R E L L E.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

V A L E R E.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; & nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

S G A N A R E L L E.

Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

V A L E R E.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites ; mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, le soleil pourroit vous incommoder.

L U C A S.

Monsieur, boutez dessus.

S G A



406 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

S G A N A R E L L E à part.

Voici des gens bien pleins de cérémonie.

[Il se couvre.]

V A L E R E.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés, & nous sommes instruits de votre capacité.

S G A N A R E L L E.

Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

V A L E R E.

Ah! Monsieur....

S G A N A R E L L E.

Je n'y épargne aucune chose, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

V A L E R E.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

S G A N A R E L L E.

Mais aussi je les vends cent dix fois le cent.

V A L E R E.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

S G A N A R E L L E.

Je vous promets que je ne sçauois les donner à moins.

V A L E R E.

Monsieur, nous sçavons les choses.

S G A N A R E L L E.

Si vous sçavez les choses, vous sçavez que je les vends cela.

V A L E R E.

Monsieur, c'est se moquer que....

S G A N A R E L L E.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

V A L E R E.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGA.

SGANARELLE.

Vous en pouvez trouver autre part à moins, il y a fagots & fagots ; mais, pour ceux que je fais.....

VALERE.

Hé, Monsieur, laissons-là ce discours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALERE.

Hé! Fi.

SGANARELLE.

Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, & ne lais pas homme à surfaire.

VALERE.

Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte? Qu'un homme si sçavan, un fameux Medecin comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, & tenir enter-rés les beaux talens qu'il a?

SGANARELLE *à part.*

Il est fou.

VALERE.

De grace, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne sert de rien; je sçavons ç'en que je sçavons.

SGANARELLE.

Quoi donc, que voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

VALERE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand Médecin.  
SGA.

408 LE MÉDECIN MALGRE' LUI,

S G A N A R E L L E.

Médecin vous-même; je ne le suis point, & je ne l'ai jamais été.

V A L E R E.

[*bas.*]

[*haut.*]

Voilà sa folie qui le tient. Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage; & n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

S G A N A R E L L E.

A quoi donc?

V A L E R E.

A de certaines choses dont nous serions marries.

S G A N A R E L L E.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne suis point Médecin, & ne sçais ce que vous me voulez dire.

V A L E R E.

[*bas.*]

[*haut.*]

Je vois bien qu'il se faut servir du remède. Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

L U C A S.

Hé, têtégué, ne lantiponez point davantage, & confessez à la franquette que v'sêtes Médecin.

S G A N A R E L L E *à part.*

J'enrage.

V A L E R E.

A quoi bon nier ce qu'on sçait?

L U C A S.

Pourquoi toutes ces fraïmes là? A quoi est-ce que ça vous sert?

S G A N A R E L L E.

Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point Médecin.

V A L E R E.

Vous n'êtes point Médecin?

S G A N A R E L L E.

Non.

LU.

L U C A S.

V'n'êtes pas Médecin?

S G A N A R E L L E.

Non, vous dis-je.

V A L E R E.

Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

[Ils prennent chacun un bâton, &amp; le frappent.]

S G A N A R E L L E.

Ah, ah, ah! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

V A L E R E.

Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

L U C A S.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?

V A L E R E.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

L U C A S.

Par ma figué, j'en fis fâché franchement.

S G A N A R E L L E.

Que diable est ceci, Messieurs? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois Médecin?

V A L E R E.

Quoi! Vous ne vous rendez pas encore, &amp; vous vous défendez d'être Médecin?

S G A N A R E L L E.

Diable emporte, si je le suis.

L U C A S.

Il n'est pas vrai que vous sayez Médecin?

S G A N A R E L L E.

[Ils recommencent à le battre.]

Non, la peste m'étouffe. Ah, ah! Hé bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis Médecin, je suis Médecin; Apoticaire encore,

410 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

V A L E R E.

Ah! Voilà qui va bien, Monsieur; je suis ravi de vous voir raisonnable.

L U C A S.

Vous me boutez la joye au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

V A L E R E.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

L U C A S.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

S G A N A R E L L E *à part.*

Ouais! Seroit-ce bien moi qui me tromperois, & serois-je devenu Médecin sans m'en être aperçû?

V A L E R E.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, & vous verrez, assurément, que vous en ferez satisfait.

S G A N A R E L L E.

Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes? Est-il bien assuré que je sois Médecin?

L U C A S.

Oui, par ma figue.

S G A N A R E L L E.

Tout de bon?

V A L E R E.

Sans doute.

S G A N A R E L L E.

Diabie emporte, si je le sçavois.

V A L E R E.

Comment! Vous êtes le plus habile Médecin du monde.

S G A N A R E L L E.

Ah! Ah!

LU.

LUCAS.

Un Médecin qui a gari je ne sçais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu!

VALERE. 2

Une femme étoit tenuë pour morte il y avoit six heures ; elle étoit prête à ensevelir, lorsqu'avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir, & marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peste!

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissa choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes, & les bras cassés ; & vous, avec je ne sçais quel onguent, vous fîtes qu'aussi-tôt il se releva sur ses pieds, & s'en fut jouer à la fosselette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALERE.

Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous ; & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prérendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! Je suis Médecin sans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question? Où faut-il se transporter?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller veir une fille qui a perdu la parole.

S<sup>2</sup>

SGA-

412 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

S G A N A R E L L E.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

V A L E R E *bas à Lucas.*

Il aime à rire. [*à Sganarelle.*] Allons, Monsieur.

S G A N A R E L L E.

Sans une robe de Médecin ?

V A L E R E.

Nous en prendrions une.

S G A N A R E L L E *présentant sa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes juleps.

[*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*]

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du Médecin.

L U C A S.

Pallanguenne, voilà un Médecin qui me plaît; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

*Fin du premier Acte.*







## ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, LUCAS,  
JACQUELINE.

VALERE.

OUI, Monsieur, je crois, que vous serez  
satisfait; & nous vous avons amene le  
plus grand Médecin du monde.

LUCAS.

Oh, morguenne! il faut tirer l'échelle après ce-  
ti-là; & tous les autres ne sont pas daignes de  
li déchauffer ses foulies.

VALERE.

C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALERE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit;  
&, par fois, il a des momens où son esprit s'é-  
chape, & ne paroît pas ce qu'il est.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonner; & l'an diro't par  
fois, ne v'sen déplaïse, qu'il a quelque petit  
coup de hache à la tête.

VALERE.

Mais, dans le fond, il est toute science; &,  
bien souvent, il dit des choses tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait com-  
me s'il lisoit dans un livre.

VALERE.

Sa réputation s'est déjà répandue ici; & tout le  
monde vient à lui.

S 3

GE.

414 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir; faites-le-moi vite venir.

VALERE.

Je le vais querir.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

GERONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

PAR ma fi, Monsieur, ceti-ci sera justement ce qu'ont fait les autres. Je pense que ce sera quensti quensti; & la meilleure médecine que l'on pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau & bon mari, pour qui elle eût de l'amiquié.

GERONTE.

Quais, nourrice ma mie! Vous vous mêlez de bien des choses.

LUCAS.

Taisez-vous, notre minagere Jacqueline; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze, que tous ces Médecins n'y seront rian que de lian claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe & de séné, & qu'un mari est un emplâtre qui gart tous les maux des filles.

GERONTE.

Est elle en état maintenant qu'on s'en vou'ût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bian, vous li vouliez bailler eun homme qu'elle n'aime point. Que ne preniais-vous ce Monsieur Liandre qui li touchoit au cœur? Elle auroit été fort obéissante; & je m'en vas  
gager

gager qu'il la prendroit li, comme alle est, si vous la li voullais donner.

GERONTE.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériqué.

GERONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; & l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux & aux prières de messieurs les héritiers; & l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les peres & les meres ont cette maudite coutume, de demander toujours qu'a-t-il & qu'a-t-elle? Et le compere Pierre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarqué de vaine qu'il avoit davantage que le jeune Robin où alle avoit bouté son amiquié; & vlà que la pauvre criature en est devenuë jaune comme eun coin, & n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieur; on n'a que son plaisir en ce monde, & j'aimerois mieux briller à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Liausle.

GERONTE.

Feste! Madame la nourrice, comme vous dégoïsez! Taisez-vous, je vous prie, vous prenez trop de soin, & vous échauffez votre lait.

LUCAS *frappant, à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Geronte.*

Morgué, tai-toi, t'es eune impartinante. Monsieur n'a que faire de tes discours, & il sçait ce

S *plus* qu'il

416 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

qu'il a à faire. Mê-le-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieur est le pere de sa fille; & il est bon & sage pour voir ce qui li faut.

GERONTE.

Tout doux. Oh! Tout doux.

LUCAS *frappant encore sur l'épaule de Geron-te.*  
Monsieur, je veux un peu la mortifier, & li ap-prendre le respect qu'elle vous doit.

GERONTE.

Oui; mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

VALERE, SGANARELLE, GERON-  
TE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

MONsieur, préparez-vous. Voici notre Médecin qui entre.

GERONTE à Sganarelle.

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, & nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE *en robe de Médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oui.

GERONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans son chapitre... des chapeaux.

GERONTE.

Puisqu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGA-

SGANARELLE.

Monsieur le Médecin, ayant appris les mer-  
veilleuses choses...

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grâce?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne suis pas Médecin.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas Médecin?

GERONTE.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Tout de bon?

GERONTE.

Tout de bon.

[Sganarelle prend un bâton & frappe Gêronte.]

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Vous êtes Médecin maintenant, je n'ai jamais  
eu d'autres licences.

GERONTE à Valere.

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALERE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un Médecin go-  
guenard.

GERONTE.

Oui; mais je l'envoyerois promenez avec ses  
goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monsieur, ce n'est  
que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la li-  
berté que j'ai prise.

S S

GE

420 LE MÉDECIN MALGRE' LUI.

me vous; & je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

[Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous & embrasse encore la nourrice.]

LUCAS le tirant encore.

Hé, têtigué, point tant de complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais, avec ma femme, trêve de farimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joye, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

[Il continuë le même jeu.]

LUCAS le tirant pour la troisième fois.

Ah! Vartigué, monsieu le médecin, que de lantiponages!

\*\*\*\*\*

SCENE V.

GERONTE, SGANARELLE,  
LUCAS, JACQUELINE.

GERONTE.

Monsieur, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, Monsieur, avec toute la Médecine.

GERONTE.

Où est-elle?

SCA-

SGANARELLE *se touchant le front.*  
Là dedans.

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice, & que je visite son sein.

[*Il s'approche de Jacqueline.*]

LUCAS *le tirant, & lui faisant faire la pirouette.*  
Nanain, nanain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du Médecin, de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votte sarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au Médecin? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras,*  
*& lui faisant faire aussi la pirouette.*

Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il m'en fait quenque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Ei le vilain, qui est jaloux de sa femme.

GERONTE.

Voici ma fille.



\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

LUCINDE, GERONTE, SGANARELLE,  
VALERE, LUCAS,  
JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade ?

GERONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille, & j'aurois tous les regrets du monde, si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du Médecin.

GERONTE.

Allons, un siège.

SGANARELLE *assis entre Geronte & Lucinde.*

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoutante, & je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux, lorsque le Médecin fait rire le ma-  
[à Lucinde.]

de, c'est le meilleur signe du monde. Hé bien, de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE *portant sa main à sa bouche, à sa tête, & sous son menton.*

Han, hi, hon, han,

SGANARELLE.

Hé ? Que dites-vous ?

LUCINDE *continuant les mêmes gestes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi ?

LU-

## LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

GERONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause, & c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GERONTE.

Celui qu'elle doit épouser, veut attendre sa guérison, pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce sot là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir.

GERONTE.

Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins, pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah ! Ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opprime-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Oui, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous sçavez ?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement ?

424 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

GERONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matière est-elle louable ?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

[à Lucinde.] SGANARELLE. [à Gêronte.]

Donnez-moi votre bras. Voilà un pous qui marque que votre fille est muette.

GERONTE.

Hé, oui, Monsieur, c'est là son mal, vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah, ah!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands Médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, & vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela; mais moi, je touche au but du premier coup, & je vous apprends que votre fille est muette.

GERONTE.

Oui; mais je voudrois bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs Auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GERONTE.

Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGA-

S G A N A R E L L E.

Aristote, là-dessus, dit. . . . de fort belles choses.

G E R O N T E.

Je le crois.

S G A N A R E L L E.

Ah! C'étoit un grand homme!

G E R O N T E.

Sans doute.

S G A N A R E L L E.

Grand homme tout-à-fait; un homme qui étoit

*[levant son bras depuis le coude.]*

plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'act on de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres sçavans, nous appellons humeurs peccantes; c'est-à-dire. . . humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences, qui s'élevent dans la région des maladies, venant. . . pour ainsi dire. . . à. . . Entendez-vous le latin?

G E R O N T E.

En aucune façon.

S G A N A R E L L E *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le latin?

G E R O N T E.

Non.

S G A N A R E L L E *avec entousiasme.*

*Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, bonus, bono, bonum, Deus sanctus, est ne oratio latinas? Etiam, oui. Quare, pourquoi? Quia substantivo, & adjectivum, concordat in generi, numero, & casus.*

G E R O N T E.

Ah! Que n'ai-je étudié?

J A C Q U E L I N E.

L'habile homme que voilà!

426 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

L U C A S.

Qui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

S G A N A R E L L E.

Or ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer, d'icôté gauche où est le foye, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poulmon, que nous appellons en latin, *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en gree, *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appellons en hebreu, *abile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; & parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie, & parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité.... Ecoutez bien ceci, je vous conjure.

G E R O N T E.

Oui.

S G A N A R E L L E.

Ont une certaine malignité qui est causée.... Soyez attentif, s'il vous plaît.

G E R O N T E.

Je le suis.

S G A N A R E L L E.

Qui est causée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concivité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs..... *Ossahandus, nequei, nequer, potarium, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

J A C Q U E L I N E.

Ah! Que ça est bien dit, notre homme!

L U C A S.

Que n'ai-je la langue aussi bien pendue?

G E R O N T E.

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foye & du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont, que le cœur est du côté gauche, & le foye du côté droit

S G A -

S G A N A R E L L E.

Oui, cela étoit autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, & nous faisons maintenant la Médecine d'une methode toute nouvelle.

G E R O N T E.

C'est ce que je ne sçavois pas ; & je vous demande pardon de mon ignorance.

S G A N A R E L L E.

Il n'y a point de mal ; & vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

G E R O N T E.

Assurément ; mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

S G A N A R E L L E.

Ce que je crois qu'il faille faire ?

G E R O N T E.

Oui.

S G A N A R E L L E.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, & qu'on lui fasse prendre, pour remède, quantité de pain trempé dans le vin.

G E R O N T E.

Pourquoi cela, Monsieur ?

S G A N A R E L L E.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain mêlés ensemble, une vertu sympatique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

G E R O N T E.

Cela est vrai. Ah le grand homme ! Vite, quantité de pain & de vin.

S G A N A R E L L E.

Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

\*\*\*\*\*

## S C E N E VII.

GERONTE, SGANARELLE,  
JACQUELINE.

SGANARELLE.

[à Jacqueline.] [à Geronte]

Doncement, vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE.

Qui? Moi? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, & il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clistère dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner, quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salutaire; &, comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, & je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remèdes; mais nous sçaurons vous soumettre à la raison.



\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

GERONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je vous donne le bon jour.

GERONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GERONTE.

Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE *tendant sa main par derrière, tandis que Geronte ouvre sa bourse.*

Je n'en prendrai pas, Monsieur.

GERONTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GERONTE.

Voilà qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GERONTE.

Hé !

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le crois.

SGA-

430 LE MEDECIN MALGRE' LUI,  
S G A N A R E L L E *après avoir pris l'argent.*  
Cela est-il de poids ?

G E R O N T E.  
Oui, Monsieur.

S G A N A R E L L E.  
Je ne suis pas un Médecin mercenaire.

G E R O N T E.  
Je le sçais bien.

S G A N A R E L L E.  
L'interêt ne me gouverne point.

G E R O N T E.  
Je n'ai pas cette pensée.

S G A N A R E L L E *seul, regardant l'argent  
qu'il a reçu.*

Ma foi, cela ne va pas mal ; & , pourvû que. . .

\*\*\*\*\*

### S C E N E IX.

L E A N D R E , S G A N A R E L L E.

L E A N D R E.

M. Onfieur, il y a long-tems que je vous attends ; & je viens implorer votre assistance.

S G A N A R E L L E *lui tâtant le pous.*  
Voilà un pous qui est fort mauvais.

L E A N D R E.

Je ne suis point malade, Monsieur ; & ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

S G A N A R E L L E.

Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

L E A N D R E.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle le Léandre qui suis amoureux de Lucinde que vous venez de visiter ; & , comme par la mauvaise humeur de son pere, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hazard

de

de à vous prier de vouloir servir mon amour,  
& de me donner lieu d'exécuter un stratagème  
que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots  
d'où dépendent absolument mon bonheur & ma  
vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous ? Comment ? Oser vous  
adresser à moi pour vous servir dans votre amour,  
& vouloir ravalier la dignité de Médecin à des  
emplois de cette nature ?

LEANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE. *en le faisant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LEANDRE.

Hé ! Monsieur, doucement.

SGANARELLE.

Un mal-avisé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne suis point homme  
à cela ; & que c'est une intolence extrême....

LEANDRE *tirant une bourse.*

Monsieur.

SGANARELLE.

*[recevant la bourse.]*

De vouloir m'employer. . . . Je ne parle pas pour  
vous, car vous êtes honnête homme, & je se-  
rois ravi de vous rendre service. Mais il y a de  
certains impertinens au monde, qui viennent  
prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas ; &  
je vous avoue que cela me met en colère.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté  
que....

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi est-il question ?

LE-

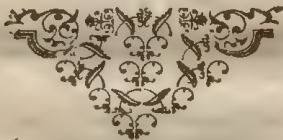
## LEANDRE.

Vous sçavez donc, Monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir, est une feinte maladie. Les Médecins ont raisonné là-dessus comme il faut; & ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foye; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye ensemble, retirons-nous d'ici; & je vous dirai, en marchant, ce que je souhaite de vous.

## SGANARELLE.

Allons, Monsieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable; & j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crévera, ou bien elle sera à vous.

*Fin du second Acte.*





## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.

**I**L me semble que je ne suis pas mal ainfi, pour un Apoticaire; &, comme le pere ne m'a guères vû, ce changement d'habit & de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout ce que je foudraiterois, feroit de fçavoir cinq ou fix grands mots de Médecine, pour parer mon discours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas néceffaire; il fuffit de l'habit, & je n'en fçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment?

SGANARELLE.

Diable emporte, fi j'entends rien en Médecine. Vous êtes honnête homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LEANDRE.

Quoi? Vous n'êtes pas effectivement....

SGANARELLE.

Non, vous d's-je, ils m'on fait Médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être fi fçavant que cela; & toutes mes études n'ont été que jufqu'en fixième. Je ne fçais point fur quoi cette imagination leur est venue; mais,

Tome II.

T

quand

quand j'ai vû qu'à toute force ils vouloient que je fusse Médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sçauriez croire comment l'erreur s'est répandue, & de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; &, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos, & nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sçauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme, sans qu'il en coûte rien. Les bévûës ne sont point pour nous; & c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde; jamais on n'en voit se plaindre du Médecin qui l'a tué.

## E E A N D R E.

Il est vray que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. *[à Léandre.]*

Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse,

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

Monsieur, je venons vous charcher, mon fils Perrin & moi.

SGA-

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

La pauvre mere, qui a pour nom Parette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE *tendant la main, comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse?

THIBAUT.

Je voudrions, Monsieur, que vous nous baillissiez quelque petite drôlerie pour la guérir.

SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi est-ce qu'elle est malade?

THIBAUT.

Elle est malade d'hypocrisie, Monsieur.

SGANARELLE.

D'hypocrisie?

THIBAUT.

Oui, c'est-à-dire, qu'elle est enflée par tout, & l'on dit que c'est quantité de sérieux qu'elle a dans le corps, & que son foye, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de liau. Elle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguenne, avec des lassitudes & des douleurs dans les muscles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer; & par fois il li prend des lincoles & des conversions, que je crayons qu'elle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sçais combien d'histoires, & il m'en coûte plus d'une douzaine de bons écus en lavemens, ne vs'en déplaît, en apostumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, & en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent mison-mitain. Il veloît li bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du vin amercille; mais j'ai-f-eu peur franchement

T 2

que



436 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

que ça l'envoyât à *patres*, & l'an dit que ces gros Médecins tuont je ne sçais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE *tendant toujours la main.*  
Venons au fait, mon ami, venons au fait.

T H I B A U T.

Le fait est, Monsieur, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

P E R R I N.

Monsieur, ma mere est malade, & vlà deux écus que je vous apportons, pour nous bailler quelque remède.

SGANARELLE.

Ah! Je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, & qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, & qu'il lui prend par fois des syncopes & des convulsions, c'est-à-dire, des évanouissemens.

P E R R I N.

Hé oui, Monsieur, c'est justement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un pere qui ne sçait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remède?

P E R R I N.

Où, Monsieur.

SGANARELLE.

Un remède pour la guérir?

P E R R I N.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PER-

PERRIN.

Du fromage, Monsieur?

SGANARELLE.

Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail, & des perles, & quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN.

Monsieur, je vous sommes bien obligés; & j'allois li faire prendre ça tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

\*\*\*\*\*

## SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE.

*LUCAS, dans le fond du théâtre.*

SGANARELLE.

Voici la belle nourrice. Ah? Nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre; & votre vûe est la rhubarbe, la casse, & le tène, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, Monsieur le Médecin, ça est trop bian dit pour moi, & je n'entends rien à tout votre latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joyes du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je sis votre sarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux & fâcheux, comme celui que vous avez!

T 3

JAC-

438 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

J A C Q U E L I N E.

Que vlez-vous, Monsieur? C'est pour la pénitence de mes fautes; & là où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle y brouille.

S G A N A R E L L E.

Comment? Un rustre comme cela? Un homme qui vous observe toujours, & ne veut pas que personne vous parle?

J A C Q U E L I N E.

Hélas! Vous n'avez rien vu encore; & ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

S G A N A R E L L E.

Est-il possible, & qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous? Ah! Que j'en sçais, belle nourrice, & qui ne font pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos pe-ton! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite, soit tombée en de pareilles mains, & qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

J A C Q U E L I N E.

Hé, Monsieur, je sçais bien qu'il mérite tous ces noms-là.

S G A N A R E L L E.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite; & il mériterait encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

J A C Q U E L I N E.

Il est bien vrai que, si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à quelque étrange chose.

S G A N A R E L L E.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela; &, si j'é-tois

tois assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour... Dans le tems que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par dessous, & se met entre eux deux. Sganarelle & Jacqueline regardent Lucas, & sortent, chacun de leur côté.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.

H O là, Lucas, n'as-tu point vû ici notre Médecin?

LUCAS.

Et oui de par tous les diantres, je l'ai vû & ma femme aussi.

GERONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être?

LUCAS.

Je ne sçais; mais je voudrois qu'il fût à tous les diables.

GERONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE.

GERONTE.

GERONTE.

AH! Monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade?

GERONTE.

Un peu plus mal, depuis votre remède.

440 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

SGANARELLE.

Tant mieux. C'est signe qu'il opère.

GERONTE.

Où; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai des remèdes  
qui se moquent de tout, & je l'attends à l'agonie.

GERONTE *montrant Leandre.*

Qui est cet homme-là que vous amenez?

SGANARELLE *faisant des signes avec  
la main, pour montrer que c'est un Apoticaire.*  
C'est...

GERONTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Celui...

GERONTE.

Hé?

SGANARELLE.

Qui...

GERONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.

\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, LEANDRE,  
JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieur, voilà votre fille qui veut un peu mar-  
cher.

SGANARELLE.

[à Léandre.]

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur  
l'Apoticaire, tâter un peu son pouls, afin que je  
raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

!Sga.

[*Sganarelle tire Geronte dans un coin du théâtre, & lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre & Lucinde.*]

Monsieur, c'est une grande & subtile question, entre les Docteurs, de sçavoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui; & moi je dis que oui & non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune, & comme le soleil qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE à Léandre.

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GERONTE.

Voilà ma fille qui parle! O grande vertu du remède! O admirable Médecin! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse! & que puis-je faire pour vous, après un tel service?

SGANARELLE se promenant sur le théâtre  
& s'éventant avec son chapeau.

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon pere, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire, que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, & que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

T s.

GE-

442 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

GERONTE.

Quoi!...

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GERONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GERONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle, qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GERONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne sçauroit se soumettre à cette tyrannie.

GERONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le tems. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GERONTE.

Ah! Quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas.



[à Sganarelle.]

pas moyen d'y résister. Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GERONTE.

[à Lucinde.]

Je vous remercie. Penſes-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne g gneront rien sur mon ame.

GERONTE.

Tu épouſeras Horace dès ce ſoir.

LUCINDE.

J'épouſerai plutôt la mort.

SGANARELLE à Geronte.

Mon Dieu, arrêtez-vous ; laissez-moi médica-  
menter cette affaire. C'est une maladie qui la  
tient ; & je ſçais le remède qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il poſſible, Monsieur, que vous puiſſiez  
auſſi guérir cette maladie d'eſprit ?

SGANARELLE.

Oui, laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour  
tout ; & notre Apoticaire nous ſervira pour cet-  
te cure. [à Léandre] Un mot. Vous voyez que  
l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre, est tout-à-  
fait contraire aux volontés du pere, qu'il n'y  
a point de tems à perdre, que les humeurs ſont  
fort aigries, & qu'il est néceſſaire de trouver  
promptement un remède à ce mal qui pourroit  
empirer par le retardement. Pour moi, je n'y  
en vois qu'un ſeul, qui est une priſe de ſuite  
purgative, que vous mêlerez, comme il faut,  
avec deux dragmes de matrimonium en pilules.

444 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède ; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, & de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs tandis que j'entreprendrai ici son père ; mais, sur tout, ne perdez point de tems. Au remède, vite, au remède spécifique.

\*\*\*\*\*

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE.

GERONTE.

Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire ! Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais vû une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GERONTE.

Vous ne sçauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GERONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai sçu tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement.

GE.

GERONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'ayent eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vûs.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle!

GERONTE.

Mais il perdra son tems.

SGANARELLE.

Ah, ah!

GERONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas à faire à un sot, & vous sçavez des rubriques qu'il ne sçait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

LUCAS, GERONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

AH palfanguenne, Monsieu, veci bian dutint tamarre; votre fille s'en est ensuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apoticaire; &

446 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

vlà monsieu le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GERONTE.

Comment! M'assassiner de la façon? Allons, un Commissaire, & qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! Traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monsieu le Médecin, vous serez pendu; ne bougez de-là seulement.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE,  
LUCAS.

MARTINE à Lucas.

AH, mon Dieu! Que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du Médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi! Mon mari pendu? Hélas! Et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE.

Hélas! Mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

SGA-

SGANARELLE.

Retire-toi de-là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non ; je veux demeurer pour t'encourager à la mort ; & je ne te quitterai point que je ne t'aye vû pendu.

SGANARELLE.]

Ah !

\*\*\*\*\*

## SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GERONTE à Sganarelle.

LE Commissaire viendra bientôt ; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE à genoux.

Hélas ! Cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton ?

GERONTE.

Non, non, la Justice en ordonnera. Mais que vois-je ?

\*\*\*\*\*

## SCENE DERNIERE.

GERONTE, LEANDRE, LUCINDE,  
SGANARELLE, LUCAS,  
JACQUELINE.

LEANDRE.

MONsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens, tout-à-l'heure,

du

446 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

là monsieu le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GERONTE.

Comment! M'assassiner de la façon? Allons, un Commissaire, & qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! Traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monsieu le Médecin, vous serez pendu; ne bougez de-là seulement.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE,  
LUCAS.

MARTINE à Lucas.

AH, mon Dieu! Que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du Médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le voilà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi! Mon mari pendu? Hélas! Et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE.

Hélas! Mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois: Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

SGA-

SGANARELLE.

Retire-toi de-là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non ; je veux demeurer pour r'encourager à la mort ; & je ne te quitterai point que je ne t'aye vû pendu.

SGANARELLE.]

Ah !

\*\*\*\*\*

## SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GERONTE à Sganarelle.

LE Commissaire viendra bientôt ; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE à genoux.

Hélas ! Cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton ?

GERONTE.

Non, non, la Justice en ordonnera. Mais que vois-je ?

\*\*\*\*\*

## SCENE DERNIERE.

GERONTE, LEANDRE, LUCINDE,

SGANARELLE, LUCAS,

JACQUELINE.

LEANDRE.

MONsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens, tout-à-l'heure,  
du.



448 LE MEDECIN MALGRE' LUI.

de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle est mort, & que je suis héritier de tous ses biens.

GERONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout-à-fait considérable; & je vous donne ma fille avec la plus grande joye du monde.

S G A N A R E L L E *à part.*

La Médecine l'a échapé belle.

M A R T I N E.

Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grace d'être Médecin; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

S G A N A R E L L E.

Oui? C'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton?

L E A N D R E *à Sganarelle.*

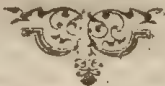
L'effet en est trop beau, pour en garder du ressentiment.

S G A N A R E L L E.

[*à Martine.*]

Soit. Je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, & songe que la colére d'un Médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

F I N.



MELICERTE,  
*PASTORALE HEROIQUE.*

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

MÉLICERTE, bergere.

DAPHNÉ, bergère.

ÉROXÈNE, bergere.

MIRTI, amant de Mélicerte.

ACANTE, amant de Daphné.

TIRENE, amant d'Eroxene.

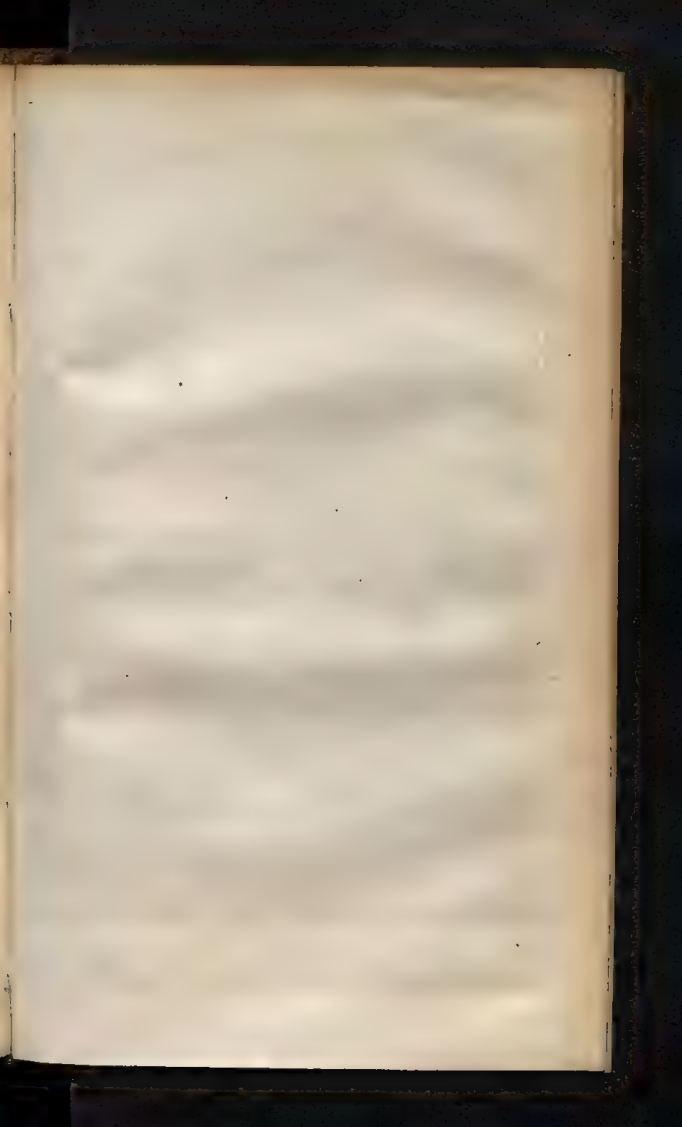
LICARSIS, père, crû pere de Mirtil.

CORINE, confidente de Mélicerte.

NICANDRE, berger.

MOPSE, berger, crû oncle de Mélicerte.

*La scene est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.*





MÉLICERTE.

*J. Ponce delin et fecit, 1739.*



# MELICERTE,

## PASTORALE HE'ROIQUE.

\*\*\*\*\*

### ACTE PREMIER.

#### SCENE PREMIERE.

DAPHNE', EROXENE, ACANTE,  
TIRENE.

ACANTE.

A H! Charmante Daphné.  
TIRENE.  
Très aimable Eroxène.

DAPHNE'.  
Acante, laisse-moi.

EROXENE.

Ne me sui point, Tirène.

ACANTE à Daphné.

Pourquoi me chasses-tu?

TIRENE à Eroxène.

Pourquoi suis-tu mes pas?

DAPHNE à Acante.

Tu me plais loin de moi.

EROXENE à Tirène.

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle?

TR.

452 M E L I C E R T E,

T I R E N E.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ?

D A P H N E'.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux ?

E R O X E N E.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux ?

A C A N T E.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

T I R E N E.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

D A P H N E'.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

E R O X E N E.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

A C A N T E.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais satisfaire.

T I R E N E.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

A C A N T E.

Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux.

Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

T I R E N E.

Obligante Daphné, parle à cette inhumaine ;  
Et sache d'où, pour moi, procède tant de haine.

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

D A P H N E', E R O X E N E.

E R O X E N E.

A Cante a du mérite, & t'aime tendrement ;  
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement ?

D A P H N E'.

Tirène vaut beaucoup, & languit pour tes charmes ;  
D'où



PASTORALE HEROIQUE. 453

D'où vient que, sans pitié, tu vois couler ses larmes ?

EROXENE.

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,  
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNE.

Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,  
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tiène éclater que rigueur,  
Parce qu'un autre cnoix est maître de mon-cœur.

DAPHNE.

Puis-je sçavoir de toi ce choix qu'on te voit taire ?

EROXENE.

Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPHNE.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choisir,  
Je puis facilement contenter ton désir;  
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,  
J'en garde, dans ma poche, un portrait admirable,

Qui, jusqu'au moindre trait, lui ressemble si fort,  
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voye,  
Et, payer ton secret en pareille monnoye.  
J'ai, de la main aussi de ce Peintre fameux,  
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,  
Si plein de tous ses traits & de sa grace extrême,  
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNE.

La boîte que le peintre a fait faire pour moi,  
Est tout-à-fait semblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il est vrai, l'une à l'autre entièrement ressemble;  
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNE.

Faisons en même tems, par un peu de couleurs,  
Confiance à nos yeux du secret de nos cœurs.

ERO-

EROXENE.

Voyons à qui plus vite entendra ce langage,  
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNE'.

La méprise est plaisante, & tu te brouilles bien;  
Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il est vrai; je ne sçais comme j'ai fait la chose.

DAPHNE'.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

EROXENE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons je croi.  
Tu fais, de ces portraits, même chose que moi.

DAPHNE'.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE *mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.*

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

DAPHNE'.

De mes sens prévenus est-ce une illusion?

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression?

DAPHNE'.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNE'.

C'est le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'est au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNE'.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire  
Les soins que, pour son sort, son mérite m'inspire.

ERO.

EROXENE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,  
Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

DAPHNE.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente?

DAPHNE.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflam-  
mer,

Et sa grace naissante à dequoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'est Nymphé en l'aimant qui ne se tint heu-  
reuse,

Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNE.

Rien que son air charmant ne me touche au-  
jourd'hui;

Et, si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître;  
Et, si j'avois un sceptre, il en seroit le maître.

DAPHNE.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,  
On nous voudroit, du sein, arracher cet amour.  
Nos ames, dans leurs vœux, sont trop bien as-  
fermiées;

Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies;  
Et puisqu'en même tems, pour le même sujet,  
Nous avons, toutes deux, formé même projet,  
Mettons dans ce débat la franchise en usage,  
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage;  
Et courons nous ouvrir ensemble à Licariss,  
Des tendres sentimens où nous jette son fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,  
Comme un tel fils est né d'un pere de la sorte.

Et

456 M E L I C E R T E ,

Et sa taille, son air, sa parole & ses yeux,  
Feroient croire qu'il est issu du sang des Dieux;  
Mais enfin, j'y souscris, courons trouver ce pere,  
Allons-lui de nos cœurs découvrir le mystère,  
Et consentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,  
Décide, par son choix, ce combat de nos vœux.

D A P H N E'.

Soit. Je vois Licarsis avec Mopse & Nicandre,  
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

N I C A N D R E à *Licarsis*.

D I-nous donc ta nouvelle.

L I C A R S I S.

Ah! Que vous me pressiez!

Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

M O P S E.

Que de sottises façons, & que de badinage!  
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

L I C A R S I S.

Parmi les curieux des affaires d'Etat,  
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.  
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'im-  
portance,

Et jouir quelque tems de votre impatience.

N I C A N D R E.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux?

M O P S E.

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux?

N I C A N D R E.

De grace, parle, & mets ces mines en arrière.

L I C A R S I S.

Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,  
Et me dites chacun quel don vous me ferez,  
Pour obtenir de moi ce que vous désirez.

MOP-

M O P S E.

La peste soit du fat! Laissons-le là, Nicandre,  
Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre.  
Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger;  
Et, ne l'écouter pas, est le faire enrager.

L I C A R S I S.

Hé?

N I C A N D R E.

Te voilà puni de tes façons de faire.

L I C A R S I S.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

M O P S E.

Point d'affaire.

L I C A R S I S.

Quoi? Vous ne voulez pas m'entendre?

N I C A N D R E.

Non.

L I C A R S I S.

Hé bien,

Je ne dirai donc mot, & vous ne sçavez rien.

M O P S E.

Soit.

L I C A R S I S.

Vous ne sçavez pas qu'avec magnificence  
Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence;  
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour;  
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour;  
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vûë,  
Et qu'on raisonne fort touchant cette venuë.

N I C A N D R E.

Nous n'avons pas envie aussi de rien sçavoir.

L I C A R S I S.

Je vis cent choses là, ravissantes à voir.

Ce ne sont que Seigneurs, qui, des pieds à la tête,  
Sont brillans & parés comme au jour d'une fête,  
Ils surprennent la vûë; & nos prés, au printems,  
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatans.  
Pour le Prince, entre tous sans peine on le re-

marque,

Et, d'une stade loin, il sent son grand Monarque;

*Tomé II.*

V

Dans

Dans toute la personne, il a je ne sçais quoi,  
 Qui d'abord fait juger que c'est un maître Roi.  
 Il le fait d'une grace à nulle autre seconde,  
 Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.  
 On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,  
 Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards,  
 Ce font autour de lui confusions plaisantes;  
 Et l'on diroit d'un ras de mouchés reluisantes,  
 Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.  
 Enfin, l'on ne voit rien de si beau sous le Ciel,  
 Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,  
 Auprès de ce spectacle, est une gueuserie.  
 Mais, puisque, sur le fier, vous vous tenez si bien,  
 Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

M O P S E.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

L I C A R S I S.

Allez vous promener.

M O P S E.

Va-t-en te faire pendre.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

E R O X E N E , D A P H N E , L I C A R S I S.

L I C A R S I S se croyant seul.

C'est de cette façon que l'on punit les gens,  
 Quand ils font les benêts & les impertinens.

D A P H N E.

Le Ciel tienne, Pasteur, vos brebis toujours saines.

E R O X E N E.

Cérés tienne de grains vos granges toujours plei-  
 nes.

L I C A R S I S.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux,  
 Qui vous aime beaucoup, & soit digne de vous.

D A P H N E.

Ah! Licarsis, nos vœux à même but aspirent.

E R O -

PASTORALE HEROIQUE. 459

EROXENE.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs  
soupirent.

DAPHNE.

Et l'amour, cet enfant qui cause nos langueurs,  
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,  
Et voir qui de nous deux aura la préférence.]

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNE.

Pour ce bien seul, nous poussons des soupirs.

LICARSIS.

Je suis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

DAPHNE.

C'est un peu librement exprimer sa pensée.

LICARSIS.

Pourquoi?

EROXENE.

La bienséance y semble un peu blessée,

LICARSIS.

Ah! Point.

DAPHNE.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,  
On peut, sans nulle honte, en faire un libre aveu.

LICARSIS.

Je...

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permise,  
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

LICARSIS.

C'est blesser ma pudeur que me flater ainsi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modestie ici.

DAPHNE.

Enfin, tout notre bien est en votre puissance.

V 2.

EROXENE.



E R O X E N E .

C'est de vous que dépend notre unique espérance.

D A P H N E'.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés ?

L I C A R S I S .

Ah !

E R O X E N E .

Nos vœux , dites-moi , seront-ils rejettés ?

L I C A R S I S .

Non , j'ai reçu du Ciel une ame peu cruelle ,  
 Je tiens de feu ma femme ; & je me sens , com-  
 me elle ,

Pour les desirs d'autrui beaucoup d'humanité ,  
 Et je ne suis point homme à garder de fierté .

D A P H N E'.

Accordez donc Mirtil à notre amoureux zèle.

E R O X E N E .

Et souffrez que son choix régle notre querelle.

L I C A R S I S .

Mirtil ?

D A P H N E'.

Oui , C'est Mirtil que , de vous , nous voulons .

E R O X E N E .

De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons ?

L I C A R S I S .

Jé ne scâis ; mais Mirtil n'est guères dans un âge  
 Qui soit propre à ranger au joug du mariage .

D A P H N E'.

Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux ;  
 Et l'on veut s'engager un bien si précieux ,  
 Prévenir d'autres coeurs , & braver la fortune ,  
 Sous les fermes liens d'une chaîne commune .

E R O X E N E .

Comme , par son esprit & ses autres brillans ,  
 Il rompt l'ordre commun & devance le tems ,  
 Notre âme pour lui veut en faire de même ,  
 Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême .

LI-

L I C A R S I S.

Il est vray qu'à son âge il surprend quelquefois;  
Et cet Athénien, qui fut chez moi vngt mois,  
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie  
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,  
Sur de certains discours l'a rendu si profond,  
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond.  
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,  
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

D A P H N E.

Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,  
Je ne le croye atteint déjà d'un peu d'amour;  
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte,  
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

E R O X E N E.

Ils pourroient bien s'aimer; & je vois...

L I C A R S I S.

Franc abus.

Pour elle, passe encore, elle a deux ans de plus,  
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance.  
Mais, pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense,  
Et les petits desirs de se voir ajusté  
Ainsi que les bergers de haute qualité.

D A P H N E.

Enfin, nous désirons, par le nœud d'hyménée,  
Attacher sa fortune à notre destinée.

E R O X E N E.

Nous voulons, l'une & l'autre, avec pareille  
ardeur,  
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

L I C A R S I S.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne sçauroit croire.  
Je suis un pauvre pâtre; & ce m'est trop de gloire,  
Que deux Nymphes, d'un rang le plus haut du pay,  
Disputent à se faire un époux de mon fils.  
Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute,  
Je consens que ton choix règle votre dispute,  
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,  
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui plaît.

C'est toujours même sang, & presque même chose.  
 Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose,  
 Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement;  
 Et voilà ses amours. & son attachement.

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

*EROXENE, DAPHNE & LICARSIS*  
*dans le fond du théâtre, MIRTIL.*

*MIRTIL se croyant seul, & tenant un moineau*  
*dans une cage.*

I Nnocente petite bête,  
 Qui, contre ce qui vous arrête,  
 Vous débâtez tant à mes yeux,  
 De votre liberté ne plaignez point la perte;  
 Votre destin est glorieux,  
 Je vous ai pris pour Mélécerte.

Elle vous baisera, vous prenant dans sa main;  
 Et, de vous mettre en son sein,  
 Elle vous fera la grace,  
 Est-il un sort au monde & plus doux & plus beau?  
 Et qui des Rois, hélas! heureux petit moineau,  
 Ne voudroit être en votre place?

L I C A R S I S.

Mirtil, Mirtil, un mot. Laissons-là ces joyaux,  
 Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.  
 Ces deux Nymphes, Mirtil, à la fois te prétendent,  
 Et tout jeune, déjà pour époux te demandent.  
 Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,  
 Et c'est toi que l'on veut qui choisisse des deux.

M I R T I L.

Ces Nymphes?

L I C A R S I S.

Oui. Des deux, tu peux en choisir une.  
 Voi quel est ton bonheur, & bénis la fortune.

M I R T I L.

Ce choix qui m'est offert, peut-il m'être un bon-  
 heur,  
 S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur?

L I-

L I C A R S I S.

Enfin qu'on le reçoive ; & que , sans se confondre ,  
A l'honneur qu'elles font , on songe à bien ré-  
pondre.

E R O X E N E.

Malgré cette fierté qui régne parmi nous ,  
Deux Nymphes , ô Mirtil , viennent s'offrir à vous ;  
Et , de vos qualités , les merveilles écloses ,  
Font que nous renverfons ici l'ordre des choses.

D A P H N E.

Nous vous laissons , Mirtil , pour l'avis le meilleur ,  
Consulter , sur ce choix , vos yeux & votre cœur ;  
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages  
Par un récit paré de tous nos avantages.

M I R T I L.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me sur-  
prend ;

Mais cet honneur pour moi , je l'avouë , est trop  
grand.

A vos rares bontés , il faut que je m'oppose ,  
Pour mériter ce sort , je suis trop peu de chose ;  
Et je serois fâché , quels qu'on soient les appas .  
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix  
trop-bas.

E R O X E N E.

Contentez nos desirs , quoi qu'on en puisse croire ;  
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

D A P H N E.

Non , ne descendez point dans ces humilités ,  
Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

M I R T I L.

Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente ,  
Et peut seul empêcher que mon cœur vous con-  
tente.

Le moyen de choisir de deux grandes beautés ,  
Egales en naissance & rares qualités ?

Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable ;  
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

EROXENE.

Mais, en faisant refus de répondre à nos vœux,  
Au lieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

DAPHNE.

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut  
rendre,

Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MIRTIL.

Hé bien, si ces raisons ne vous satisfont pas,  
Celle-ci le fera. J'aime d'autres appas;  
Et je sens bien qu'un cœur, qu'un bel objet,  
engage,  
Est insensible & sourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc! Qu'est ceci? Qui l'eût pu pré-  
sumer?

Et sçavez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer?

MIRTIL.

Sans sçavoir ce que c'est, mon cœur a sçu le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, & n'est pas nécessaire.

MIRTIL.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaît,  
Me faire un cœur sensible & tendre comme il est.

LICARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait, me doit obéissance.

MIRTIL.

Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance.

LICARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MIRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le char-  
mer?

LICARSIS.

Hé bien, je vous défends que cela continuë.

MIRTIL.

La défense, j'ai-peur, sera trop tard venuë.

LI.

PASTORALE HEROIQUE. 465

LICARSIS.

Quoi ! Les peres n'ont pas des droits supérieurs ?

MIRTI L.

Les Dieux , qui sont bien plus , ne forcent point  
les cœurs.

LICARSIS.

Les Dieux. . . . Paix , petit sot. Cette philosophie  
Me. . . .

DAPHNE.

Ne vous mettez point en courroux , je vous prie.

LICARSIS.

Non , je veux qu'il se donne à l'une pour époux ,

Où je vais lui donner le fouet tout devant vous.

Ah , ah ! Je vous ferai sentir que je suis pere.

DAPHNE.

Traitons , de grace , ici les choses sans colere.

EROXENE.

Peut-on scavoir de vous cet objet si charmant

Dont la beaulté , Mirtil , vous a fait son amant ?

MIRTI L.

Mélicerte , Madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez , Mirtil , ses qualités aux nôtres ?

DAPHNE.

Le choix d'elle & de nous est assez inégal.

MIRTI L.

Nymphes , au nom des Dieux , n'en dites point  
de mal.

Daignez considérer , de grace , que je l'aime ,

Et ne me jettez point dans un désordre extrême.

Si j'outrage , en l'aimant , vos célestes attrait ,

Elle n'a point de part au crime que je fais ;

C'est de moi , s'il vous plaît , que vient toute  
l'offense.

Il est vrai , d'elle à vous , je scâis la différence ;

Mais , par sa destinée , on se trouve enchainé ,

Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné

Y s

Pous

Pour vous tout le respect, Nymphes, imaginable;  
 Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.  
 Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,  
 Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.  
 Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre.  
 Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;  
 Et, pour me dérober à de semblables coups,  
 Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé  
 de vous.

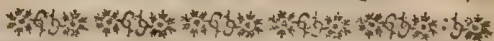
## L I C A R S I S.

Mirtil, holà, Mirtil. Veux-tu revenir, traître?  
 Il fuit; mais on verra qui de nous est le maître.  
 Ne vous effrayez point de tous ces vains trans-  
 ports,  
 Vous l'aurez pour époux, j'en répons corps  
 pour corps.

*Fin du premier Acte.*







ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

AH! Corine, tu viens de l'apprendre de  
Stelle,  
Et c'est de Licariss qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que les qualités dont Mirtil est orné,  
Ont scû toucher d'amour Eroxène & Daphné?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,  
Q'ensemble elles en ont déjà fait la demande?  
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein  
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main?  
Ah! Que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,  
Et que c'est foiblement que mon souci te touche?

CORINE.

Mais quoi? Que voulez-vous? C'est là la vérité;  
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MELICERTE.

Mais comment Licariss reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beau-  
coup lui plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi qui scâis mon ardeur,  
Qu'avec ces mots, hélas! tu me perces le cœur?

CORINE.

Comment?

MELICERTE.

Mé mettre aux yeux que le sort implacable

Auprès d'elles, me rend trop peu considérable ,  
Et qu'à moi , par leur rang , on les va préférer ,  
N'est-ce pas une idée à me désespérer ?

C O R I N E .

Mais quoi ! Je vous réponds , & dis ce que je pense .

M E L I C E R T E .

Ah ! Tu me fais mourir par ton indifférence .  
Mais , dis , quels sentimens Mirtil a-t-il fait voir ?

C O R I N E .

Je ne sçais .

M E L I C E R T E .

Et c'est là ce qu'il falloit sçavoir ,

Crucelle .

C O R I N E .

En vérité , je ne sçais comment faire ;  
Et , de tous les côtés , je trouve à vous déplaire .

M E L I C E R T E .

C'est que tu n'entres point dans tous les mouve-  
mens

D'un cœur , hélas ! rempli de tendres sentimens .  
Va-t-en , laisse-moi seule , en cette solitude ,  
Passer quelques momens de mon inquiétude .

\*\*\*\*\*

## S C E N E II .

M E L I C E R T E seule .

Vous le voyez , mon cœur , ce que c'est que  
d'aimer ,

Et Bélise avoit sçu trop bien m'en informer .

Cette charmante mere , avant sa destinée ,  
Me disoit une fois sur le bord du Pénée ,  
Ma fille , songe à toi , l'amour aux jeunes cœurs  
Se présente toujours entouré de douceurs ,  
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables ;  
Mais il traîne après lui des troubles effroyables ,  
Et , si tu veux passer tes jours dans quelque paix ,  
Toujours , comme d'un mal , défends-toi de ses  
traits .

De ces leçons , mon cœur , je m'étois souvenue ;

Et ,

Et, quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vue,  
 Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des soins,  
 Je vous disois toujours de vous y plaire moins.  
 Vous ne me crûtes point; & votre complaisance  
 Se vit bientôt changée en trop de bienveillance,  
 Dans ce naissant amour qui flatoit vos désirs,  
 Vous ne vous figuriez que joye & que plaisirs;  
 Cependant vous voyez la cruelle disgrâce,  
 Dont, en ce triste jour, le destin vous menace,  
 Et la peine mortelle où vous voilà réduit.  
 Ah, mon cœur! Ah, mon cœur! Je vous l'avois bien dit.  
 Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.  
 Voici...

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

M I R T I L, M E L I C E R T E.

M I R T I L.

J'ai fait tantôt, charmante Mélécerte,  
 Un petit prisonnier que je garde pour vous,  
 Et dont, peut-être un jour, je dev.endrai jaloux.  
 C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême  
 Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.  
 Le présent n'est pas grand; mais les Divinités  
 Ne jettent leurs regards que sur les volontés.  
 C'est le cœur qui fait tout, & jamais la richesse  
 Des prétens que... Mais, Ciel! D'où vient  
 cette tristesse?

Qu'avez-vous, Mélécerte, & quel sombre chagrin  
 Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?  
 Vous ne répondez point? Et ce morne silence,  
 Redouble encor ma peine & mon impatience.  
 Parlez. De quel ennui ressentez-vous les coups?  
 Qu'est-ce donc?

M E L I C E R T E.

Ce n'est rien.

M I R T I L.

Ce n'est rien, dites-vous?

Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.

V 7

Cela

Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes ?  
 Ah ! Ne me faites point un secret dont je meurs,  
 Et m'expliquez, hélas ! ce que disent ces pleurs.

M E L I C E R T E .

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

M I R T I L .

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre ?  
 Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,  
 De vouloir me voler ma part de votre ennui ?  
 Ah ! Ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

M E L I C E R T E .

Hé bien, Mirtil, hé bien, il faut donc vous le dire.  
 J'ai sçu que, par un choix plein de gloire pour vous,  
 Eroxène & Daphné vous veulent pour époux ;  
 Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse  
 De n'avoir pû, Mirtil, le sçavoir sans tristesse,  
 Sans accuser du sort la rigoureuse loi  
 Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

M I R T I L .

Et vous pouvez l'avoir cette injuste tristesse ?  
 Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse ?  
 Et croire qu'engagé par des charmes si doux,  
 Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous ?  
 Que je puisse accepter une autre main offerte ?  
 Hé ! Que vous ai-je fait, cruelle Méricerte,  
 Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,  
 Et faire un jugement si mauvais de mon cœur ?  
 Quoi ! Faut-il que de lui, vous ayez quelque  
 crainte !

Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte ;  
 Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas !  
 Si vous êtes si prête à ne le croire pas !

M E L I C E R T E .

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,  
 Si les choses étoient, de part & d'autre, égales ;  
 Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer  
 Que peut-être l'amour me feroit préférer ;  
 Mais l'inégalité de bien & de naissance,  
 Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MIR-

## M I R T I L.

Ah! Leur rang de mon cœur ne viendra point  
à bout,  
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.  
Je vous aime, il suffit; &, dans votre personne,  
Je vois rang, biens, trésors, Etats, sceptre,  
couronne;  
Et, des Rois les plus grands m'offrit-on le pouvoir,  
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.  
C'est une vérité toute sincère & pure.  
Et, pouvoir en douter, est me faire une injure.

## M E L I C E R T E.

Hé bien, je crois, Mirtil, puisque vous le voulez,  
Que vos vœux, par leur rang, ne sont point é-  
branlés,  
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches & belles,  
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer  
qu'elles;  
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivrez la voix,  
Votre pere, Mirtil, réglera votre choix;  
Et, de même qu'à vous, je ne lui suis pas chère,  
Pour préférer à tout une simple bergère.

## M I R T I L.

Non, chere Melicerte, il n'est pere ni Dieux  
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux;  
Et toujours de mes vœux, reine comme vous  
êtes. . .

## M E L I C E R T E.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites.  
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,  
Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur,  
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,  
Me rendrait plus cruel le coup de ma disgrâce.

## M I R T I L.

Quoi! Faut-il des sermens appeller le secours,  
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours?  
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,  
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes!  
Hé bien, puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,  
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,  
Qu'on

Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.  
 Recevez-en ici la foi que je vous donne;  
 Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,  
 Sur cette belle main, en signe le serment.

MELICERTE.

Ah! Mirtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous  
 voye.

MIRTI L.

Est-il rien... Mais, ô Ciel! on vient troubler  
 ma joye.

\*\*\*\*\*

## S. C. E. N. E. IV.

LICARSIS, MIRTI L, MELICERTE.

LICARSIS.

N E vous contraignez pas pour moi.

MELICERTE à part.

Quel tortfâcheux!

LICARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.  
 Peste, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,  
 Et qu'en maître déjà vous sçavez vous y prendre!  
 Vous a-t-il, ce sçavant qu'Athènes exila,  
 Dans sa philosophie appris ces choses-là?  
 Et vous, qui lui donnez de si douce manière  
 Votre main à baiser, la gentille bergère,  
 L'honneur vous apprend-il ces mignardes dou-  
 ceurs.

Par qui vous débaûchez ainsi les jeunes cœurs?

MIRTI L.

Ah! Quittez de ces mots l'outrageante bassesse,  
 Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés..

MIRTI L.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.  
 A du respect pour vous la naissance m'engage;  
 Mais je sçaurai, sur moi, vous punir de l'outrage.  
 Oui, j'atteste le Ciel que, si, contre mes vœux,

Vous

Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,  
Je vais, avec ce fer qui m'en fera justice,  
Au milieu de mon sein, vous chercher un sup-  
plice;

Et, par mon sang versé, lui marquer, promp-  
tement,

L'éclatant desaveu de votre emportement.

M E L I C E R T E.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'en-  
flamme,

Et que mon dessein soit de séduire son ame.

S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,

C'est de son mouvement, je ne l'y force en rien.

Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre

De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre,

Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer.

Mais cet amour n'a rien qui vous doive allarmer;

Et, pour vous arracher toute injuste créance,

Je vous promets ici d'éviter sa présence,

De faire place au choix où vous vous résoudrez,

Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

L I C A R S I S, M I R T I L.

M I R T I L.

H E bien, vous triomphez avec cette retraite;

Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle  
souhaite;

Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,

Que vous ferez trompé dans ce que vous pensez;

Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,

Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

L I C A R S I S.

Comment? A quel orgueil, fripon, vous vois-  
je aller?

Est-ce de la façon que l'on me doit parler?

M I R T I L.

Qui, j'ai tort, il est vrai, mon transport n'est  
pas sage.

Pour



474 M É L I C E R T E ,

Pour rentrer au devoir, je change de langage;  
Et je vous prie ici, mon pere, au nom des Dieux,  
Et par tout ce qui peut vous être précieux,  
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,  
Des fiers droits que sur moi vous donne la nature.  
Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus  
doux.

Le jour est un présent que j'ai reçu de vous ;  
Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable,  
Si vous me l'allez rendre, hélas, insupportable ?  
Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux ;  
Sans les divins appas, rien ne m'est précieux,  
Ils font tout mon bonheur, & toute mon envie ;  
Et, si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

L I C A R S I S à part.

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.  
Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendart ?  
Quel amour, quels transports, quels discours  
pour son âge !

J'en suis confus, & sens que cet amour m'engage.

M I R T I L se jettant aux genoux de Licarsis.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir ?  
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

L I C A R S I S à part.

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,  
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

M I R T I L.

Que si, dans votre cœur, un reste d'amitié  
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,  
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,  
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

L I C A R S I S.

Lève-toi.

M I R T I L.

Serez-vous sensible à mes soupirs ?

L I C A R S I S.

Oui.

M I R T I L.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes desirs !

LI-

L I C A R S I S.

Oui.

M I R T I L.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige  
A me donner la main?

L I C A R S I S.

Oui; lève-toi, te dis-je.

M I R T I L.

O pere, le meilleur qui jamais ait été,  
Que je baise vos mains, après tant de bonté.

L I C A R S I S.

Ah! Que pour ses enfans un pere a de foiblesse!  
Peut-on rien refuser à leurs vœux de tendresse?  
Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,  
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

M I R T I L.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?  
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée?

L I C A R S I S.

Non.

M I R T I L.

Me permettez-vous de vous desobéir,  
Si de ces sentimens on vous fait revenir?  
Prononcez le mot.

L I C A R S I S.

Oui. Ah! Nature, nature!  
Je m'en vais trouver Mopse, & lui faire ouverture  
De l'amour que sa nièce & toi vous vous portez.

M I R T I L.

Ah! Que ne dois-je point à vos rares bontés!

[seul:]

Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélécerte!  
Je n'accepterois pas une couronne offerte,  
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter  
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

\*\*\*\*\*

## S C E N E VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTEL.

A C A N T E.

AH! Mirtil, vous avez du Ciel reçu des charmes,  
 Qui nous ont préparé des mitres de larmes ;  
 Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,  
 De ce que nous aimons, nous enlève les cœurs.

T I R E N E.

Peut-on savoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles,  
 Vous tournerez ce choix dont courent les nou-  
 velles ?

Et sur qui doit de nous tomber ce coup affieux  
 Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux ?

A C A N T E.

Ne faites point languir deux amans davantage,  
 Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

T I R E N E.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs  
 éclatans,

En mourir tout d'un coup, que traîner si long-tems.

M I R T I L.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre âme,  
 La belle Mélicerte a captivé mon ame.

Auprès de cet objet, mon sort est assez doux,  
 Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ;  
 Et, si vos vœux enfin n'ont que les miens à  
 craindre,

Vous n'irez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous  
 plaindre.

A C A N T E.

Ah! Mirtil, se peut-il que deux tristes amans. . .

T I R E N E.

Est-il vrai que le Ciel sensible à nos tourmens. . . .

M I R T I L.

Oui, content de mes fers comme d'une victoire,  
 Je me suis excusé de ce choix plein de gloire ;  
 J'ai.

J'ai de mon pere encor changé les volontés,  
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

A C A N T E à T i r e n e.

Ah! Que cette aventure est un charmant miracle,  
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle!

T I R E N E à A c a n t e.

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,  
Et nous donner moyen d'être contents tous deux.

\*\*\*\*\*

S C E N E VII.

N I C A N D R E, M I R T I L, A C A N T E,

T I R E N E.

N I C A N D R E.

Sçavez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée?

M I R T I L.

Comment?

N I C A N D R E.

En diligence, elle est par-tout cherchée.

M I R T I L.

Et pourquoi?

N I C A N D R E.

Nous allons perdre cette beauté.

C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté;  
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

M I R T I L.

O Ciel! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

N I C A N D R E.

Ce sont des incidens grands & mystérieux.

Oui, le Roy vient chercher Mélicerte en ces lieux;  
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise sa mere,  
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le  
frere...

Mais je me suis chargé de la chercher par-tout,  
Vous sçavez tout cela tantôt, de bout en bout.

M I R T I L.

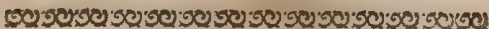
Ah! Dieux, quelle rigueur! Hé, Nicandre, Nicandre.

A C A N T E.

Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

Fin du second Acte.

AVER-



## A V E R T I S S E M E N T.

**I**L n'y avoit de Mélicerte que deux actes de faits, lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fête où elle fut représentée, l'Auteur ne l'a point finie.

Cette pastorale héroïque, qui formoit la troisième entrée du ballet des Muses, dansé par sa Majesté le 2. Décembre 1666. dans le château de saint Germain en Laye, fut suivie d'une pastorale comique, espèce d'impromptu mêlé de scènes récitées, & de scènes en musique, avec des divertissemens & des entrées de ballet. Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l'action, sont de Moliere, ainsi que l'invention du sujet, & les dialogues récités. Comme cette dernière pièce n'a jamais été imprimée dans le recueil des œuvres de Moliere, on a jugé à propos, pour rendre l'édition plus complete, de l'imprimer en l'état où elle est, quoiqu'il ne nous en reste que le nom des acteurs, l'ordre des scènes, avec les paroles qui se chantoient,



PASTORALE  
COMIQUE.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

## ACTEURS DE LA PASTORALE.

IRIS, bergère.

LYCAS, riche pasteur, amant d'Iris.

FILENE, riche pasteur, amant d'Iris.

CORIDON, berger, confident de Lycas,  
amant d'Iris.

UN PASTRE, ami de Filéne.

UN BERGER.

## ACTEURS DUBALLET.

MAGICIENS, dansans.

MAGICIENS, chantans.

DEMONS, dansans.

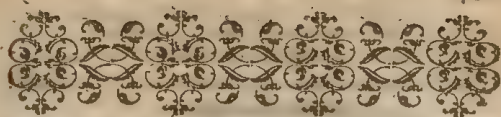
PAYSANS.

UNE EGYPTIENNE, chantante & dan-  
sante.

EGYPTIENS, dansans.

*La scène est en Thessalie, dans un hameau  
de la vallée de Tempé.*





# PASTORALE COMIQUE.

\*\*\*\*\*  
SCENE PREMIERE.

LYCAS, CORIDON.

\*\*\*\*\*  
SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS chantans & dansans,  
DEMONS.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

[Deux magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas, ils frappent la terre avec leurs baguettes, & en font sortir six démons qui se joignent à eux. Trois magiciens sortent aussi de dessous terre.]

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

D Eesse des appas,  
Ne nous refuse pas

La grace qu'implorent nos bouches.  
Nous r'en prions par tes rubans,  
Par tes boucles de diamans,  
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,  
Ton masque, ta coëffe, & tes gants.

UN MAGICIEN seul.

O toi, qui peux rendre agréables  
Les visages les plus malfaits,

Répand, Vénus, de tes attraits  
Deux ou trois dozes charitables  
Sur ce museau tondu tout frais.

## LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déesse des appas,  
Ne nous refuse pas  
La grace qu'implorent nos bouches.  
Nous t'en prions par tes rubans,  
Par tes boucles de diamans,  
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,  
Ton masque, ta coëffe, & tes gants.

## II. ENTRE'E DE BALLET.

[Les six démons dansans habillent Lycas d'une  
manière ridicule & bizarre.]

## LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! Qu'il est beau,  
Le jouvenceau!  
Ah! Qu'il est beau! Ah! Qu'il est beau!  
Qu'il va faire mourir de belles!  
Auprès de lui, les plus cruelles  
Ne pourront tenir dans leur peau.  
Ah! Qu'il est beau.  
Le jouvenceau!  
Ah! Qu'il est beau! Ah! Qu'il est beau!  
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

## III. ENTRE'E DE BALLET.

[Les magiciens & les démons continuent leurs dan-  
ses, tandis que les trois magiciens chantans con-  
tinuent à se moquer de Lycas.]

## LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il est joli,  
Gentil, poli!  
Qu'il est joli! Qu'il est joli!  
Est-il des yeux qu'il ne ravisse!  
Il passe en beauté feu Narcisse,  
Qui fut un blondin accompli.  
Qu'il est joli,  
Gentil, poli!

Qu'il est joli ! Qu'il est joli !

Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi!

[Les trois magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les magiciens dansans disparaissent.]

[illegible]

S C E N E III.

*LTCAS, FILEN E.*

**F I L E N E** *sans voir Lycas, chante.*

P Aïssez, cheres brebis, les herbettes naissantes,  
Ces près & ces ruisseaux ont de quoi vous  
charmer :

Mais, si vous désirez vivre toujours contentès,  
Petites innocentes,  
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *sans voir Filène.*

[Ce pasteur voulant faire des vers pour sa maîtresse, prononce le nom d'Iris assez haut, pour que Filène l'entende.]

FILE NE à *Lycas*

Est-ce toi que j'entends, téméraire ? Est-ce toi,  
Qui nommes la beauté qui me tient sous la loi ?

LYCAS.

Oui, c'est moi; oui, c'est moi.

**F I L E N E.**

Oses-tu bien, en aucune façon,  
Préférer ce beau nom ?

LYCAS.

Hé, pourquoi non ? Hé, pourquoi non ?

F I L E N E.

**Iris charme mon âme :**

Et qui pour elle aura

Le moindre brin de flâme,

**Il s'en repentira.**

L Y C A S.

Je me moque de cela,

Je me moque de cela.

## FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,  
 Si tu nommes jamais ma belle.  
 Ce que je dis, je le ferai,  
 Je t'étranglerai, mangerai,  
 Il suffit que j'en ai juré;  
 Quand les Dieux prendroient ta querelle,  
 Je t'étranglerai, mangerai,  
 Si tu nommes jamais ma belle.

## LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

## SCENE IV.

IRIS, LYCAS.

## SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

*Le Pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de  
 Filène.*

## SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

## SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE chante.

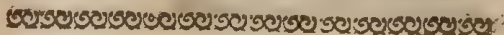
A Rrête, malheureux,  
 Tourne, tourne visage;  
 Et voyons qui des deux  
 Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

[*Lycas hésite à se battre.*]

FILENE.

C'est par trop discourir,  
Allons, il faut mourir.



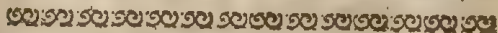
S C E N E V I I I .

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

[*Les paysans viennent pour séparer Filène & Lycas.*]

IV. ENTREE DE BALLET.

[*Les paysans prennent querelle, en voulant séparer les deux pasteurs, & dansent en se battant.*]



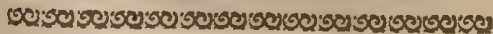
S C E N E I X .

CORIDON, LYCAS, FILENE,  
PAYSANS.

[*Coridon, par ses discours, trouve moyen d'apaiser la querelle des paysans.*]

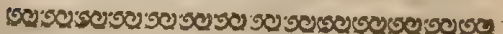
V. ENTREE DE BALLET.

[*Les paysans réconciliés dansent ensemble.*]



S C E N E X .

CORIDON, LYCAS, FILENE.



S C E N E X I .

IRIS, CORIDON.

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

[*Lycas & Filène, amans de la bergère, la pressent de décider lequel d'eux deux aura la préférence.*]

FILENE à Iris.

N. Attendez pas qu'ici je me vante moi-même,  
Pour le choix que vous balancez ;  
Vous avez des yeux, je vous aime,  
C'est vous en dire assez.

[*La bergère décide en faveur de Coridon.*]

SCENE XIII.

FILENE, LYCAS.

FILENE chante.

Hélas ! Peut-on sentir de plus vive douleur ?  
Nous préférer un servile pasteur !

O Ciel !

LYCAS chante.

O sort !

FILENE.

Quelle rigueur ?

LYCAS.

Quel coup !

FILENE.

Quoy ! Tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de persévérance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux ;

LY-

LYC A S.

Tant de soins,

FILE N E.

Tant d'ardeur,

LYC A S.

Tant d'amour,

FILE N E.

Avec tant de mépris sont traités en ce jour !

Ah ! Cruelle.

LYC A S.

Cœur dur.

FILE N E.

Tigresse.

LYC A S.

Inexorable.

FILE N E.

Inhumaine.

LYC A S.

Insensible.

FILE N E.

Ingrate.

LYC A S.

Impitoyable.

FILE N E.

Tu veux donc nous faire mourir ?

Il te faut contenter.

LYC A S.

Il te faut obéir.

FILE N E *tirant son javelot.*

Mourons, Lycas.

LYC A S *tirant son javelot.*

Mourons, Filene.

FILE N E.

Avec ce fer, finissons notre peine.

LYC A S.

Pousse.

FILE N E.

Ferme.

LYC A S.

Courage.



488 PASTORALE COMIQUE.

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puisque même malheur aujourd'hui nous assemble,  
Allons, partons ensemble.

~~~~~

SCENE XIV.

UN BERGER, LYCAS, FILENE.

LE BERGER *chante.*

AH! Quelle folie,

De quitter la vie

Pour une beauté,

Dont on est rebuté!

On peut, pour un objet aimable;

Dont le cœur nous est favorable,

Vouloir perdre la clarté;

Mais quitter la vie

Pour une beauté,

Dont on est rebuté,

Ah! Quelle folie!

~~~~~

SCENE DERNIERE.

UNE EGYP TIENNE, EGYP TIENS.

*dansans.*

L'EGYPTIENNE.

D'Un pauvre cœur,

Soulagez le martyr;

D'un pauvre cœur,

Soulagez la douleur.

J'ai beau vous dire;

Ma vive ardeur,

Je vous vois rire

De ma langueur;

Ah?

Ah ! Cruelle, j'expire  
 sous tant de rigueur.  
 D'un pauvre cœur,  
 Soulagez le martyre ;  
 D'un pauvre cœur,  
 Soulagez la douleur.

VI. ET DERNIERE ENTRE'E DE BALLET.

[Douze égyptiens, dont quatre jouent de la guit-  
 rare, quatre des castagnettes, quatre des gna-  
 cares, dansent avec l'égyptienne, aux chansons  
 qu'elle chante.]

L' E G Y P T I E N N E.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Silvie,  
 Usons bien des momens précieux ;  
 Contentons ici notre envie,  
 De nos ans le feu nous y convie,  
 Nous ne sçaurions, vous & moi, faire mieux.  
 Quand l'hiver a glacé nos guerets  
 Le printems vient reprendre sa place,  
 Et ramene à nos champs leurs attraits ;  
 Mais, hélas ! Quand l'âge nous glace,  
 Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,  
 Soyons y l'un & l'autre empressés ;  
 Du plaisir faisons notre affaire,  
 Des chagrins songeons à nous défaire,  
 Il vient un tems où l'on en prend assez.

Quand l'hiver a glacé nos guerets,  
 Le printems vient reprendre sa place ;  
 Et ramene à nos champs leurs attraits ;  
 Mais, hélas ! Quand l'âge nous glace,  
 Nos beaux jours ne reviennent jamais.

F I N.



**NOMS DE CEUX QUI RECITOIENT,**  
*Chantoient & Dansoient dans la Pastorale.*

*Iris, Mademoiselle de Brie.*

*Lycas, le Sieur Molieres.*

*Filene, le Sieur Estival.*

*Coridon, le Sieur la Grange.*

*Un Berger, le Sieur Blondel.*

*Un Pâtre, le Sieur Châteauneuf.*

*Magiciens dansans, les Sieurs la Pierre, Favier.*

*Magiciens chantans, les Sieurs le Gros, Don, Gaye.*

*Démons dansans, les Sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.*

*Payfans, les Sieurs Dolivet, Desonets, du Pron, la Pierre, Mercier, Pesan, le Roy.*

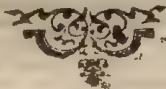
*Egyptienne dansante & chantante, le Sieur Noblet l'aîné.*

*Egyptiens dansans.*

*Quatre jouant de la guittare, les Sieurs Lulli, Beauchamp, Chicanneau, Vaignart.*

*Quatre jouant des Castagnettes, les Sieurs Favier, Bonard, Saint André, Arnald.*

*Quatre jouant des gnacares, les Sieurs la Mare, des Aîrs second, du Fez, Pesan.*



LE SICILIEN,  
OU  
L'AMOUR  
PEINTRE,  
COMEDIE-BALLET.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

DOM PEDRE, gentilhomme Sicilien.

ADRASTE, gentilhomme François, amant  
d'Isidore.

ISIDORE, Grecque, esclave de Dom Pédre.

CLIMENE, sœur d'Adraсте.

UN SENATEUR.

HALI, Turc, esclave d'Adraсте.

DEUX LAQUAIS.

## ACTEURS DU BALLET.

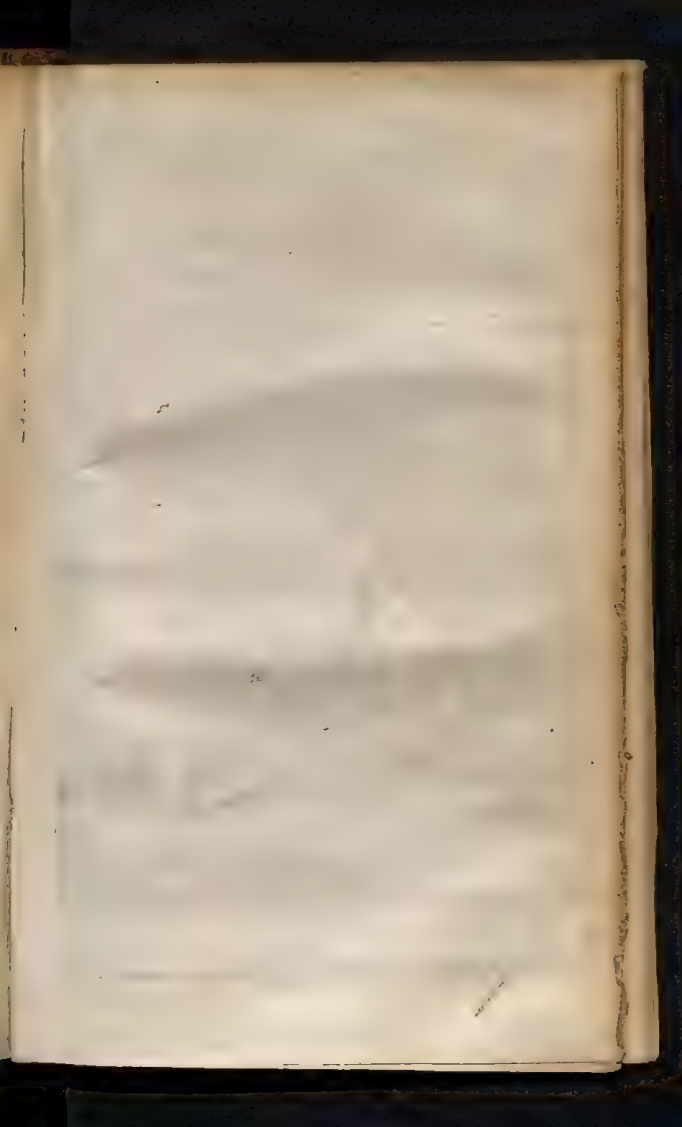
MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansans.

MAURES &amp; MAURESQUES dansans.

*La scene est à Messine, dans une place publique.*





L'AMOUR PEINTRE.

*J. Bont Salen et fecit, 1740.*





LE SICILIEN,  
O U  
L'AMOUR PEINTRE,  
COMEDIE BALLET.

\*\*\*\*\*

SCENE PREMIERE.

H A L I, M U S I C I E N S.

H A L I *aux musiciens.*

**C**HUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

\*\*\*\*\*

S C E N E II.

H A L I *seul.*

**I**L fait noir comme dans un four. Le Ciel s'est habillé ce soir en scaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Soite condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, & d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes ; & parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aye aucun repos. Mais voici des flambeaux, & sans doute, c'est lui,

**I**

**X 7**

**SCE-**

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

A D R A S T E, D E U X L A Q U A I S

*portant chacun un flambeau, H A L I.*

A D R A S T E.

E st-ce toi, Hali ?

H A L I.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit ? Hors vous & moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

A D R A S T E.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence, ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte, & la liberté des soupîrs; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir sçavoir d'une belle, si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; & c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque; & ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

H A L I.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler; & il me semble, à moi, que vos yeux & les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

A D R A S T E.

Il est vrai qu'elle & moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoître que chacun, de notre côté, nous ayens, comme il faut, expliqué ce langage? Et que sçais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, & si les siens me disent ce que je crois par fois entendre?

HA-

H A L I.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

A D R A S T E.

As-tu-la tes musiciens.

H A L I.

Oui.

A D R A S T E.

Fai les approcher. [*seul.*] Je veux, jusques au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

H A L I.

Les voici. Que chanteront-ils?

A D R A S T E.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

H A L I.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanteront l'autre jour.

A D R A S T E.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

H A L I.

Ah! Monsieur, c'est du beau bécare.

A D R A S T E.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

H A L I.

Monsieur, je tiens pour le bécare. Vous sçavez que je m'y connois. Le bécare me charme; hors du bécare, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

A D R A S T E.

Non. Je veux quelque chose de tendre & de  
passé

passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

H A L I.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vû essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses; & là-dessus, vient un berger joyeux avec un bécaré admirable, qui se moque de leur foiblesse.

A D R A S T E.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

H A L I.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène; & voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

A D R A S T E.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

\*\*\*\*\*

## FRAGMENT DE COMEDIE,

*Chanté & accompagné par les musiciens  
qu'Hali a amenés.*

### SCENE PREMIERE.

*P H I L E N E, T I R C I S.*

I. MUSICIEN *représentant Philène.*

*SI, du triste récit de mon inquiétude,  
Je trouble le repos de votre solitude,  
Rochers, ne soyez point fâchés;  
Quand vous sçauvez l'excès de mes peines secretes;  
Tout rochers que vous êtes,  
Vous en serez touchés.*

II. MU-

# COMEDIE-BALLET. 497

II. MUSICIEN représentant Tircis.

*Les oiseaux réjois, dès que le jour s'avance,  
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts.*

*Et moi, j'y recommence*

*Mes soupirs languissans, & mes tristes regrets.*

*Ah! Mon cher Philène,*

PHILENE.

*Ah! Mon cher Tircis,*

TIRCIS.

*Que je sens de peine!*

PHILENE.

*Que j'ai de souci!*

TIRCIS.

*Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Clémène.*

PHILENE.

*Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.*

TOUS DEUX ENSEMBLE.

*O loi trop inhumaine!*

*Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer.*

*Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer?*

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN représentant un pâtre.

*Pauvres amans, quelle erreur*

*D'adorer des inhumaines!*

*Jamais les ames bien saines*

*Ne se payent de rigueur;*

*Et les faveurs sont les chaînes*

*Qui doivent lier un cœur.*

*On voit cent belles ici,*

*Auprès de qui je m'empresse;*

*A leur vouer ma tendresse,*

*Je mets mon plus doux souci;*

*Mais, lorsque l'on est tigresse,*

*Ma foi, je suis tigre aussi.*

PHI.

496 LE SICILIEN,

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

*Heureux, hélas! qui peut aimer ainsi.*

H A L I.

Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.

A D R A S T E.

Qu'on se retire vite, & qu'on éteigne les flambeaux.

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

D. PEDRE, ADRASTE, H A L I.

*D. PEDRE sortant de sa maison en bonne nuit, & en robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

[I]l y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte; &, sans doute, cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

A D R A S T E.

Hali.

H A L I.

Quoy?

A D R A S T E.

N'entends-tu plus rien?

H A L I.

Non.

*[D. Pedre est derrière eux qui les écoute.]*

A D R A S T E.

Quoi! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque, & ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

H A L I.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah! Si nous le tenions ici, que je prendrois de joye à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire!

ADRAS-

A D R A S T E.

Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé, pour en avoir le démenti; &, quand j'y devrois employer..

H A L I.

Monsieur, je ne sçais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte; &, si vous le voulez, j'entrerais doucement, pour découvrir d'où cela vient.

[D. Pédre se retire sur sa porte.]

A D R A S T E.

Oui, fai; mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel, que ce fût la charmante Isidore!

D. P E D R E *donnant un soufflet à Hali.*

Qui va là?

H A L I *rendant le soufflet à D. Pédre.*

Ami.

D. P E D R E.

Holà, Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemi. Allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils. Vite, dépechez. Allons, tué, point de quartier.

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

A D R A S T E, H A L I.

A D R A S T E.

J E n'entends remuer personne. Hali, Hali.

H A L I *caché dans un coin.*

Monsieur.

A D R A S T E.

Où donc te caches-tu?

H A L I.

Ces gens sont-ils sortis?

A D R A S T E.



## A D R A S T E.

Non. Personne ne bouge.

H A L I *sortant d'où il étoit caché.*  
S'ils viennent, ils seront frottés.

## A D R A S T E.

Quoi ! Tous nos soins seront donc inutiles, & toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins ?

## H A L I.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne fera pas dit qu'on triomphe de mon adresse ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ay eus du Ciel.

## A D R A S T E.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentimens qu'on a pour elle, & savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

## H A L I.

Laissez-moi faire seulement. J'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît ; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

~~~~~

S C E N E VI.

D. P E D R E, I S I D O R E.

I S I D O R E.

J E ne sçais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'huy ; & ce n'est guères pour avoir le teint frais, & les yeux brillans, que se lever ainsi dès la pointe du jour.

D. PE-

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pû se passer, je crois, de ma présence; & vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans; & cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il est vrai. La musique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela se faisoit.

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous sçavez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade?

ISIDORE.

Non pas; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

D. PEDRE.

Obligée?

ISIDORE.

Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin?

I S I D O R E .

Assûrément.

D. P E D R E .

C'est dire fort net ses pensées.

I S I D O R E .

A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoiqu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, & l'on n'en voit point de si fière, qui ne s'applaudisse en son cœur, des conquêtes que font ses yeux.

D. P E D R E .

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, sçavez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

I S I D O R E .

Je ne sçais pas pourquoi cela ; & , si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien, qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? Et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

D. P E D R E .

Chacun aime à sa guise, & ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, & vous m'obligerez de n'affecteder point tant de le paroître à d'autres yeux.

I S I D O R E .

Quoi ! jaloux de ces choses là ?

D. P E D R E .

Oui, jaloux de ces choses-là ; mais jaloux comme un tigre, & , si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher ; & tous les soins qu'on
me

me voit prendre, ne font que pour fermer tout accès aux galans, & m'assurer la possession d'un cœur, dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise? Vous prenez un mauvais parti, & la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires; & l'on ne tarde guères à profiter du chagrin, & de la colère que donne à l'esprit d'une femme la contrainte & la servitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en connoît, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; & il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me
 haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur desobli-
 geante ; & je pardonne ces paroles au chagrin
 où vous pouvez être, de vous être levée matin.

~~~~~

## SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI habillé  
 en Turc, faisant plusieurs révérences à

D. Pédre.

D. PEDRE.

T Réve aux cérémonies, que voulez-vous ?

HALI se mettant entre D. Pédre & Isidore.

[Il se tourne devers Isidore, à chaque parole qu'il  
 dit à D. Pédre ; & lui fait des signes pour lui  
 faire connoître le dessein de son maître.]

Signor (avec la permission de la signore) je vous  
 dirai (avec la permission de la signore) que je  
 viens vous trouver (avec la permission de la si-  
 gnore) pour vous prier (avec la permission de  
 la signore) de vouloir bien (avec la permission  
 de la signore)...

D. PEDRE.

Avec la permission de la signore, passez un peu  
 de ce côté.

[D. Pédre se met entre Hali & Isidore.]

HALI.

Signor, je suis un virtuose.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme  
 je me mêle un peu de musique & de danse,  
 j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient  
 bien

bien trouver un maître qui se plût à ces choses ;  
& , comme je sçais que vous êtes une personne  
considérable , je voudrois vous prier de les voir  
& de les entendre , pour les acheter , s'ils vous  
plaisent , ou pour leur enseigner quelqu'un de  
vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir , & cela nous divertira.  
Faites-les-nous venir.

H A L I.

Chala bala. . . Voici une chanson nouvelle , qui  
est du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

\*\*\*\*\*

S C E N E V I I I.

D. PEDRE, ISIDORE, H A L I,  
ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE chantant , à Isidore.

*D'Un cœur ardent , en tous lieux ,*

*Un amant suit une belle ;*

*Mais , d'un jaloux odieux ,*

*La vigilance éternelle*

*Fait qu'il ne peut , que des yeux ,*

*S'entretenir avec elle.*

*Est-il peine plus cruelle*

*Pour un cœur bien amoureux ?*

[à Dom Pédre.]

Chiribirida ouch alla ,

Star bon тұrca ,

Non aver danara

Ti voler comprara ,

Mi servir à ti ,

Se pagar per mi ,

Far bona coucina ,

Mi levar matina ,

Far boller caldara ,

Parlara , parlara ,

Ti voler comprara.

506    L E S I C I L I E N ,  
PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.  
[Danse des esclaves.]

L' E S C L A V E à Isidore.  
*C'est un supplice, à tous coups,  
Sous qui cet amant expire ;  
Mais, si d'un œil un peu doux,  
La belle voit son martyre,  
Et consent qu'aux yeux de tous,  
Pour ses attraits il soupire,  
Il pourroit bien-tôt se rire  
De tous les soins du jaloux.*

[à Dom Pédre.]

Chiribirida ouch alla,  
Star bon turca,  
Non aver danara  
Ti voler comprara,  
Mi servir à ti,  
Se pagar per mi,  
Far bona cucina,  
Mi lever matina,  
Far bolker caldera,  
Parlara, parlara,  
Ti voler comprara.

II. ENTRE'E DE BALLET.  
[Les esclaves recommencent leurs danses.]

D. P E D R E chante.  
*Sçavez-vous, mes drôles,  
Que cette chanson  
Sent, pour vos esprits,  
Les coups de bâton ?*  
Chiribirida ouch alla,  
Mi ti non comprara,  
Ma ti bastonara,  
Si, si non andara,  
Andara, andara,  
O ti bastonara.

[à Isidore.]

Oh, oh ! Quels égrillards ! Allons, rentrons  
ici,



ici, j'ai changé de pensée; & puis, le teins se  
[à Hali qui paroît encore.]

couvre un peu. Ah ! Fourbe, que je vous y  
trouve.

H A L I.

Hé bien, oui, mon maître l'adore. Il n'a point  
de plus grand désir que de lui montrer son a-  
mour; &, si elle y consent, il la prendra  
pour femme.

D. P E D R E.

Oui, oui, je la lui garde.

H A L I.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. P E D R E.

Comment, coquin?...

H A L I.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. P E D R E.

Si je prends...

H A L I.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle  
fera à nous.

D. P E D R E.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

H A L I.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera no-  
tre femme, la chose est résoluë.

[seul]

Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IX.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

A D R A S T E.

Hé bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

Y 2

HA-

H A L I.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

A D R A S T E.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hasard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable personne; &, comme il est, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, & m'envoyer à sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sçais que, de tout tems, je me suis plu à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sçache rien faire; ainsi, j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; &, pour te dire vray, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

H A L I.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

A D R A S T E.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choses.

H A L I.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

A D R A S T E *seul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCE-

\*\*\*\*\*

S C E N E X.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE.

Que cherchez-vous, Cavalier, dans cette maison ?

ADRASTE.

J'y cherche le seigneur D. Pédre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE.

Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous sçavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, & j'ai crû que je ne vous pouvois rendre un service plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait acheté de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien, sur tout, de lui parler d'aucune récompense; car c'est un homme qui s'en offenserait, & qui ne fait les choses que pour la gloire, & pour la réputation.

Seigneur françois, c'est une grande grace que vous me voulez faire; & je vous suis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom, & de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

510 LE SICILIEN,

\*\*\*\*\*

SCENE XI.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE,  
DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE à *Isidore*.

Voici un gentilhomme que Damon nous en-  
voye, qui se veut bien donner la peine de  
vous peindre.

[à *Adraste* qui embrasse *Isidore*, en la saluant.]

Holà, seigneur françois, cette façon de saluer  
n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE.

C'est la manière de France.

D. PEDRE.

La manière de France est bonne pour vos fem-  
mes; mais, pour les nôtres, elle est un peu  
trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye.  
L'aventure me surprend fort; &, pour dire le  
vray, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre  
si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à  
beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage.  
Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet, ici,  
ne fournit que trop de lui-même, & il y a  
moyen de faire quelque chose de beau sur un  
original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose; mais l'adresse du  
peintre en sçaura couvrir les défauts.

ADRAS-

A D R A S T E.

Le peintre n'y en voit aucun ; & tout ce qu'il souhaite, est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

I S I D O R E.

Si votre pinceau flate autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

A D R A S T E.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flater.

I S I D O R E.

Le Ciel, quoique vous en disiez, ne...

D. P E D R E.

Finissons cela, de grace. Laissons les complimens, & songeons au portrait.

A D R A S T E aux laquais.

Allons, apportez tout.

[On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Isidore.]

I S I D O R E à Adrasse.

Où voulez-vous que je me place ?

A D R A S T E.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vûes favorables de la lumière que nous cherchons.

I S I D O R E s'asséant.

Suis-je bien ainsi ?

A D R A S T E assis.

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert.

[Il découvre un peu plus sa gorge.]

Bon, là. Un peu davantage ; encore tant soit peu.

Y 4.

D. PE-

D. PEDRE à *Isidore*.

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sçavez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; & c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveilles. [*La faisant tourner un peu devers lui.*] Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles; & ne sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes. Car toutes demandent les mêmes choses; un teint tout de lis & de roses, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; & , sur-tout , le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes, & qu'on court risque à les peindre!

D. PE.

# COMEDIE-BALLET. 513

D. P E D R E.

Le nez me semble un peu gros.

A D R A S T E.

J'ai lû, je ne sçais où, qu'Apelle pe'gnit autrefois une maîtresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté, & qu'il en devint, la peignant, si éperduement amoureux qu'il fut près d'en perdre la vie; de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. [*à D. Pédre.*] Je pourrais faire ici ce qu'Appelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

[*Dom Pédre fait la grimace.*]

I S I D O R E à D. Pédre.

Tout cela sent la nation, & toujours Messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand par tout.

A D R A S T E.

On ne se trompe guères à ces sortes de choses, & vous avez l'esprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, & que ce seroit votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vû de si beau que ce que je vois maintenant, & que....

D. P E D R E.

Seigneur françois, vous ne devriez pas, ce me semble, tant parler, cela vous détourne de votre ouvrage.

A D R A S T E.

Ah! Point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; & il est besoin dans ces choses d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, & tenir les visages dans la gayeté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.



\*\*\*\*\*

## SCENE XII.

*H A L I* *vêtu en Espagnol*, *D. P E D R E*,  
*A D R A S T E*, *I S I D O R E*.

*D. P E D R E*.

**Q**ue veut dire cet homme-là ? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir ?

*H A L I* à *D. Pédre*.

J'entre ici librement ; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?

*D. P E D R E*.

Non, Seigneur.

*H A L I*.

Je suis *D. Gilles d'Avalos* ; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

*D. P E D R E*.

Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

*H A L I*.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sçais qu'en ces matières il est mal-aié de trouver un cavalier plus consommé que vous ; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

*D. P E D R E*.

Nous voilà assez loin.

*A D R A S T E* à *Dom Pédre*, qui le surprend  
parlant bas à *Isidore*.

J'observois de près la couleur de ses yeux.

*H A L I* tirant *Dom Pédre* pour l'éloigner d'*A-  
draste* & d'*Isidore*.

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous sçavez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce  
souv-

soufflet fort sur le cœur; & je suis dans l'incertitude, si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. PEDRE.

Assassiner, c'est le plus sûr & le plus court chemin. Quel est votre ennemi?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

[*Hali tient Dom Pédre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.*]

ADRASTE aux genoux d'Isidore, pendant que Dom Pédre & Hali parlent bas ensemble.

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne sçais si vous dites vrai; mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais, vous persuadai-je, jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me résoudre,

Y C. ADRAS.

A D R A S T E.

Ah ! Quand on aime bien , on se résout bientôt.

I S I D O R E.

Hé bien , allez , oui , j'y consens.

A D R A S T E.

Mais consentez-vous , dites-moi , que ce soit dès ce moment même ?

I S I D O R E.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose , s'arrête-t-on sur le tems ?

D. P E D R E à *Hali*.

Voilà mon sentiment , &amp; je vous baise les mains.

H A L I.

Seigneur , quand vous aurez reçu quelque soufflet , je suis homme aussi de conseil ; &amp; je pourrai vous rendre la pareille.

D. P E D R E.

Je vous laisse aller , sans vous reconduire ; mais , entre cavaliers , cette liberté est permise.

A D R A S T E à *Isidore*.

Non , il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages. . .

[à D. Pédre appercevant Adrasle , qui parle de près à Isidore.]

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton ; &amp; je croyois d'abord , que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui , nous finirons une autre fois

[à D. Pédre qui veut voir le portrait.]

Non , ne regardez rien encore ; faites serrer ce-

[à Isidore.]

la , je vous prie ; &amp; vous , je vous conjure de ne vous relâcher point , &amp; de garder un esprit gay , pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

I S I D O R E.

Je conserverai pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCE.

\*\*\*\*\*

S C E N E XIII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Q' en dites-vous ? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde ; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux, de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oui ; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils sçavent qu'on plaît aux dames par ces choses.

D. PEDRE.

Oui ; mais s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs ; & l'on n'est point bien aise de voir, sous sa moustache, cajoler hardiment sa femme, ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

\*\*\*\*\*

S C E N E XIV.

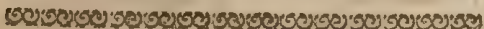
Z A I D E, D. PEDRE, ISIDORE.

Z A I D E.

A H ! Seigneur Cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable ; & passe, dans ses mouvemens, tout ce qu'on peut

peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée ; & , pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, & m'a réduite à me jeter chez vous, pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grace, seigneur Cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

D. P E D R E à *Zaïde* lui montrant *Isidore*.  
Entrez là dedans, avec elle ; & n'appréhendez rien.



## S C E N E X V.

A D R A S T E , D. P E D R E .

D. P E D R E .

H E quoi ! Seigneur, c'est vous ? Tant de jalousie pour un François ! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

A D R A S T E .

Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font ; & , quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge ; mais vous êtes trop raisonnable , pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. P E D R E .

Ah ! De grace, arrêtez. L'offense est trop petite, pour un courroux si grand.

A D R A S T E .

La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne ; & , sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle, devient fort criminel, lorsqu'il est défendu.

D. P E .

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein; & je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE.

Hé quoi! Vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses?

D. PEDRE.

Oui, je prends son parti; &, si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colére, & vous vous reconcilierez tous deux. C'est une grace que je vous demande; & je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.

\*\*\*\*\*

# SCENE XVI.

ZAIDE, D. PEDRE, ADRASTE  
*dans un coin du théâtre.*

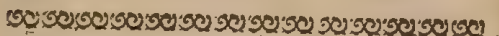
D. PEDRE à Zaidé.

H Olà, venez. Vous n'avez qu'à me suivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sçauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde; sans lui, de paroître à ses yeux.

520. LE SICILIEN,

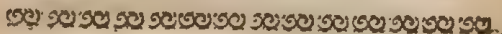


SCENE XVII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

[A voici qui s'en va venir; & son ame, je vous assure, a paru toute réjouie, lorsque je lui ai dit que j'avois racommodé tout.



SCENE XVIII.

ISIDORE sous le voile de Zalde, ADRASTE;

D. PEDRE.

D. PEDRE à Adraste.

Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu, je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre; & que, tous deux, je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez sensiblement, & j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, seigneur Dom Pédre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

[seul.]

C'est trop de grace que vous me faites. Il est bon de précifler & d'adoncir toujours les choses. Holà, Isidore, venez.

SCE-





S C E N E X I X.

Z A I D E, D. P E D R E.

D. P E D R E.

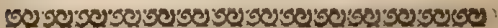
C O m m e n t ! Q u e v e u t d i r e c e l a ?

Z A I D E *sans voile.*

Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, & qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les serrures & les verroux du monde ne retiennent point les personnes, & que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, & que vous êtes pris pour duppe.

D. P E D R E.

Dom Pédre souffrira cette injure mortelle ! Non, non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la Justice, pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un Sénateur. Holà.



S C E N E X X.

U N S E N A T E U R, D. P E D R E.

L E S E N A T E U R.

S E r v i t e u r , s e i g n e u r D o m P é d r e . Q u e v o u s v e n e z à p r o p o s !

D. P E D R E.

J e v i e n s m e p l a i n d r e à v o u s d ' u n a f f r o n t q u ' o n m ' a f a i t .

L E S E N A T E U R.

J ' a i f a i t u n e m a s c a r a d e l a p l u s b e l l e d u m o n d e .

D. P E D R E.

U n t r a î t r e d e f r a n ç o i s m ' a j o u é u n e p i e c e .

LF

522    L E S I C I L I E N .

          L E S E N A T E U R .

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

          D. P E D R E .

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

          L E S E N A T E U R .

Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

          D. P E D R E .

Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

          L E S E N A T E U R .

Des habits merveilleux & qui sont faits exprès.

          D. P E D R E .

Je demande l'appui de la Justice contre cette action.

          L E S E N A T E U R .

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

          D. P E D R E .

Comment! De quoy parlez-vous-là?

          L E S E N A T E U R .

Je parle de ma mascarade.

          D. P E D R E .

Je vous parle de mon affaire.

          L E S E N A T E U R .

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

          D. P E D R E .

La peste soit du fou, avec sa mascarade!

          L E S E N A T E U R .

Diantre soit le fâcheux, avec son affaire!

SCE.



SCENE DERNIERE.

UN SENATEUR, TROUPE DE  
DANSEURS.

ENTREE DE BALLET.

[Plusieurs danseurs , vêtus en Maures , dansent  
devant le Sénateur, & finissent la Comédie.]

F I N.



BIBLIOTHECA  
UNIV. ACCL.  
CHAC. M. L. N. D. S.

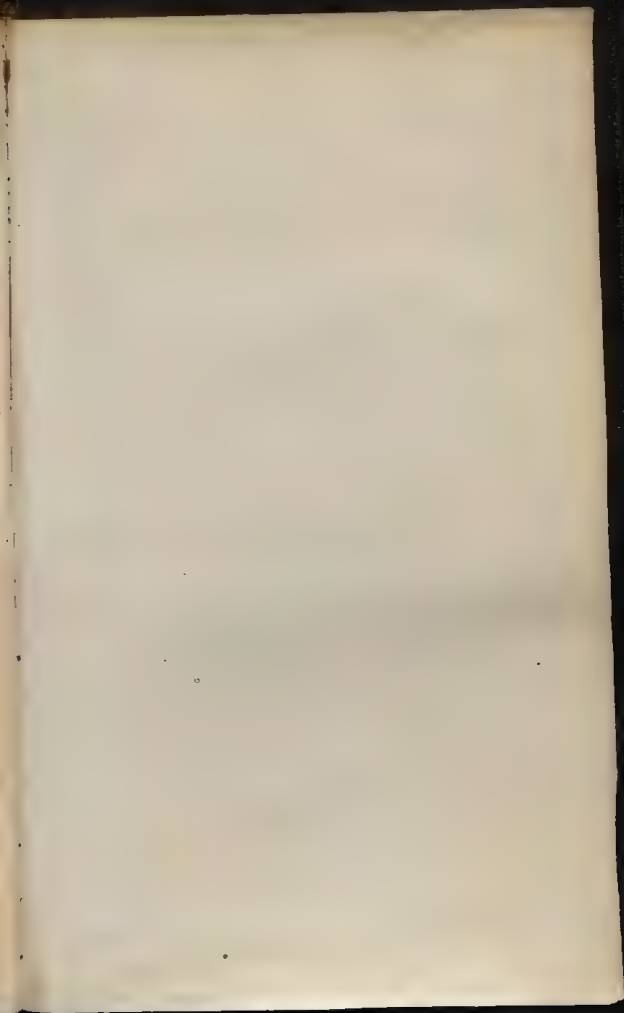
NOMS

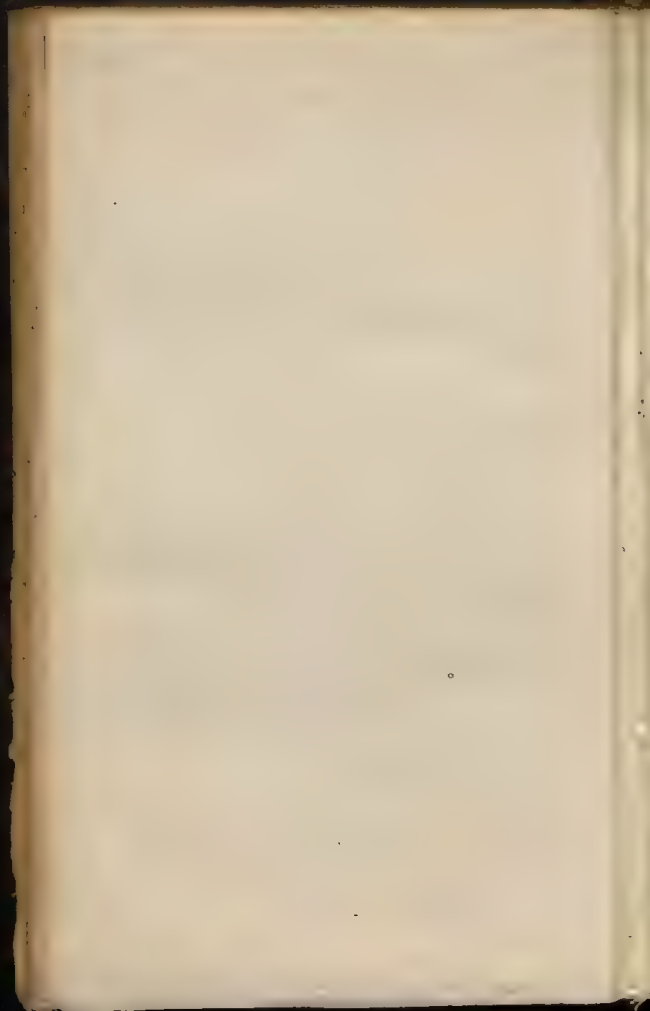
NOMS DES PERSONNES QUI ONT  
RECITÉ dansé & chanté dans le Sicilien,  
Comédie-Ballet.

Dom Pédre, le Sieur Moliere. .  
Adrasle, le Sieur la Grange.  
Isidore, Mademoiselle de Brie.  
Zaïde, Mademoiselle Moliere.  
Hali, le Sieur la Thorilliere.  
Un Sénateur, le Sieur du Croisi.  
Musiciens chantans, les Sieurs Blondel, Gaye,  
Noblet.  
Esclave Turc chantant, le Sieur Gaye.  
Esclaves Turcs dansans, les Sieurs le Prêtre,  
Chicanneau, Mayeu, Pesan.  
Maures de qualité, le ROI, Monsieur le Grand,  
les Marquis de Villeroy & de Rassan.  
Mauresques de qualité, MADAME, Made-  
moiselle de la Vallière, Madame de Roche-  
fort, Mademoiselle de Brancas.  
Maures nuds, Messieurs Cocquet, de Souville,  
les Sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau,  
la Pierre, Favier, & des Airs galands.  
Maures à Capot, les Sieurs la Mare, du Feu,  
Arnald, Vagnard, Bonard.

FIN DU TOME SECOND.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0026540







